

Le Samedi

Vol. XI. No 7
Montreal, 15 Juillet 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

AU BON VIEUX TEMPS



LA FONTAINE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

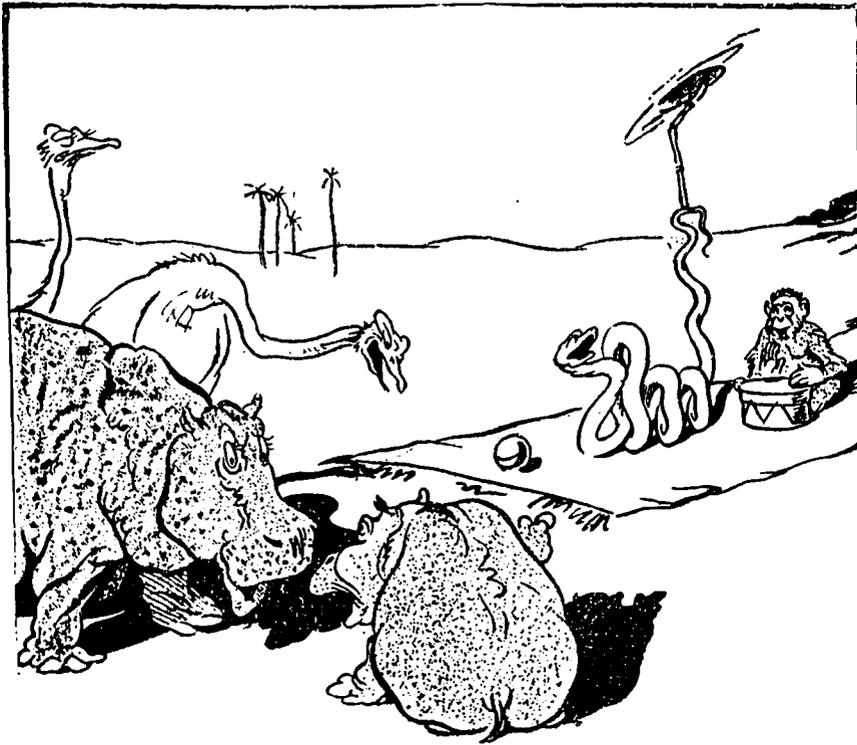
POIRIER, BESSETTE & CIE,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

Éditeurs-Propriétaires.

MONTRÉAL, 15 JUILLET 1899

AU CIRQUE



Le bébé hippopotame (en admiration devant les exercices du serpent python).—O ! maman, pourrais-je, en travaillant, devenir un contorsionniste, moi aussi ?

Le Concours de Bébé

Le numéro portant la date du 15 juillet se trouve imprimé huit jours d'avance et ne nous permet pas de donner le résultat du dépouillement des votes exprimés en faveur des bébés. Ce ne sera donc que dans le suivant que sera donné le détail des opérations du dépouillement opéré devant le public, à nos bureaux, par MM. Laprés, J. A. Dumas et de Kervyn, lesquels ont assumé la charge de surveiller ces délicates opérations.

L'AMOUR

(Suite)

L'amour est comme ces papillons volages qui effleurent toutes les roses et qui ne se fixent sur aucune.

* * *

L'amour est le plus grand des coloristes, mais il ne fait généralement que des petits tableaux de fantaisie.

* * *

L'amour est une fièvre dangereuse dont on ne doit pas arrêter le cours ; elle ne se calme qu'avec l'âge, et les malades ne voudraient jamais en guérir.

* * *

L'amour est une plante parasite dont les racines sont très vivaces ; quand elles ont pris possession d'un cœur, elles l'envahissent et l'étouffent complètement.

* * *

L'amour est comme le charlatan dont les discours sont pleins de fausseté : il arrache les dents sans douleur et gratis ; seulement il vous fait payer ses flacons.

* * *

L'amour est un bien curieux acheteur, car ses estimations sont aussi variables que le thermomètre ; il donne quelquefois des prix fous pour ce qu'il cédera un autre jour avec grand rabais.

Pensées recueillies par

JULES BOURBONNIÈRE.

(A suivre)

LA CAUSE DE SA MORT

Bouveau.—Oui, monsieur. C'était le plus vieil habitant d'ici. Il avait cent quatre ans et avait joui apparemment d'une bonne santé jusqu'à sa mort.

Bouveau.—Il est mort subitement, n'est-ce pas ?

Bouveau.—Oui. Il entendit parler d'un homme âgé de cent six ans dans le comté voisin, et le choc le tua.

IL FALLAIT S'ENTENDRE

Le propriétaire.—Des réparations ! Mais, une famille a vécu douze ans dans cette maison sans réparations.

Le locataire.—Vous m'avez mal compris, monsieur. Je ne demande pas de réparations pour ma famille, mais pour votre maison.

AYEZ DONC DES AMIES

Berthe.—Quel est donc cet horrible petit homme qui marche de l'autre côté de la rue.

Blanche.—Oh ! c'est mon frère.

Berthe.—Comme je suis bête. J'aurais dû pourtant le reconnaître à sa ressemblance avec vous.

OU EST LA VÉRITÉ ?

Mlle Rayon d'or.—Pensez-vous réellement que le rédacteur du "Par-nasse" lit toutes les poésies qu'il refuse ?

M. Clairdelune.—Je serais plutôt porté à croire qu'il ne lit pas celles qu'il laisse imprimer.

INDISPENSABLE

Lui.—Maintenant que nous sommes engagés l'un à l'autre, ma chérie, puis-je vous embrasser ?

Elle.—Vous le pouvez et vous le devez, si vous voulez que notre engagement dure.

IMPOSSIBLE

Ikenstein.—Zubbose que ton macasin prêle bentant gu'il n'y a bas d'assurance tessus.

Rasenbaum.—Du tis tes sottises. Comment foutrais-tu que le veu brenne ?

SON SOUHAIT

Cassout.—Docteur, il y a un an, vous me prédisiez que je ne vivrais pas trois mois. Vous voyez que vous aviez tort.

Le médecin.—Qu'importe, mon cher ami, il faut espérer que je serai plus heureux une autre fois.

DÉJÀ !



Lise.—Oh ! maman, la jolie figure que je vois dans l'eau.

Maman.—C'est ton image, ma chérie.

Lise.—Oh ! je le savais bien, chère maman.

SA PROFESSION DE FOI



La veuve (au veuf qui vient de lui faire des propositions matrimoniales). — J'ai aimé mon dernier mari comme peu de femmes peuvent aimer. Je ne l'ai jamais longtemps perdu de vue ; il a toujours été rentré à sept heures et il m'a toujours donné son argent afin que j'en prenne soin. Je puis rendre un homme heureux à la condition qu'il ne se joue pas de mon affection. Je n'entends pas être foulée aux pieds, vous entendez ? Et maintenant, monsieur Crainslamort, vous pouvez m'embrasser, la chose est entendue.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DDXXXIX

LECONTE DE LISLE

Prince des mots vaincus et des rythmes domptés,
Triomphateur du Verbe, inventeur de beautés,
Voix de la force et voix du calme ô noble artiste
Qui fis les vers de marbre et les strophes d'airain,
Aède incorruptible, ascète au front serein,
Nous t'aimons pour ton œuvre impérieuse et triste.

Tes jours harmonieux ressemblaient à tes vers,
Virginalement purs, impeccablement fiers,
Et ton regard n'allait que vers ce qui s'élève ;
Tes vœux étaient puissants et sûrs comme tes yeux,
Et nous t'aimons, pasteur des mythes et des dieux,
Nous t'aimons pour ta vie intacte comme un rêve.

Prêtre de l'idéal, tu célébrais ton art ;
Ton cœur demeurait jeune en un corps de vieillard,
Et tu vivais en toi comme on vit dans un temple ;
O poète si blanc que ton marbre est moins blanc,
Conseil d'autorité dans le siècle troublant,
Nous t'aimons pour ton âme auguste, et ton exemple !

Epris des seuls trésors que tu portais en toi,
Tu n'as rien désiré du monde, et c'est pourquoi
Nous te voulons assis dans la gloire éternelle,
Avec ceux de l'Olympe et ceux de Walhalla,
Et tu n'est pas un mort puisque tes vers sont là,
Et nous aimons ta mort puisque tu vis en elle !

EDMOND HARAUCOURT.

MAL'ARIA

Etes-vous comme moi ? — Je déteste les gens qui ne sont pas frileux. Tout en les admirant à genoux, je me sens antipathique à une foule de peintres et de statuaires justement illustres. Les personnes douces de rires violents et de voix énormes me sont odieuses. En un mot, la santé me déplaît.

J'entends par santé, non cet équilibre merveilleux de l'âme et du corps qui fait les héros d'Homère, les statues antiques et la morale d'Epicure, mais l'horrible rougeur des joues, la joie intempestive et banale, l'épouvantable épaisseur du teint, les mains à fossettes, les pieds larges et ces chairs grasses dont notre époque me semble abonder plus qu'il n'est séant.

Pour les mêmes motifs j'abhorre la poésie prétendue bien portante. Vous voyez cela d'ici : De belles filles, de beaux garçons, de belles âmes, le tout l'un dans l'autre : *mens sana in corpore sano*, ainsi qu'il est écrit à la porte des gymnases ; puis, comme décor, les *bois verts*, les *prés verts*, le *soleil d'or* et les *blés d'or*... J'abhorre aussi cela. Etes-vous comme moi ?

Si non, éloignez-vous.

Si oui, parlez-moi d'un après-midi de septembre, chaud et triste, épanchant sa jaune mélancolie sur l'apathie fauve d'un paysage languissant de maturité. Parmi ce cadre, — laissez, — oh ! — laissez-moi évoquer la marche lente, recueillie, impérieuse, d'une convalescente qui a cessé d'être jeune depuis très peu d'années. Ses forces à peine revenues lui permettent néanmoins une courte promenade dans le parc : elle a une robe blanche, de grands yeux gris comme le ciel et cernés comme l'horizon, mais immensément pensifs et surchargés de passion intense et malsaine.

Cependant elle va, la frêle charmeresse, emportant mon faible cœur et ma pensée, évidemment comblée, dans les plis de son long peignoir, à travers l'odeur perverse des fruits mûrs et des fleurs flétries.

PAUL VERLAINE.

PAS D'OBJECTION APRÈS

Patsy. — Et pourquoi ne pas aller me baigner ?

Sa mère. — Parce que tu ne sais pas nager, chéri ; mais aussitôt que tu le sauras, je n'aurai pas la moindre objection à ce que tu ailles dans l'eau.

UN HOMME OCCUPÉ

Il était une fois un marchand qui n'avait jamais usé d'annonces et qui était toujours occupé. Il possédait une montre Waterbury et il était alligé de *démangeaisons*. Quand il ne remontait pas sa montre il se grattait.

IL NE POUVAIT S'EN SÉPARER

Bouleau. — Un homme est jugé suivant la compagnie qu'il fréquente. Il y a beaucoup de vrai dans cela, et c'est bien inquiétant pour moi...

Mme Bouleau. — Pourquoi ? Ne peux-tu te dispenser de fréquenter qui te nuit auprès du public ?

Bouleau. — Pas facilement. Vois-tu, je t'ai épousée...

IL DEVAIT ÊTRE DE MARSEILLE

Le touriste. — Est-ce que le sol est riche, ici ?

Le fermier. — Riche ! Je crois bien. Ma femme, par mégarde, avait semé de la poudre à canon au lieu de graines de betterave et nous avons eu la plus belle récolte de pétards que vous ayez jamais vue.

UN QUI EST ACCOMMODANT

Biroteau. — Ma femme m'a dit hier soir qu'elle était pour se faire enlever aujourd'hui par Bouchencœur.

Loupiac. — Et tu ne trouves pas singulier qu'elle t'ait dit ce'a, à toi ?

Biroteau. — Oh ! pas du tout. Elle avait besoin de cent piastres pour ses dépenses de voyage et je les lui ai données.

CE QUI LUI MANQUAIT

Lui. — Je pense que vous pourriez passer toutes vos journées devant un miroir et ne pas faire autre chose que changer sans cesse de robe.

Elle. — Peut-être. Si j'avais seulement des robes.

OU SOUFFRAIT-ELLE ?

Alice. — Grand'mère est horriblement grondeuse, maman.

Maman. — Il ne faut pas l'ennuyer, ma chérie, elle a des rhumatismes et elle souffre beaucoup.

Alice. — Est-ce dans sa voix, maman ?

PAS FACILE

Il n'est pas toujours possible de choisir le moindre de deux maux. Prenez le cas des jumelleux, par exemple.

TROP D'AILES !!



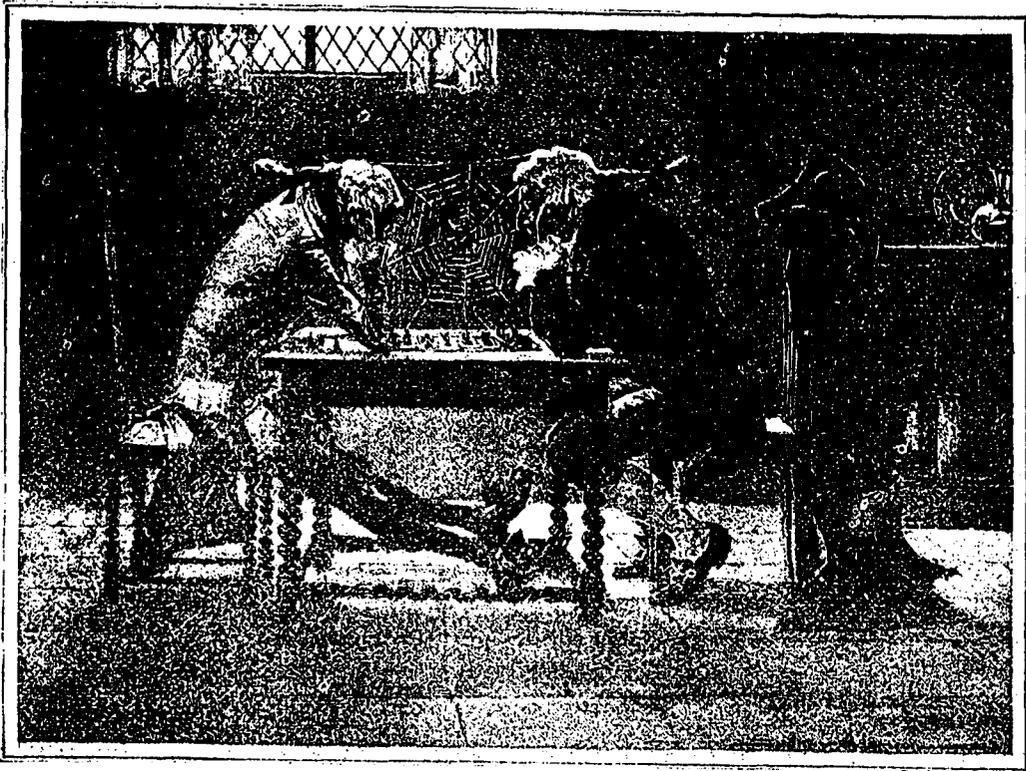
PENNYN STANKWS.

Mme Loiseau (venant de la messe encur très impressionnée du sermon qu'elle vient d'entendre). — Oh ! que n'ai-je des ailes de colombe !

M. Loiseau (effrayé). — Pour l'amour de Dieu, ne penses pas à ajouter encore des ailes sur ce chapeau ; autrement, je serai ruiné sûrement.

Il faut donner aux Bébés le "NESTLÉ'S FOOD". Demandez à votre médecin ce qu'il en pense !

UNE QUI AVAIT DE L'EXPÉRIENCE



L'araignée (monologuant). — Grâce au ciel, j'ai filé une toile où je ne cours pas le risque d'être de longtemps dérangée. Des joueurs d'échecs, ça doit bien en avoir encore pour une semaine avant de bouger.

LES VIEUX CHAUMES

Oh ! les vieux chaumes désertés,
Les chaumes blanchis et voutés,
Comme des vieillards,
Où nichent, le soir, les corbeaux,
Et dont les murs sont les tombeaux
De maigres lézards.

Leurs toits ne se panachent plus
De nuages bleus et ventrus
Si légers dans l'air ;
On n'entend plus dans l'intérieur
La bataille d'un feu rieur
Qui pétillait clair.

On entend sangloter les vents
Qui s'abîment sur les auvents
Moitié trébuchants ;
C'est lugubre comme des glas
Ces grincements, ce braule-bas
Dans la mort des champs !

Si tristes avec leurs vitraux
Tout étoilés et leurs lambeaux
De papiers ternis ;
Si précoces de vétusté,
Si frileux en leur nudité
De malheureux nids.

Si borgnes, si mornes la nuit,
Ces vieux chaumes où rien ne luit
Qu'un pâle rayon
Qui les fait plus morts, plus déserts
Et leur donne, hélas ! des airs
De pauvre en haillon.

PAUL GIEBRE.

LE CHIEN DES POMPIERS

Pendant l'hiver de l'année 1865, une tempête (ou les nomme coup de nord) eut lieu dans la rade de Valparaiso. Plusieurs navires furent perdus ou vinrent se jeter à la côte.

Parmi les épaves roulées à terre par la mer, on vit un chien, qui, luttant contre les lames, vint échouer exténué sur un rocher, près du débarcadère.

Les bateliers en eurent pitié, parvinrent à le sauver et le nommèrent *Cuatro-Remos*, qui signifie *quatre arirous*, mais, en même temps, équivalant à quadrupède, en français.

C'était un bel épagneul noir et blanc, de race anglaise et de forte taille.

Au bout de peu de temps, ce chien donna des preuves d'une intelligence extraordinaire et, sans qu'on l'eût dressé à cela, suivait les passants dont la mise indiquait la richesse. Jamais il ne s'adressait aux gens mal habillés.

Alors il se livrait à une pantomime expressive et à des aboiements qui ne finissaient que lorsqu'on lui donnait *la pièce*. C'était alors, dans ce pays, des sous, et plus tard, des rondelles de cuir bouilli introduites par les Compagnies de tramways, et ayant une valeur fiduciaire de 5 sous.

Aussitôt que *Cuatro-Remos* tenait son argent, il courait au *Café de la Bolsa*, sur la place, et laissait tomber sur le comptoir ce qu'il avait récolté, moyennant quoi on lui donnait un pain fendu contenant du jambon ou autre chose semblable, qu'il emportait et mangeait gravement sur la place.

Mais, lorsqu'il était rassasié, il enterrait ses fonds auprès des baraques des bateliers et les allait chercher aux moments d'appétit.

Tous les habitants le connaissaient déjà et se prêtaient d'assez bonne grâce à ses combinaisons.

Convaincu, sans doute, de l'utilité du travail dans un pays où il

n'y a guère d'oisifs, notre chien chercha une situation, et vous allez voir qu'il la trouva plus belle que jamais chien ne l'eût rêvée !

Sur la place se trouvait le quartier général des pompiers de la ville merveilleusement organisés.

Pour des raisons que nous ne connaissons jamais, il abandonna ses amis les bateliers et se lia avec les pompiers.

A chaque fois qu'ils sortaient pour les manœuvres, il marchait en tête, grave, tranquille, et sans aboyer, l'air convaincu.

Il assistait aux manœuvres sans distraction, et ne se laissait jamais aller aux flâneries habituelles à ceux de son espèce.

Mais, si un incendie était signalé, si les hommes s'élançaient au feu, alors, en avant de tous, devant la première pompe, aboyant, hurlant, comme fou de rage, on voyait toujours *Cuatro-Remos*.

Arrivé sur le lieu du sinistre, il s'arrêtait près du feu, il ne cessait d'aboyer que lorsque, l'incendie éteint, les pompes revenaient ; alors, il rentrait, toujours à son poste, portant quelquefois un des seaux qui venaient de servir à éteindre l'incendie, et avec l'air fier du devoir accompli.

Ceci durait depuis un an environ, lorsque notre ami changea sa façon de vivre, et se constitua, de son seul gré, gardien contre le feu, de la ville de Valparaiso.

Au Chili, les agents de police ont un sifflet au moyen duquel ils correspondent entre eux de rue à rue et de quartier à quartier. C'est tout un langage qu'on ne peut mieux comparer qu'aux manœuvres d'un navire de guerre.

Le feu, le quartier, la rue sont donc ainsi signalés, dans toute la ville, en quelques minutes.

Eh bien ! cet étonnant animal avait reconnu le coup de sifflet de l'incendie, et en avait conclu que

le premier agent lui dirait où il était !

A partir de ce moment, il ne demeura plus au quartier des Pompes, il coucha en ville, où il lui plaisait, sans s'éloigner beaucoup de la place. Toute la nuit, il faisait ses rondes, et plusieurs fois il signala le premier des incendies qu'il avait reconnus lui-même.

Au premier signal d'un agent, il courait à lui et, après une indication du doigt, qu'il retenait, il bondissait jusqu'à la porte du quartier général et aboyait furieusement, jusqu'à ce que ses amis prévenus fussent en route.

Alors il prenait la tête et, toujours criant, guidait sa compagnie au feu, sans jamais se tromper d'une rue, ni négliger une traverse qui pouvait abrégier le chemin. Confiants dans son instinct, les hommes le suivaient aveuglément.

Tous ces faits furent connus, et le gouverneur de Valparaiso rendit un décret reconnaissant le chien *Cuatro-Remos* "une utilité pour la ville, lui donnant droit de cité, et ordonnant, sous peines, que tout habitant eût à le loger et le nourrir, s'il se présentait chez lui ; de plus, de le coucher dans un endroit confortable et sans jamais fermer la porte, afin qu'il pût sortir à volonté."

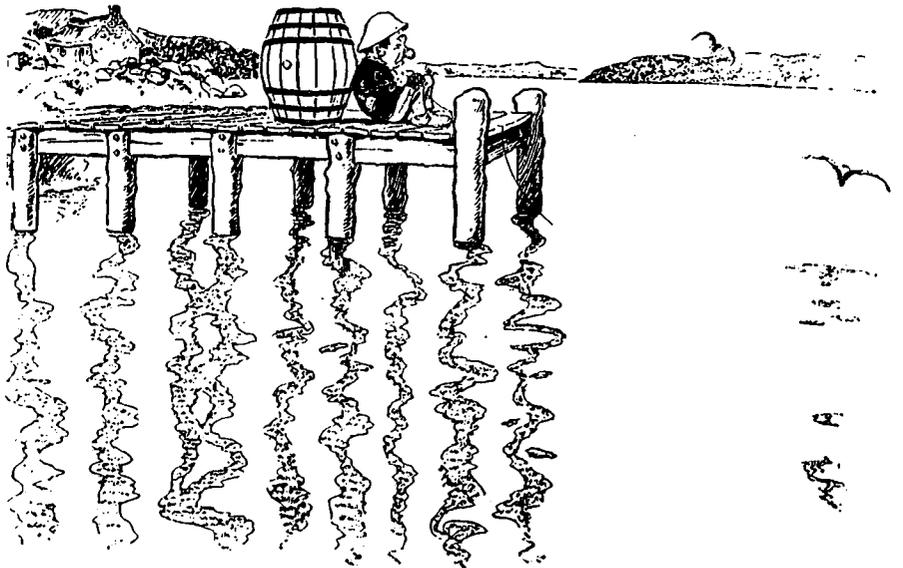
Un batelier, jaloux de son abandon (il y a des misérables en tous pays), lui donna un coup de couteau et le blessa.

Découvert, il fut condamné à trois mois de prison.

Un après-midi, *Cuatro-Remos* fut se coucher dans la Bourse, monument voisin du quartier où éclata un incendie. On l'y enferma par mégarde. Dans la nuit, les pompes sortirent pour le sinistre.

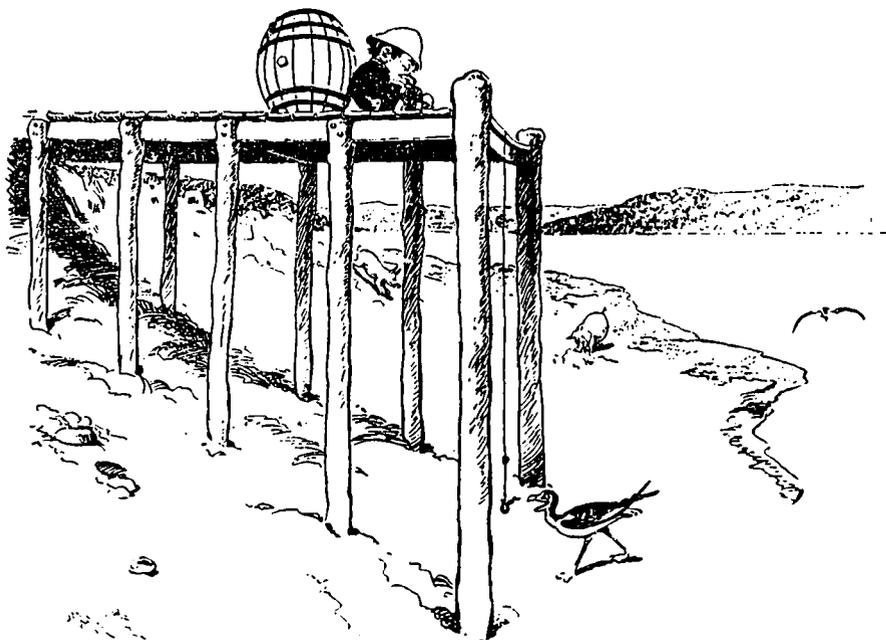
Le lendemain matin, on trouva le chien mourant, les dents cassées, sau-

LE DRAME DE LA BATE DE FUNDY



Le pêcheur (monologuant). — Le poisson ne mord pas... Je vais essayer de dormir jusqu'à l'heure de la marée ; peut-être cela ira-t-il mieux, alors.

LE DRAME DE LA BAIE DE FUNDY — (Suite)



II

Le goéland. — Ah ! Tiens, voici un excellent régal, un petit ver qui gigotte ; j'adore ça.

glant, épuisé. Il avait rongé les barreaux des fenêtres et, dans sa rage de ne pouvoir sortir pour aller au feu avec ses camarades de danger, il avait déchié banquettes, papiers, tout ce qu'il avait pu, et était tombé sans force.

En 1869, il vivait encore, mais, vieilli et atteint d'infirmités, dormait tout le jour sur la place. En 1870, il disparut, et on ne put savoir ce qu'il était devenu. Mort, sans doute, dans quelque coin obscur, comme les autres ! Il méritait mieux que cela pourtant, car il fut un des exemples les plus curieux de l'intelligence de la race canine.

A. DU CASSE.

RÉMINISCENCES

C'étaient leurs noces d'argent et comme bien on pense, le couple était heureux et fier.

— Oui, disait le marié, c'est la seule femme que j'aie jamais aimée. Je n'oublierai de ma vie la première fois que je la demandai en mariage.

— Racontez-nous donc cela, hasardé un jeune homme, en serrant la main d'une jolie donzelle dans un coin du salon.

Tout le monde rit ; le jeune homme rougit, et la jeune fille sourit bravement.

— Ah, je m'en souviens comme si c'était hier. C'était à Richmond, dans un pique-nique et, elle et moi, nous nous promenions solitaires. Ne te le rappelles-tu pas, chérie ?

La femme sourit.

— Nous nous assîmes sur un tronc d'arbre ; tu ne l'as pas oublié, n'est-ce pas, mon amour ?

La femme fit non de la tête.

— Elle commença à écrire du bout de son ombrelle dans le sable du chemin. Tu te rappelles bien, cela, n'est-ce pas, ma belle ?

La femme secoua de nouveau la tête.

— Elle écrivit son nom, Flora, et moi je dis : « Laissez-moi en écrire un autre », et prenant l'ombrelle j'écrivis le mien, Bonenfant, à côté. Puis elle reprit son ombrelle et elle écrivit dessus : « Non, je ne veux pas. » Alors nous retournâmes à la maison. Te souviens-tu, mon petit loup ? oui, je vois que tu t'en souviens.

Alors, il l'embrassa et les invités murmurèrent sentimentalement :

— C'est gentil, cela.

Puis tout le monde se retira bientôt et l'heureux couple demeura seul.

— C'est agréable, n'est-ce pas, Flora, de voir ainsi tous ses amis autour de soi et si heureux ?

— Oui, c'est agréable, mais cette réminiscence !

— Ah ! il me semble que c'était hier !

— Oui, cher ; seulement, il y a trois erreurs dans ton histoire.

— Des erreurs ? Oh non !

— Michel, je suis peinée que tu aies raconté cette histoire, parce que je n'ai jamais été au pique-nique avec toi, avant notre mariage, que je n'ai jamais été à Richmond et que je ne t'ai jamais refusé.

— Par exemple ! Tu te trompes ?

— Je ne me trompe pas, Monsieur Bonenfant. J'ai une bonne mémoire, allez ; et comme il y a vingt-cinq ans que nous sommes mariés, j'aimerais savoir qui était cette péronnelle dont tu ne m'as jamais parlé avant aujourd'hui.

Et la scène continua jusqu'au matin.

UN CHIFFRE PLUS ATTRAYANT

La cliente. — Les marchandises qu'on m'a montrées à l'autre magasin sont marquées à une réduction de cinquante pour cent.

Le vendeur (persuasif). — Madame, nos marchandises ont été marquées à quarante-neuf pour cent.

LA CONVERSATION CÔTÉ CHER

Le nouvel arrivé. — Combien coûte une chambre pour la nuit, ici ?
L'hôtelier Kloudikois. — Six piastres et demie, monsieur. Et pour moi, une piastre, s'il vous plaît.

Le nouvel arrivé. — Une piastre ! Et pourquoi ?

L'hôtelier Kloudikois. — Pour m'avoir demandé combien ce serait !

JAMAIS ASSEZ

Bouleau. — Ce n'est pas le nouveau costume de printemps de ma femme qui m'ennuie.

Rouleau. — Qu'est ce donc ?

Bouleau. — Aussitôt qu'elle va être habillée, elle va vouloir se faire photographier.

LA DIFFÉRENCE

Quand une femme dit qu'elle en a assez, ne la croyez pas ; elle n'en a pas suffisamment. Quand un homme dit qu'il en a assez, il en a trop.

PAS POUR EUX

Le visiteur. — Ton père est-il à la maison, ma petite ?

La petite Era. — Quel est votre nom, s'il vous plaît ?

Le visiteur. — Dis-lui que je suis son vieil ami Comte...

La petite Era. — Alors, je pense qu'il n'y est pas. Je l'ai entendu dire à maman que s'il venait des comptes, il n'était pas à la maison.

IMPUDENCE

Le fermier. — Comment pouvez-vous avoir l'impudence de me voler mes poules et ensuite d'essayer de me les vendre ?

Le trappeur. — Mais, monsieur, je pensais que vous paieriez un meilleur prix pour des volailles que vous auriez élevées vous-même. Vous savez ce que vous achetez dans ce cas-là.

D'ACCORD

Mme Taupin. — Mon cher ami, je suis certaine que notre Georges pense sérieusement au mariage.

M. Taupin (de bonne humeur). — Mais, je l'espère bien. Je ne voudrais pas que mon fils soit assez malheureux pour considérer le mariage comme une plaisanterie.

DU TIC AU TAC

Monsieur (malicieusement). — Vous semblez avoir frotté votre figure contre la muraille d'une manufacture de poudre.

Madame (quelque peu malicieuse). — S'il en est ainsi, mon ami, ce doit être de la poudre sans fumée et cela n'a pas la même odeur qu'une salle de cabaret.

PAR EXTENSION

M. Boissanssoif. — Mais, ma chère, un verre de whiskey fait un tout autre homme de moi.

Madame Boissanssoif. — Mon ami, tu dois être une quantité d'autres hommes à l'heure qu'il est.

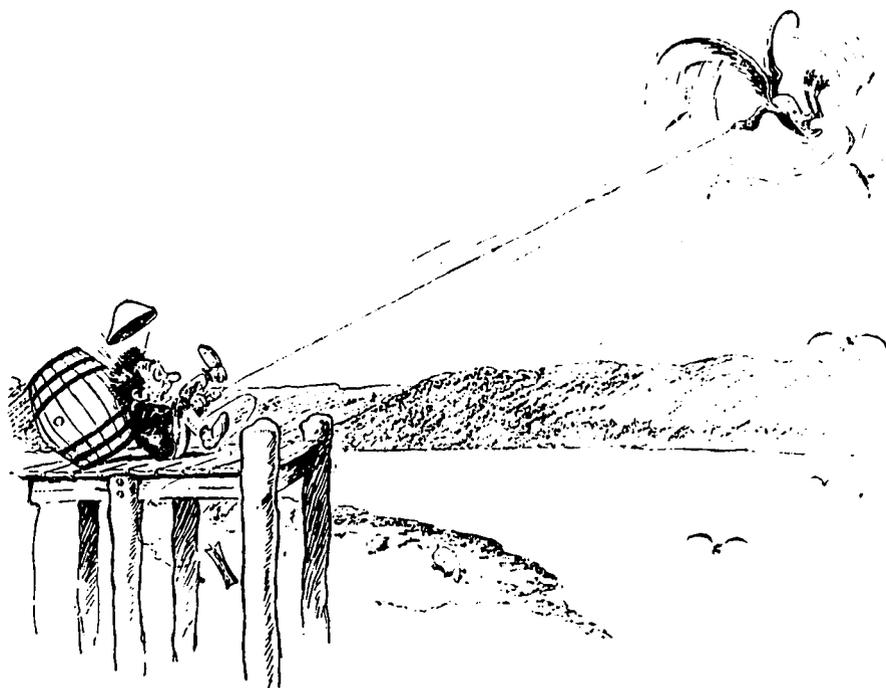
QUI AVAIT RAISON

Le petit Henri (s'interrompant au milieu de sa lecture). — Mais je ne pensais pas que les lapins connaissent l'arithmétique ?...

Le papa. — Ils ne la connaissent pas non plus.

Le petit Henri. — Mais, papa, on dit pourtant dans mon livre que les lapins multiplient avec une étonnante rapidité.

LE DRAME DE LA BAIE DE FUNDY — (Suite fin)



III

Le pêcheur (s'éveillant en sursaut). — Bonté du ciel ! C'est un poisson volant que je viens de pêcher !

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

LE NOUVEAU PONT VICTORIA



INAUGURATION du Pont Victoria, avec toutes les nouvelles améliorations qui y ont été apportées, devait avoir lieu le jour de la Confédération ; cette inauguration officielle ayant été remise à un mois, nous croyons, néanmoins, pouvoir communiquer à nos lecteurs, avec quelques renseignements sur l'œuvre difficile accomplie par les ingénieurs du Grand-Tronc, des photographies présentant l'état actuel du pont.

C'est en 1858 que fut commencé le pont Victoria et en 1860 qu'il fut inauguré en présence de S. A. le prince de Galles. Il mesurait 16 pieds de largeur sur 18 de hauteur et pesait 9,011 tonnes. Il avait coûté 8,813,000 dollars.

Le pont actuel, avec les améliorations y apportées, mesure 65 pieds de largeur sur 40 pieds de hauteur et ne pèse que 2,200 tonnes ; sa longueur exacte est de 6,592 pieds repartis entre 25 arcatures supportées par 24 piles. Le coût des améliorations est de 2,000,000 de dollars.

Il a deux voies pour les voitures et deux voies pour les piétons, non compris deux voies pour les trains ascendants et descendants et une voie pour un tramway électrique.

L'idée de faire servir le pont au passage des voitures et des piétons n'est pas nouvelle, ayant été émise il y a 6 ans par M. Wrimby, maire de St-Lambert lorsque, à la tête d'une nombreuse délégation de citoyens de St-Lambert et de Montréal-Sud, l'honorable maire soumit cette proposition à M. Surgeant, alors agent général du Grand-Tronc.

Rien ne fut décidé à cette époque, le problème à résoudre paraissant, et avec raison, fort difficile. En effet, se figure-t-on l'éclatement de chevaux rencontrant un ou même deux trains allant à la vitesse de 45 milles à l'heure, avec le cortège de silllements et de trépidations accompagnant le passage des trains sur un pont métallique ?

Il y a là des dangers réels à redouter et, même à présent, les autorités

Sur le prix des travaux d'améliorations apportés au Pont Victoria, le Parlement a consenti à payer 15 % du coût total, la balance étant payée par la compagnie, soit à même ses fonds de caisse, soit au moyen d'une émission d'actions portant intérêt.

A propos de l'inauguration, qui va être faite à bref délai, de cette huitième merveille du monde, rappelons quelques souvenirs intéressants s'y rattachant.

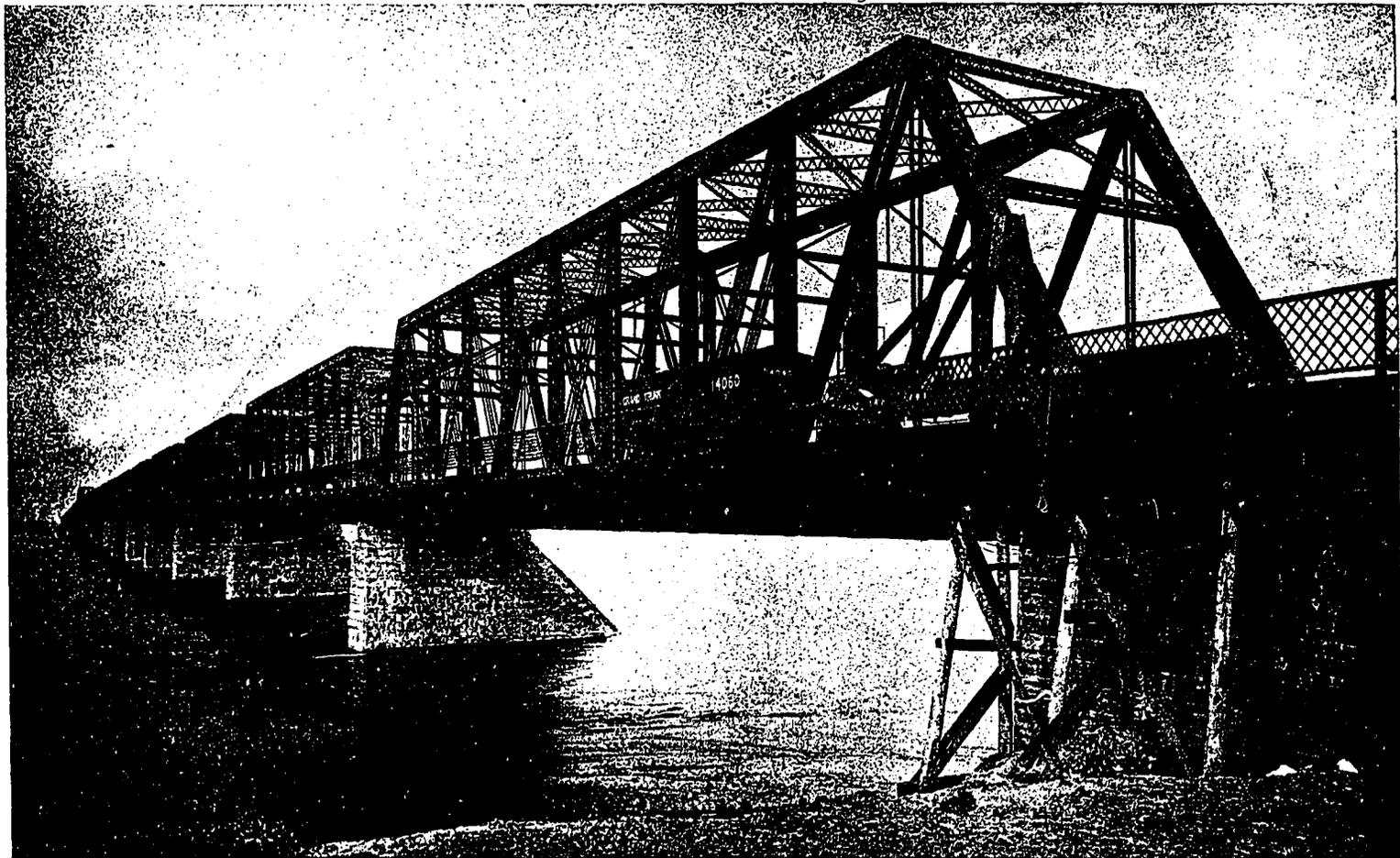
M. Seery chargé, en 1858, de la surveillance des ouvriers, nous racontait comment le monolithe que chacun connaît fut élevé à la mémoire des travailleurs fauchés par une épidémie de fièvre typhoïde.

La croix qui rappelait ce funèbre événement ayant été fortuitement arrachée, l'entrepreneur des travaux, M. Hodge, offrit \$25. à celui qui découvrirait la plus grosse pierre sur le fleuve St-Laurent aux environs du pont ; M. Seery découvrit cette pierre et en moins de deux semaines s'élevait le monolithe que nous admirons aujourd'hui.

Naturellement un certain nombre de pertes de vies signala la construction, un naufrage même, celui du steamer *Grand-Tronc* dont la chaudière fit explosion, occasionnant, dit-on, la mort d'une centaine d'hommes.

D'après M. Seery, ces histoires de pertes de vies n'ont guère raison d'exister, comme question de fait. Voici en substance ce qu'il nous a raconté :

« J'ai été le témoin oculaire de tous les travaux et je puis affirmer qu'ils n'ont pas été l'occasion de plus de dix pertes de vie. Je dirigeais personnellement les travaux de plongée des caissons (cloches à plonger) et je suis prêt à jurer que pas un seul homme, au cours de ce travail, n'a perdu la vie, soit par suffocation ou autrement. Au meilleur de ma connaissance, un ou deux hommes furent écrasés par de rudes pierres, mais sept au moins des dix qui perdirent la vie en ces circonstances se noyèrent. Sur ces derniers, cinq furent entraînés par le courant, près de la pile centrale avant qu'il fut possible aux personnes présentes de leur porter secours.



ASPECT ACTUEL DU PONT VICTORIA.

Photo. J. A. Dumas, 112 Vitré, coin St-Laurent.

du Grand-Tronc sont bien décidées à laisser le passage des voitures aux risques et périls des propriétaires.

Pour ce qui est des piétons et des bicyclistes, ils seront protégés par un garde-fou. Des constables spéciaux auront la police du pont de manière à en chasser les tramps et autres oiseaux de nuit. Des lampes électriques éclaireront en outre le pont de façon à en rendre le parcours agréable et pittoresque.

Et voici comment la chose arriva : Le gérant des travaux crut bon un jour de changer le canotier du transport des ouvriers. Malheureusement, il mit à sa place un homme inexpérimenté, avec le résultat que nous savons. La frêle embarcation fut entraînée dans le courant, chavira, précipitant dans les flots les cinq hommes qu'elle contenait."

Si la construction primitive du Pont Victoria fut menée à bien sans trop de pertes de vie, étant connue la nature dangereuse et difficile des

travaux, les améliorations qu'on lui a définitivement fait subir ont été exécutées avec plus de succès encore. Naturellement, le danger était beaucoup moindre, attendu qu'on ne fit usage d'aucune cloche à plongeur et que tous les travaux s'exécutèrent à l'eau basse.

Quoi qu'il en soit, le travail était délicat et une multitude d'accidents étaient encore à craindre, tant du nombre d'hommes employés que de la rapidité avec laquelle les travaux furent poussés. Les pertes de vie se

HEUREUX POUR ELLES

Il est bien heureux pour les jeunes filles d'être des anges sans ailes, car si elles en avaient, on les tuerait sûrement, afin de garnir des chapeaux.

SA DÉLIVRANCE

Le capitaine. — Il n'y a plus d'espoir. Le navire fait eau : dans une heure nous serons tous morts !

Le passager (qui a le mal de mer). — Grâce à Dieu !



LE " TROU AUX POISSONS ", PRIS DU PONT VICTORIA.

Photo J. A. Dumas, 112 Vitre, coin St-Laurent.

réduisent à trois, et ce résultat fait réellement honneur aux ouvriers et à leurs patrons.

L'une des victimes se tua accidentellement en tombant sur le pont du haut d'une poutrelle de fer.

Les deux autres, dont un Indien, trouvèrent la mort en perdant l'équilibre et en tombant dans le fleuve où le courant les entraîna avant qu'on pût les secourir. Il y eut sans doute plusieurs autres petits accidents, mais aucun d'eux n'eut de suites fâcheuses.

Dans " Esquisse générale de la Province de Québec ", feu Honoré Mercier publiait, en 1860, des renseignements curieux sur les deux ponts Victoria et de Lachine. Nous y apprenons que la hauteur, de la surface de l'eau au dessous du pont, est de 60 pieds et la vitesse du courant, à cet endroit, de 7 milles à l'heure, avec une profondeur moyenne de 22 pieds. La date exacte du commencement des travaux est le 20 juillet 1854, et celle de la livraison au trafic le 17 décembre 1859. M. T. E. Blackwell était, lors de la construction du Pont Victoria, le président de la Cie du Grand-Tronc. C'est Sir Charles Rivers-Wilson qui est le président actuel.

ÇA REVENAIT AU MÊME

Bouleau. — Hallo, mon vieux. As-tu fait bonne chasse ?

Rouleau. — Oui, je te le dis. J'ai tué dix-sept canards dans ma journée.

Bouleau. — Étaient-ils sauvages ?

Rouleau. — Ah ! bien non, pas exactement, mais le fermier qui les possédait, l'était.

COMME ON LUI AVAIT DIT

Le curé. — Avez-vous fait comme je vous ai dit ? Chaque fois que vous éprouvez le désir de prendre un verre, dire : je ne veux pas ?

Boissanssoif. — Oui, m'sieu l'curé, et ensuite je prenais le verre.

FATALITÉ

Madame Taupin. — J'ai peur que notre fils n'apprenne jamais à épeler ?

Monsieur Taupin. — Sa nature le destine évidemment à devenir un peintre d'enseignes.

UN HOMME FORT

Mme Onistiti. — Vous êtes l'homme le plus laid que j'ai jamais vu.

Le tramp. — Madame, je ne suis pas aussi laid que cela, c'est seulement en présence d'une remarquable beauté que je le parais.

Il eut dix sous.

IL LE TROUVERAIT

Johnny. — J'aimerais à être médecin, maman.

Maman. — Pourquoi ?

Johnny. — Je trouverais sûrement quelque chose pour empêcher les bons de me faire mal aux dents.

ELLE VOULAIT ÉCLIPSER LE SOLEIL

Lui. — Je ferais n'importe quoi pour vous, chérie.

Elle. — Vraiment ?

Lui. — Oui, je le jure.

Elle. — C'est bien. Allez faire la cour à cette brillante Amanda Soleil-d'or et ensuite laissez moi l'éclipser.

AU PARC SOHMER

M. Lajoie. — Qu'est-ce qui apparaît une fois dans une minute, deux fois dans un moment et pas une seule fois dans cent ans ?

M. Lavoigne. — Ma foi... je ne sais pas.

M. Lajoie. — La lettre m.

MAIGRE PITANCE

Le brigand. — La bourse ou la vie ?

L'auteur. — Ma vie ! La voici reliée en veau, cinquante sous l'exemplaire. Écrivez par moi-même.

L'EXPLICATION

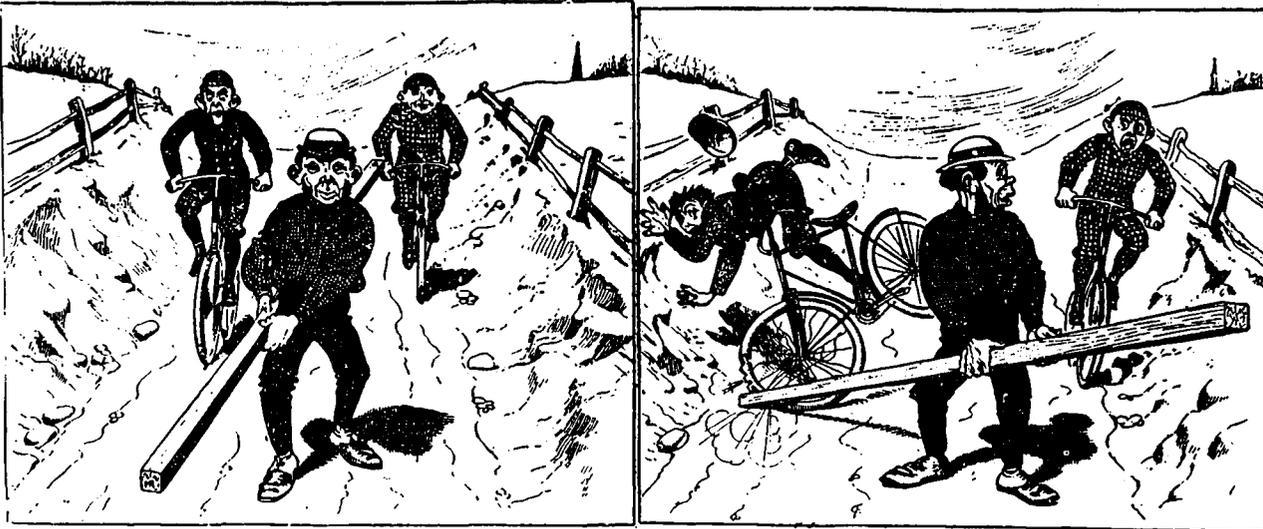
Alice. — Tu ne reconnaitrais pas mon fiancé, maintenant, si tu le rencontrais.

Lucie. — Pourquoi ? Est-il tellement changé ?

Alice. — Pas tout à fait cela, c'est moi qui l'ai changé.

La vanité se porte au dehors, encombrante comme un sac d'écus ; lorsqu'il, au contraire se porte en dedans, invisible. — A. DAUDET

PROBABLEMENT LA VÉRITÉ



I
Premier bicycliste. — Eh, là-bas ! l'homme, regardez donc un peu derrière vous !

II
Pat O'Connor. — Hein ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Conférence sur le Désarmement

Une chose à laquelle il était absolument logique de s'attendre, vu le succès relatif du congrès de désarmement siégeant en Hollande, c'est ce que les animaux viennent de décider, à l'unanimité, parait-il ; tout simplement une conférence de désarmement comme leurs frères, se qualifiant "supérieurs".

Après tout, ces chers amis sont bien excusables. Ils ne veulent plus être molestés par l'homme, leur bourreau né ; ils renoncent également à se battre entr'eux.

Nous ne pouvons évidemment qu'applaudir à si sage détermination.

Henriot m'a adressé quelques notes sur ce qui s'est dit et fait à ce "Congrès" d'un nouveau genre où, est-il utile de le dire, le huis-clos le plus sévère — tout comme au Palais du Bois — était décrété.

Voici donc ce qui s'y est passé ; seuls, Henriot, vous et moi le saurons.

Convoqués par l'éléphant, un personnage "de poids" qui se trouvait tout naturellement désigné pour la présidence, messieurs les animaux s'étaient tous rendus à l'invitation.

Le taureau, appelé le premier à prendre la parole, a immédiatement demandé la suppression des fameuses corridas. Mais, sur l'observation de quelques membres, il s'est rallié à un amendement tendant à en atténuer la barbarie.

Une chose sur laquelle il s'est montré absolument intransigeant, c'est la question des banderillas. Leur suppression a été également votée à l'unanimité.

Un gentil mouton est venu ensuite bêler en faveur de la suppression de la côtelette, du gril et du manche à gigot.

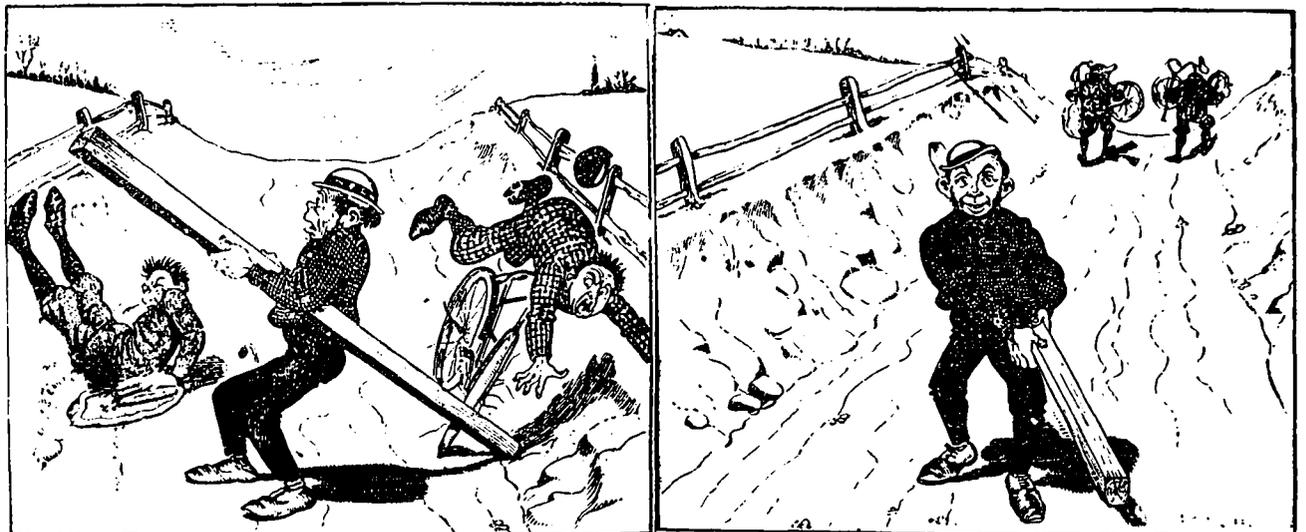
Le lapin a protesté contre le diction, stupide autant que cruel, tendant à persuader à l'humanité "qu'il aime à être mangé cuit."

Il a, du reste, été soutenu, dans cette si juste protestation par son voisin le lièvre qui a affirmé de nouveau que, contrairement à ce qu'enseigne la "Cuisinière bourgeoise", il n'aime absolument pas à être écorché vif.

Un joli coq gaulois est venu alors déclarer qu'il ne veut plus de combats de coqs, que la mode semble vouloir ressusciter.

Chacun applaudissait à cette si sage suggestion quand, malheureusement, le sympathique gallinacée faillit tout gêner par sa péroraison, ajoutant que sa supériorité sur les basses-cours étrangères était, d'ailleurs, suffisamment acquise.

Un coq anglais ayant immédiatement protesté, une lutte vioente s'engagea entre l'honorable préopinant et son contradictoire et des plumes commençaient à voler en l'air quand le serpent à sonnettes se jeta courageusement dans la mêlée ; il eut toutes les peines du monde à rétablir l'ordre après avoir, tel son congénère Deschanel de la chambre française des députés, brisé une de ses sonnettes, avant de se faire entendre.



III
Pat O'Connor (à la suite de sa manœuvre absolument malencontreuse). — Oh ! Excusez-moi, monsieur ! Je ne vous voyais pas ! (Et il continua son chemin.)

IV
Pat O'Connor (en aparté). — Je crois, tout de même, que ces deux pauvres bougres auraient eu la tentation de me gillier si je n'avais pas été si gros.

Est venu alors un grand chameau qui, très éloquentement, a demandé son remplacement dans le désert par les chameaux-tomobile. Son discours, très éloquentement bondé d'aperçus sur le transcaspien et le transibérien, a eu le plus grand succès.

Un serin demande, qu'à l'avenir, les oiseaux soient respectés par les chats.

Un ours blanc propose la suppression des explorations, tant au Pôle Nord qu'au Pôle Sud, éternelles causes, affirme-t-il non sans ombre de raison, de conflits avec lui et sa famille.

Mais le clou, le véritable clou de la séance a été le grand succès du crocodile qui, dans un discours à la Jules Simon, a protesté, les larmes dans les yeux, contre l'occupation du Nil par les Anglais et le sans façon avec lequel, a-t-il affirmé, ces messieurs en agissaient avec sa peau universellement transformée en porte-cartes.

La séance a été close à une heure avancée de la nuit, mais nous espérons bien avoir de nouveaux tuyaux nous permettant de tenir nos lecteurs au courant de tout ce qui sera dit et fait dans ce si intéressant congrès.

PARISIEN.

ERREUR EXCUSABLE

M. Clickfort (au bord de la mer). — Ma chère, je t'en prie, dis à notre fille de chanter quelque chose de moins lugubre.

Mme Clickfort. — Ce n'est pas notre fille, c'est la corne d'alarme.

RESTRICTION

La victime. — Si vous voulez revenir demain à la même heure ?

L'agent (plein d'espoir). — Parfaitement. Demain, à la même heure.

La victime. — Oui. Je serai sorti.

UN QUI FERA FORTUNE

Taupin. — Pourquoi mettez-vous un miroir près de la porte ?

Le boucher. — C'est pour empêcher les servantes de regarder les balances.

LA MÊME CHOSE

La nouvelle maîtresse. — Maintenant, Brigitte, quand j'ai de la compagnie, je désire que vous restiez hors du salon.

Brigitte (sèchement). — Parfait, madame. Et je désire la même chose de vous.

CE QUI L'A DÉCIDÉ

Lui. — Je vois que vous avez un piano, mademoiselle Clara.

Elle. — Oh ! oui ; mais c'est ma sœur qui joue, ce n'est pas moi.

Lui. — Clara, je vous aime. Voulez-vous être ma femme ?

Les amitiés sérieuses formées de la dissipation et du mouvement purement mondains sont puissantes et enfoncent leurs racines au plus profond de l'âme. — A. FLEURIOT.

PROBABLEMENT LA VÉRITÉ — (Suite et fin)

FEUILLETON DU "SAMEDI" 15 JUILLET 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XXII — LA CONFESSION DE L'INCONNU

(Suite)



—Buvez, mon ami... buvez pour vous guérir...

“Oui, mon cher André, oui, cette jeune fille dont tout à l'heure vous contempliez l'image... Cette jeune fille dont la pensée vous jetait cette nuit dans une telle douleur et un tel désespoir... cette jeune fille dont vous étiez si follement épris que vous auriez été capable de vous parjurer pour elle... cette jeune fille n'avait pas encore seize ans qu'elle avait déjà le cœur sec et l'âme aussi froide que Zanetta sa mère!...”

“Ah! vous tressaillez!... vous pâissez! continua avec plus de force le vieux gentilhomme qui venait de s'apercevoir qu'en effet André n'avait pu retenir un brusque mouvement.

“Et pourtant je glisse... et pourtant je ne vous dis pas tout... et pourtant je ne veux pas fouiller trop profondément dans cette existence encore si courte et où l'on trouverait cependant déjà tant de crimes!

“Oui, des crimes!... des crimes!... Je vous le dis... je vous le jure!

“Oui, comme sa mère, cette jeune fille doit avoir tous ses rêves hantés de spectres, hantés de fantômes!

“Oui, comme je vous l'ai déjà dit, nul ne l'a aimée sans que le malheur, sans que le désespoir, sans que le déshonneur parfois s'abatte sur lui!...”

“Et s'il vous fallait des noms, je pourrais vous en dire aussi... vous en citer aussi... des hommes jeunes comme vous dont elle a brisé la vie!... des hommes qui aurait pu être heureux comme vous et dont elle a ruiné l'avenir et tué le bonheur!... des hommes pleins d'honneur qu'elle a acculés à la honte, acculés à l'infamie!...”

“Et c'est vous, André de Chaverny... vous que j'ai toujours prévenu et averti du danger que vous pouvez courir... c'est vous qui seriez assez faible et assez lâche pour devenir à votre tour la victime de ces misérables qui n'ont même pas de nom... la victime

de cette Zanetta et de cette Diana qui n'ont osé reprendre, qui n'ont osé usurper le nom du comte Villani quo depuis que celui-ci est enfin mort... c'est vous qui pourriez avoir le courage de sacrifier Renée, l'honnête fille qui vous aime, la chaste enfant qui vous adore, à ces drôlesses et à ces aventurières... c'est vous qui pourriez être assez aveugle pour vous jeter dans l'abîme qu'elles ouvrent sous vos pas!

“Non, non, cela n'est pas possible, n'est-ce pas mon cher enfant? n'est-ce pas, mon cher André?... Et vous nous reviez... vous nous reviez déjà, j'en suis sûr!

“A la bonne heure!... N'ajoutons pas un mot de plus... Oublions tout ce que nous venons de dire... Oublions aussi tout ce qui s'est passé ici cette nuit... ”

“Et donnez-moi la main, André... donnez-moi la main sans arrière-pensée... Donnez-moi la main en me jurant que vous avez oublié pour toujours ce mauvais rêve... que vous vous êtes enfin reconquis et que vous n'avez plus dans le cœur qu'un amour: celui de la jeune fiancée qui si impatientement vous attend... celui de la jeune fiancée qui si ardemment vous aime!

“Et André ayant répondu: “Je vous le jure!”... et André ayant laissé tomber sa main dans la main du vieux gentilhomme, celui-ci le quitta le front rayonnant de joie, resplendissant de bonheur...”

“Mais, hélas! malgré tout ce que le duc venait de lui dire... malgré toutes les révélations qu'il venait de lui faire, déjà André ne s'appartenait plus; déjà André ne pouvait plus vaincre son fatal amour, sa fatale passion; déjà André ne pouvait plus trouver l'oubli et renoncer à Diana!...”

“Oh! ce fut un terrible, un effrayant combat qui se livra en lui pendant quelques heures... pendant toute la dernière journée qu'il passa encore auprès de sa fiancée... auprès de la pauvre Renée que son hypocrisie trompait encore...”

“Et tandis qu'elle croyait plus que jamais à ses mensonges... et tandis que ses faux serments l'avaient enfin complètement rassurée, lui, le fourbe, lui, le misérable, profitait du milieu de la nuit pour la quitter... pour s'évader, avec la certitude qu'il n'y reviendrait jamais, du château de ce vieil ami qui avait été pour lui un second père... du château du duc de Ryon...”

Arrivé à cet endroit de sa confession, l'inconnu avait dû s'interrompre encore, en proie sans doute à quelque nouvelle et violente émotion, car, entre les derniers mots que l'on vient de lire et les quelques lignes qui allaient suivre, il y avait un assez large espace au milieu duquel on pouvait voir la trace encore humide d'une larme.

Pris, soit de lassitude ou soit de honte, c'était d'une main encore plus tremblante, encore plus lourde, qu'il avait péniblement écrit ces quelques phrases:

“André traître à l'amour et à l'honneur... André traître aussi à l'amitié, avait donc couru rejoindre Diana... Diana qui, de plus en plus, l'ensorcelait... Diana qui, de plus, prenait sur lui une influence qui pouvait le conduire à tout...”

“Ah! le duc de Ryon n'avait point menti: cette fille et sa mère étaient bien deux créatures sans cœur et sans âme... deux créatures dont l'amour n'était qu'un piège!...”

“Mais, hélas! André de Chaverny, ou plutôt celui qui vous écrit ces lignes ne s'en aperçut que trop tard!...”

“Déjà s'était accomplie la sinistre prédiction du duc de Ryon!... Déjà il était tombé à son tour dans cet abîme où tant d'autres avaient roulé avant lui! Déjà, pour son éternel malheur et son éternelle honte, il se trouvait mêlé à la vie du baron de Chancel... du baron de Chancel dont il n'allait plus être que l'esclave toujours tremblant, toujours très humblement soumis!

“Et tout cela... toute cette humiliation... toute cette dégradation... parce qu'un jour... parce qu'un jour...”

Mais comme s'il n'avait plus eu la force d'aller jusqu'au bout de son aveu, et comme si au moment de trahir son secret la plume lui avait échappé des doigts, l'inconnu, ou plutôt André de Chaverny, comme nous l'appellerons désormais, s'était brusquement arrêté, brusquement interrompu...

Et c'était alors que, livide comme un mort, il était allé, tout chancelant et la gorge pleine de sanglots, se laisser tomber sur ce canapé où le baron l'avait trouvé en entrant... sur ce canapé où, enfin vaincu, enfin terrassé par toutes les terribles émotions qu'il venait d'éprouver, il restait si profondément et si lourdement endormi...

XXIV — LE MAÎTRE ET L'ESCLAVE

Comme nous l'avons déjà dit, le baron de Chancel n'avait pas passé une seule ligne, un seul mot de ce long récit... de cette longue confession si dramatique et si douloureuse.

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

Mais ce qu'il aurait fallu voir, c'était, pendant qu'il lisait, l'expression de son visage.

Tantôt son masque gardait son impassibilité glaciale, son impassibilité de marbre.

Tantôt ses lèvres minces se crispaient pendant quelques secondes dans une sorte de sourire dédaigneux et méprisant.

Tantôt aussi, légèrement il tressaillait comme s'il apprenait quelque chose de nouveau... comme si, brusquement, il se trouvait en face de quelque fait qui le remplissait de surprise.

Mais comme il arrivait tout à fait à la fin... comme il venait d'achever les dernières lignes où il était question de lui, son regard, qui, s'était encore reporté sur André, s'éclaira tout à coup d'un éclair de défi, d'un éclair de triomphe.

Enfin, lentement et sans bruit, il se leva; puis, prenant l'un après l'autre les feuillets qui contenaient la confession d'André, il les tint un instant au-dessus de la lampe, puis les rejeta tout enflammés, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'un petit tas de cendres sous son talon.

Et le dernier feuillet brûlait encore, jetant une assez vive clarté dans la chambre, quand, tout à coup, comme un homme qui s'éveille en sursaut, André se dressa, le regarda...

Toujours très calme, toujours impassible, le baron achevait d'étouffer sous son pied les dernières étincelles.

André avait passé brusquement, fiévreusement la main sur son front, puis, faisant vivement quelques pas en avant, la voix très sourde, étranglée, comme s'il était en face de quelque effrayante, de quelque terrifiante apparition :

— Vous !... vous ! s'écria-t-il.

Et les poings crispés, les lèvres frémissantes, les yeux étincelants :

— Vous !... vous ! reprit-il de la même voix sourde, de la même voix rauque. Vous ici !... Vous chez moi !... Vous dans cette maison !

Plus froid qu'un marbre, le baron de Chancel souriait :

— Eh bien ? fit-il.

Puis après un silence et avec une hautaine ironie.

— Vraiment, reprit-il, je ne comprends pas que ma présence vous cause tant de surprise, tant d'émotion. Est-ce que vous pensiez, par hasard, que nous ne nous reverrions pas... que nous ne nous reverrions plus ?...

— Eh bien oui, c'est moi qui suis venu parce que j'avais à vous parler... C'est moi qui suis là depuis plus d'une heure à attendre votre réveil... C'est moi qui viens de vous empêcher de faire une sottise en brûlant cette longue confession que vous écriviez à Yvonne...

Puis, tandis qu'André pâlisait de colère, il reprit brusquement, la voix plus dure :

— Ainsi vous vous êtes épris d'elle ! Ainsi, vous vous êtes épris de cette folle !... Ainsi c'est pour elle que vous alliez me trahir !... que vous alliez peut-être mourir !... Ainsi c'est pour lui laisser un meilleur souvenir de vous et pour que plus tard elle ne vous maudisse pas trop de vous être fait mon complice et d'avoir été à votre tour son geôlier, que vous lui écriviez ces pages ridicules, ces pages dans lesquelles vous lui dévoiliez tout votre passé et où vous étaliez sous ses yeux toute votre existence !...

— Je crois que vous êtes fou aussi... oui, vous êtes fou !...

— Mais cependant vous n'avez pas osé aller jusqu'au bout, ajouta-t-il plus froidement encore et tandis que son pâle visage s'éclairait pendant quelques secondes d'un mauvais sourire. Mais cependant vous n'avez pas osé lui dire ce secret que tout le monde ignore, le secret qui existe entre nous, le lien qui nous attache l'un à l'autre...

— Et pourtant c'était la promesse que vous lui aviez faite. Et pourtant c'était pour cela que vous lui écriviez...

— Mais le moment venu de lui faire votre aveu, le mot terrible n'a pu vous échapper et votre main s'est refusée à l'écrire...

— Car alors, continuant de lui raconter votre histoire... votre histoire qui restait incomplète... votre histoire à laquelle il manquait les chapitres les plus intéressants, voilà ce que vous auriez dû lui dire...

— Baron ! s'écria André qui devint plus pâle encore.

Mais l'autre, toujours du même ton glacial, et parlant très lentement :

— Vous auriez dû lui dire que, tout ruiné qu'il était, André de Chaverny possédait cependant encore quelques ressources... possédait cependant encore un petit patrimoine...

— Mais c'était là si peu de chose quand il s'agissait de satisfaire les caprices et les fantaisies de la belle Diana, que ces quelques billets de mille francs ne durèrent pas plus que ne dure la neige au soleil...

— Et alors vous auriez dû ajouter que, ne possédant plus rien, André de Chaverny avait fait des dettes... qu'André de Chaverny avait frappé à la porte de tous les anciens amis de sa famille, de tous les anciens amis de son père... qu'André de Chaverny, enfin, pour ne pas renoncer à la belle Diana, n'avait reculé devant aucune humiliation, devant aucune bassesse... jusqu'au jour...

— Baron ! s'écria André suppliant, éperdu.

— Jusqu'au jour où il ne devait pas même reculer devant un crime.

Il venait de se faire un grand silence, et tout tremblant, tout frissonnant, André venait de laisser tomber lourdement sa tête dans ses mains.

— Et pour que votre histoire fût plus complète encore, et pour qu'Yvonne n'en ignorât rien, vous auriez dû aussi entrer dans d'autres détails, reprit le père d'Adrienne avec un sourire sarcastique.

— Vous auriez dû lui dire que si vous étiez vous, le préféré de la belle Diana, il y avait un autre homme qui était, lui, celui de la mère... de la comtesse Villani...

— Vous lui auriez dit que cet homme, c'était moi... moi le baron de Chancel... moi qui, après n'avoir été d'abord que votre compagnon de plaisirs, avais fini par devenir votre camarade... presque un peu votre ami... et aussi, comme tant d'autres, votre créancier !

— Car votre crédit s'était épuisé, et comme vous ne trouviez plus à emprunter ailleurs, c'était moi qui avais, à ce moment-là, l'insigne honneur d'être à mon tour votre banquier... d'être à mon tour votre prêteur ?

Tous ces mots si terribles, tous ces mots si sanglants entraient comme autant de coups de poignard dans le cœur du malheureux André... Mais le baron de Chancel, nous le savons, était un de ces hommes implacables que rien ne pouvait attendrir, que rien ne pouvait émouvoir.

— Aussi s'empressa-t-il de poursuivre, toujours avec le même accent glacial, toujours avec la même cruauté :

— Cependant, bien que je sois très généreux de ma nature, et assez riche, grâce à Dieu, pour pouvoir faire quelques sacrifices, il arriva pourtant qu'un beau jour je finis par me lasser à mon tour... par vous fermer ma bourse à mon tour...

— Et ce coup-là était d'autant plus dur, d'autant plus terrible pour vous que vous ne pouviez guère vous faire la moindre illusion sur la belle Diana, et que vous saviez très bien que, malgré toutes ses protestations de tendresse, ce n'était pas pour vous-même qu'elle vous aimait...

— Que vous arriviez chez elle les mains vides, et vous n'ignoriez pas ce qui vous attendait... et vous n'ignoriez pas ce qu'elle vous dirait :

— Mon cher, tout est fini entre nous... Allez vous faire aimer ailleurs !

— Mais vous aviez beau la connaître sans cœur... mais vous aviez beau la connaître sans âme... vous éprouviez pour elle une telle passion qu'à la seule pensée d'y renoncer... qu'à la seule pensée qu'elle pourrait vous défendre de la revoir, vous vous sentiez devenir fou...

— Oh ! je vous excuse !... Elle était si belle que bien d'autres avant vous... que bien d'autres après vous ont éprouvé la même folie et ont connu la même lâcheté...

— Et c'est alors que, la tête perdue... que, dans un moment de vertige, l'idée vous vient de vous procurer par tous les moyens possibles cet argent qui vous manquait... et c'est alors que l'idée vous vient de redevenir riche — riche, du moins pour quelque temps — quitte à risquer la cour d'assises... quitte à risquer le baignoire !...

André venait de se laisser tomber sur une chaise, écrasé, anéanti, et on l'entendait sangloter tout bas, toujours le front caché dans ses mains.

— Car si j'avais voulu dire un mot, un seul mot... car si je n'avais pas eu pitié de votre aberration, pitié de votre folie... c'était bien, n'est-ce pas, la cour d'assises qui vous prenait ?... C'était bien n'est-ce pas, le baignoire qui vous gardait ?...

— Car si, armé du faux que vous aviez commis à mon préjudice, j'avais voulu vous perdre, où seriez-vous à cette heure, comte de Chaverny ?

— Oui, oui, au baignoire !... au baignoire, dont la seule pensée épouvante !... au baignoire, où les galériens hurlent comme des damnés sous la matraque des gardes-chiourme !... Oui, c'est dans cet enfer que je vous aurais jeté... Oui, c'est dans cet enfer que vous auriez fini !...

— Mais je n'ai pas voulu avoir ce remords-là... mais, touché par vos supplications, par vos larmes et par votre repentir, je n'ai pas voulu vous perdre et je vous ai fait grâce... mais cependant, c'est vrai, je ne vous ai plus perdu de vue... mais cependant, c'est vrai, j'avais comme le pressentiment qu'un jour pourrait venir où, d'une façon ou de l'autre, vous pourriez me payer cette dette-là...

— Et vous voyez que je ne me trompais pas puisque ce jour que je prévoyais est venu... puisque, à votre tour, vous avez aujourd'hui l'occasion de me rendre service... puisque vous pouvez vous acquitter, en gardant Yvonne et en vous faisant ce que vous appelez mon complice...

— Et, maintenant, écoutez-moi bien et retenez bien ce que je vais vous dire, car c'est dans votre intérêt que je vous parle... car je vous jure que vous auriez, tort, très tort, de ne pas prendre au sérieux chaque mot que je prononce...

“ Vous aimez Yvonne et vous souffrez que votre maison, qu'elle croit hospitalière, ne soit pour elle qu'une prison, comme l'était le château de Morgoff. . . .

“ Vous aimez Yvonne et vous vous méprisez en pensant que vous qu'elle croit son ami et qu'elle bénit dans le fond de son cœur, comme son bienfaiteur, vous n'êtes que son geôlier et que son bourreau comme l'était Kerrigan. . . .

“ Vous aimez Yvonne et vous donneriez votre vie pour l'arracher de mes mains et pour lui rendre la liberté. . . .

“ Eh bien, voulez-vous que je vous rende un service en vous donnant un bon conseil ?

“ Ne faites pas cette folie ! . . .

“ Ne faites pas la folie de vous tuer en espérant que votre mort pourrait rendre Yvonne libre et vous soustraire à mon ressentiment.

“ Libre, Yvonne ne le serait pas, je vous le jure ! . . . Oui, je vous le jure que je trouverais bien encore le moyen qu'elle ne m'échappe pas ! . . .

“ Et quant à vous, vous m'appartiendriez mort comme vous m'appartenez vivant ! . . . car si, jusqu'à présent, je vous ai fait l'aumône de mon silence, je ne me tairais plus ! . . . car si, jusqu'à présent, j'ai bien voulu cacher votre honte, je ne la cacherais plus ! . . .

“ Oh ! non, certes, loin de la taire, loin de la cacher, je la crierais, je l'afficherais . . . et bientôt tout Paris saurait que le comte André de Chaverny était un faussaire . . . et bientôt tous ceux qui vous ont connu apprendraient que le comte André de Chaverny était un voleur ! . . .

“ Mais, à ces mots, André venait de se lever d'un bond, et si livide, si défait, les yeux si flamboyants, que le baron de Chancel lui-même ne put s'empêcher de tressaillir . . . que le baron de Chancel lui-même ne put s'empêcher d'avoir peur . . .

— Ah ! misérable . . . misérable, qu'avez-vous dit ? s'écria-t-il dans une sorte de râle déchirant. Un faussaire ! . . . Un voleur ! . . .

Mais déjà le baron avait retrouvé tout son calme, tout son sang-froid.

Puis, ricanant doucement :

— Eh bien, fit-il, est-ce que je mens ? . . . est-ce que je vous calomnie ? . . .

“ Non, n'est-ce pas ? . . . Alors pourquoi tant de colère, tant d'emportement, tant d'indignation ? . . . Un misérable ! . . .

— Oui, vous êtes un misérable ! lui jeta encore avec plus de force, encore avec plus de véhémence André, dont tout l'être semblait se soulever. Oui, baron de Chancel, vous êtes un misérable et un lâche ! . . .

“ Et vous le savez bien ! . . . vous me comprenez bien ! . . .

“ Oui, vous êtes un misérable, car vous avez indignement abusé du moment de faiblesse, de la minute d'égarément et de folie que j'ai pu avoir ! . . .

“ Oui, vous êtes un misérable, car vous m'avez toujours condamné à rester votre débiteur . . . car lorsque dix fois, vingt fois, j'ai voulu vous rembourser et m'acquitter envers vous, en vous offrant une fortune, vous ne m'avez jamais répondu que par les refus les plus formels et les plus étranges !

“ Oui, vous êtes un misérable, car vous avez toujours voulu garder contre moi cette preuve de ma faute . . . cette preuve de ma honte, pour vous en faire une arme dont les circonstances vous permettraient peut-être un jour de vous servir . . . une arme avec laquelle vous venez aujourd'hui me menacer ! . . .

“ Oui, vous êtes un misérable, car je vous dois des années d'angoisses, des années de tortures . . .

“ Ah ! vous souriez !

— Non, non, je vous écoute, dit froidement le baron. Continuez !

— Car si tout à l'heure, vous parliez du bain dont vous avez bien voulu me faire grâce . . . du bain où vous n'auriez eu qu'un mot à dire pour m'envoyer . . . ce que vous ne savez pas . . . ce que vous ne pouvez pas savoir . . . ce que moi-même je serais incapable de dire, impuissant à exprimer, c'est ce que j'ai souffert . . . c'est ce que je souffre encore par vous ! . . .

“ Le bain ! . . . Ah ! je n'y aurais pas été plus malheureux et plus à plaindre que je ne l'ai été ici ! . . . Car vivre avec cette pensée de toutes les minutes . . . avec cette pensée qui ne vous quitte pas un instant, qu'il existe quelque part un homme qui peut vous perdre . . . ; car se dire que l'estime que ceux qui vous entourent vous témoignent peut brusquement, si cet homme parlait, se changer en aversion et en mépris . . . ; car lorsqu'on voudrait marcher aussi la tête haute, comme tout le monde, comme tous les autres, se sentir soudain pâlir, se sentir soudain tressaillir en songeant que, d'un mot, cet homme pourrait vous faire courber le front, connaissez-vous un supplice plus atroce, un supplice plus terrible que celui-là ?

“ Eh bien, ce supplice, je vous dois de l'avoir connu . . . je vous dois de le connaître encore !

“ Mais c'en est assez . . . c'en est trop . . . et, quoi qu'il puisse arriver, aujourd'hui j'entends reprendre vis-à-vis de vous toute mon indépendance et toute ma liberté ! . . . aujourd'hui, — vous m'enten-

dez bien ? — je ne veux plus être assez lâche pour trembler devant vous comme tremblerait un esclave !

“ Le baron de Chancel n'avait pas un geste, pas un mot pour interrompre, mais parfois, tandis qu'il serrait les lèvres, un éclair de terrible colère, un éclair d'effrayante menace intinçait dans son regard.

“ Quant à André de Chaverny, tout frémissant d'indignation, c'était à grands pas qu'il venait de se mettre à marcher d'un bout à l'autre de la chambre.

“ Il resta un moment silencieux, puis, tout à coup, revenant se camper brusquement en face du père d'Adrienne :

— Je ne m'attendais certes pas à l'honneur de votre visite, reprit-il de plus en plus nerveux, de plus en plus lébrile ; je ne m'attendais certes pas, quand tout à l'heure je suis tombé à écrasé d'émotion et presque fou de désespoir, que tout à coup j'allais vous voir surgir ici en face de moi . . . vous voir surgir ici au milieu de la nuit . . .

“ Mais, puisque vous êtes venu, votre présence m'enchanté . . . puisque elle va nous permettre de nous parler, de nous expliquer une fois pour toutes . . . puisque enfin je vais avoir l'occasion de vous dire en face tout ce que j'ai sur le cœur et tout ce que je pense . . .

“ Et ce que je pense, c'est que je n'ai été déjà que trop faible, ou plutôt que trop lâche, quand j'ai reçu cette lettre où vous me parliez avec tant de hauteur et tant d'arrogance . . . cette lettre où vous me donniez l'ordre de courir sur-le-champ au château de Morgoff pour y reprendre votre fille . . . pour y reprendre Yvonne . . .

“ Oui, ce n'est pas sans honte que je pense à présent que j'ai pu accepter de remplir une pareille mission . . . que j'ai pu consentir à jouer un semblable rôle . . . que j'ai pu tomber assez bas pour devenir un geôlier et un bourreau comme votre misérable Kerrigan !

“ Mais c'est qu'alors je ne m'étais pas ressaisi . . . Mais c'est qu'alors j'étais encore sous le coup de la terreur que vous m'inspiriez . . . Mais c'est qu'alors je tremblais toujours, — non pour moi, car vous saviez bien qu'aujourd'hui il y a prescription et que pour ce crime que vous m'avez fait si chèrement expier la loi ne pourrait plus m'atteindre, — mais c'était pour les miens . . . c'est-à-dire pour le nom que je porte que j'avais peur . . . pour ce nom qui jusqu'à moi avait été synonyme d'honneur et que, d'un mot, vous pouviez salir et que, d'un mot, vous pouviez couvrir de boue !

“ Oui, ce que je craignais, ce que je redoutais, c'est un scandale de votre part . . . un scandale qui aurait pu éclabousser et déshonorer le nom des Chaverny . . .

“ Et ce n'est pas tout !

“ Si cette pensée me terrifiait, il y en avait aussi une autre qui m'était venue et qui ne m'effrayait pas moins . . .

“ Il se retourna, puis montrant les feuillets que le baron avait brûlés, ou plutôt le petit tas de cendre qui en restait :

— Tandis que j'étais là, plongé dans ce sommeil plein de fièvre, reprit-il, vous en avez profité pour fouiller dans ma vie, en lisant ces pages que j'avais écrites pour Yvonne . . .

“ Je puis donc, puisque maintenant mon passé n'a plus de secret pour vous, vous parler d'autres êtres, qui me furent chers aussi . . . aussi chers que ma propre famille . . . d'autres êtres avec lesquels je me suis également indignement conduit . . .

“ Et ces êtres-là vous les avez déjà nommés, n'est-ce pas ?

“ C'est d'abord cette pure jeune fille . . . cette chaste enfant . . . cette noble Renée qui m'avait donné tout son amour et que, pour cette infâme Diana . . . pour cette misérable aventurière, j'ai eu la lâcheté de trahir . . .

“ C'est ensuite ce loyal marquis de Cerninge, dont je ne me pardonnerai jamais non plus d'avoir pu tromper la confiance . . .

“ C'est enfin le duc de Ryon, cet homme d'un cœur si grand et d'une si âme haute . . . cet homme qui avait été mon bienfaiteur et mon ami, et que j'ai été assez vil pour ne récompenser que par la plus noire et la plus odieuse ingratitude . . .

“ Eh bien ! si je n'ai plus osé les revoir . . . si, courbant la tête sous le poids de ma honte et de mon indignité, je n'ai plus osé me retrouver en face d'eux, il ne se passe cependant pas de jour que ma pensée ne me les rappelle, et je sais aussi, ce qui est pour moi une consolation et une joie, que malgré toutes les tristesses et tous les chagrins qu'ils me doivent, eux aussi pensent encore à moi . . . eux non plus ne m'ont pas oublié . . .

“ Ah ! certes, l'outrage que j'ai fait à Renée a été trop sanglant pour qu'il lui soit possible de ne plus s'en souvenir . . . Et cependant, je sais aussi qu'elle m'aime encore . . . Et cependant, je sais aussi qu'elle m'aime toujours !

“ Oui, cet amour qu'elle m'avait donné . . . cet amour que j'ai dédaigné . . . cet amour qui aurait été pour moi le salut, pour moi le bonheur, si j'avais su l'apprécier et le comprendre . . . cet amour, la noble enfant me le garde encore, me le conserve encore tout au fond de son cœur que j'ai si stupidement, si cruellement brisé !

“ Oh ! elle aurait pu facilement se consoler . . . facilement se faire une autre vie, une autre existence, et plus brillante même que celle qui l'aurait attendue avec moi . . .

“ Mais elle ne l'a pas voulu . . . Mais, malgré toutes les prières du

marquis de Cerninge... malgré toutes les instances du duc de Ryon, elle a toujours refusé tous les partis qui se sont présentés... et puisqu'elle n'a pu être à moi... puisqu'elle n'a pu réaliser son espoir et que la fatalité a détruit le bonheur qu'elle avait rêvé, c'est loin du monde qu'elle achève de vivre... loin du monde qu'elle cache les larmes que, parfois, je lui coûte encore...

— Et le marquis de Cerninge lui-même n'a plus de rancune ni de colère contre moi... et le duc de Ryon semble aussi m'avoir pardonné...

— Or, c'était en pensant à eux aussi que vos menaces m'effrayaient, m'épouvantaient...

— Oh ! je pouvais bien accepter leurs colères, leurs malédictions même pour ma déloyauté et mon ingratitude envers eux... Mais les accabler de ma honte... mais les faire rougir de mon crime... mais sentir qu'ils ne pouvaient plus avoir pour moi que du mépris et du dégoût... non, non, cela je ne le pouvais pas, cela je ne le voulais pas... non, cette seule appréhension m'emplissait le cerveau de vertige et de folie !...

— Mais aujourd'hui, baron, ajouta André, la voix plus ferme, cette crainte-là, je ne l'ai plus... aujourd'hui, tous mes effrois ont disparu... car, tout à l'heure, à force de réfléchir, j'ai fini par me juger moi-même... par me juger à mon tour, et je me suis alors aperçu que vous ne pouviez plus me déshonorer !...

— Le baron de Chancel venait de relever brusquement la tête.

— Que voulez-vous dire ? s'écria-t-il avec un nouveau ricane-ment ironique. Auriez-vous, par hasard, trouvé le moyen de faire que ce qui a existé n'existe plus ?... Auriez-vous, par hasard, trouvé le moyen d'effacer le passé ?

— Peut-être ! répondit André, l'accent plus ferme encore.

— Et ce moyen, c'est ?

— C'est de m'estimer un peu plus que je ne m'estimais jusqu'à présent...

— Je ne vous comprends pas...

— C'est de mettre en regard de ce passé honteux, grâce auquel vous croyez me tenir, un autre passé qui m'honore et qui me rachète...

— Je saisis de moins en moins...

— C'est possible, mais, pour saisir, vous n'avez qu'à m'écouter encore quelques minutes...

— Je vous écoute.

— Et les bras et les jambes croisés, se renversant plus profondément encore dans son fauteuil, le baron de Chancel, souriant encore de son mince sourire, attachait sur André un regard pénétrant comme s'il avait voulu deviner par avance ce que celui-ci allait lui dire...

— Et ce qui ajoutait encore à sa surprise, et ce qui redoublait encore son étonnement, c'était de ne plus reconnaître depuis quelques secondes, depuis les dernières paroles qui venaient d'être échangées, celui qu'il avait vu tout à l'heure si profondément se troubler, si brusquement tressaillir quand ils s'étaient trouvés en face l'un de l'autre... c'était de constater que l'ancien fiancé de Renée était à présent aussi calme, aussi tranquille et aussi maître de lui que quelques minutes auparavant, il s'était montré nerveux et plein de fièvre...

— Et de plus en plus intrigué et le front de plus en plus assombri, le père d'Adrienne ne pouvait s'empêcher de se demander encore ce qu'André avait voulu dire... de se demander encore ce que signifiait le soudain changement qui venait de s'opérer en lui...

— Est-ce que, vraiment, cet homme qui l'avait tant de fois supplié de se taire, supplié de ne pas le perdre, allait enfin ne plus le craindre... allait enfin lui échapper ?

— Est-ce que, vraiment, ce faux dont il n'avait jamais voulu se dessaisir, même quand en échange on lui offrait des sommes folles... Est-ce que, vraiment, cette arme terrible et sur laquelle il avait tant compté n'allait plus être entre ses mains qu'une arme inutile et dont il ne pourrait plus se servir ?

— Était-ce bien vrai qu'il n'allait plus pouvoir faire de celui qu'il avait cru si bien tenir en sa puissance, si bien tenir sous son joug, l'instrument docile de sa volonté... l'instrument aveugle de sa vengeance ?

— Est-ce qu'enfin c'était bien vrai qu'il n'allait plus pouvoir parler en maître et que l'autre ne serait plus forcé d'obéir en esclave ?

Et c'était lui maintenant que la fièvre gagnait... et c'était lui, maintenant, qui, malgré l'impassibilité de son visage, se sentait pris d'une immense colère, d'une immense rage...

— Allons donc ! se disait-il en essayant de se rassurer. Cet homme est fou... fou à lier !... Comment pourrait-il détruire la preuve que j'ai contre lui !... cette preuve qu'il offrait de payer si cher ?... Et comment pourrait-il m'empêcher de m'en servir ?... Et comment si je voulais, pourrait-il m'empêcher de le déshonorer demain... oui, demain, si tel était mon bon plaisir ?

Mais cependant André, qui était resté debout en face de lui, les bras croisés aussi et le dos appuyé contre la table, continuait de montrer une si belle assurance et un si beau sang-froid que de plus en plus il s'énervait, s'exaspérait.

— Eh bien, je vous attends !... Parlez donc ! fit-il tout à coup, la voix brutale, le ton agressif.

Alors souriant à son tour, d'un sourire ironique :

— Et moi aussi je vous attendais, répondit André. J'attendais que vous soyez sorti de vos réflexions et disposé à m'entendre...

— Oui, je vous attends... je vous écoute, dit le baron la voix de plus en plus brève et l'œil chargé d'un éclair de haine, d'un éclair de défi.

— Et je vous écouterai même avec d'autant plus d'intérêt, ajouta-t-il avec son plus mauvais sourire, que je ne vous cache pas que je suis très impatient et très curieux de savoir comment vous vous y prendrez pour réaliser l'impossible... comment vous vous y prendrez pour ne plus être à ma discrétion et à ma merci...

— Oh ! c'est bien simple, répondit André toujours du même ton aussi calme, et quand vous m'aurez entendu et quand je vous aurai expliqué de quelle façon j'entends m'y prendre pour me délivrer de votre infâme tyrannie, je suis bien convaincu que vous serez forcé de reconnaître que je résonne très justement, et qu'en ce qui concerne cette chaîne que jamais je ne pourrais briser... cette chaîne qui devait éternellement me lier à vous, vous n'avez plus d'illusion à vous faire...

— Puis après un court silence, pendant lequel ils s'étaient regardés les yeux dans les yeux.

— Doac, baron, poursuivit le comte de Chaverny, j'en reviens à l'époque où j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance... à l'époque où nous nous sommes rencontrés chez la comtesse, ou plutôt chez la prétendue comtesse Villani...

— Je dis "prétendue comtesse" et je me borne là, car vous donner de plus amples détails sur l'existence par trop mouvementée de cette drôlesse, ou plutôt de ces deux drôlesses, puisque sa fille aussi la valait, cela m'entraînerait beaucoup trop loin...

— D'ailleurs c'est de moi et non d'elles qu'il s'agit...

— Or, à cette époque-là, baron, j'étais, en effet, comme vous me le rapportiez tout à l'heure, complètement ruiné... complètement même à bout de ressources...

— Comme vous me le rappeliez encore, j'avais sacrifié à la belle Diana les quelques milliers de francs que j'avais pu sauver de mon naufrage... les quelques milliers de francs qui composaient désormais tout mon patrimoine et toute ma fortune...

— Enfin, toujours comme vous me le rappeliez, l'amour insensé que j'éprouvais pour cette misérable créature m'avait fait faire les pires folies, et je n'étais plus qu'un malheureux accablé de dettes... qu'un malheureux qui, pour se procurer quelques louis, ne savait plus à quelle porte frapper, quand, avec une générosité dont je vous suis encore profondément reconnaissant, vous avez bien voulu, suivant vos propres expressions, vous faire, pour quelques temps, mon banquier et mon prêteur à votre tour...

— Pas de persiflage !... C'est inutile... Continuez ! fit vivement et sèchement le baron.

— Puis votre patience aussi se lassa... votre bourse aussi se ferma pour moi... et c'est alors...

— Et c'est alors que vous faites ce faux !... Et c'est alors que vous devenez un criminel !

— Oui, je fais ce faux... je commets ce crime, dit André la voix plus sourde, et bientôt je me réveille encore les mains vides... et bientôt je me réveille encore aussi pauvre qu'auparavant...

— Alors, brusquement je disparaissais, et des mois se passent...

— Comment enfin dégrisé... comment enfin revenu de ma folie et pouvant me rendre compte de ma honte, ne me suis-je pas fait sauter la cervelle à ce moment-là... comment ai-je pu trouver encore la force de vivre avec ce remords qui nuit et jour me rongeaient, c'est ce que je n'ai jamais compris, c'est ce que je ne comprends pas encore...

— Quoi qu'il en soit, un beau matin vous avez la surprise de me revoir... et de me revoir chez vous...

— Loin de vous fuir comme un coupable, c'est moi, au contraire, qui viens à vous... c'est moi, au contraire, qui vous cherche...

— Mais où votre surprise devient du saisissement, c'est quand vous apprenez quel changement s'est fait dans ma vie !...

— Car je ne suis plus à présent le pauvre comte de Chaverny d'autrefois... le pauvre comte de Chaverny que vous avez connu...

— Car, grâce à un héritage qui m'était tombé du ciel... grâce à un héritage que m'avait laissé le seul parent que j'eusse encore et que je n'avais, d'ailleurs, jamais connu, à présent j'étais aussi riche que j'avais été gueux... oui, immensément riche... presque aussi riche que vous...

— Et si je venais vous trouver, c'était pour me libérer envers vous, c'était pour vous racheter à n'importe quel prix ce papier qui me déshonorait... ce faux que j'aurais payé de toute ma fortune, de tout mon sang...

— Mais, pour abrégé, je ne reviendrai pas sur vos refus, sur vos menaces, sur toutes mes démarches inutiles...

— Non, non !... Mais où je voulais en venir, le voici.

— M'écoutez-vous toujours, baron ?

—Oh ! très attentivement ! répondit celui-ci en grimaçant encore un sourire. Oui, parlez... Où voulez-vous en venir ?

—A ceci !... Voyez !... Regardez !...

Et d'un geste brusque, d'un geste rapide, André de Chaverny venait d'ouvrir une des fenêtres.

Il faisait grand jour depuis longtemps déjà, et soudain la chambre où la lampe qui venait de s'éteindre fumait encore, s'éclaira d'un large rayon de soleil...

—A ceci ? fit le père d'Adrienne en s'avançant machinalement. Que voulez-vous dire ?

—Attendez !... Attendez ! répondit André dont le front toujours si lourd de mélancolie, toujours si sombre de tristesse, subitement s'illumina :

—Là-bas, en face de nous, ajouta-t-il en étendant la main, ces maisons que vous voyez courir le long de la route... et ces autres que vous apercevez un peu plus loin, éparpillées dans ces champs immenses... enfin celles-ci, qui semblent se grouper et se serrer autour de l'église, c'est Kernoët... le village de Kernoët...

—Kernoët ?... Mais quel rapport cela peut-il avoir...

—Avec ce que je viens de vous dire ?

—Oui.

—Avec la preuve que je dois vous donner que j'aurais tort de trembler plus longtemps devant vous ?

—Oui. Expliquez-vous.

—Attendez encore... Et regardez... regardez toujours... regardez plus loin encore...

Et, étendant de nouveau la main, André de Chaverny reprit aussitôt :

—Là-bas, cet endroit que je vous montre, c'est Kermor...

—Kermor ? fit le baron, dont la surprise de plus en plus grandissait.

—Un village voisin... Et là sur la droite, c'est Plonoff, c'est Leven, c'est Saint-Gilles...

—Mais enfin...

—Attendez, vous dis-je !... Et là, sur la gauche, c'est Gouberméc, c'est Clornic, c'est Sainte-Anne-de-Kernoët...

—Eh bien ?

—Eh bien, baron, tout cela c'est mon œuvre ! dit vivement André qui eut un éclair de fierté, un éclair d'orgueil dans le regard. Tout cela avant moi n'existait pas !... C'est ma fortune qui a créé tout cela !

—Avant moi, il n'y avait ici que misère, tristesse et désolation !

—Avant moi, toutes ces maisons si gaies, si claires, si coquettes... toutes ces maisons où l'on sent la joie et l'aisance n'étaient que de misérables cabanes, que de misérables masures où le vent s'engouffrait, où la pluie tombait, où en hiver, les pauvres gens qui habitaient mouraient de froid, mouraient de faim, mouraient de désespoir.

—Avant moi, tous ces champs que vous voyez, et qui maintenant sont si riches et si fertiles, n'étaient que des terres incultes qui ne donnaient rien, qui ne rapportaient rien, rien qu'un peu de bois mort que les vieilles femmes et les enfants venaient ramasser pour tâcher de réchauffer un peu leurs membres engourdis...

—Et je ne vous parle pas seulement d'ici... je ne vous parle pas seulement de Kernoët... mais de tous les villages que je viens de vous citer... mais de plus loin... de plus loin encore...

—Aussi partout où je passe, à plusieurs lieues à la ronde, n'a-t-on que des bénédictions pour André de Chaverny votre esclave... pour André de Chaverny le faussaire !

—Et se redressant brusquement et regardant bien en face l'implacable bourreau d'Yvonne :

—Eh bien, baron, fit-il avec un accent ironique et triomphant, maintenant commencez-vous à comprendre ?... maintenant commencez-vous à saisir ? maintenant commencez-vous à deviner où je voulais en venir ?

—Oui, le baron avait déjà dû comprendre, avait déjà dû deviner, car il avait légèrement tressailli, tandis que son front devenait plus sombre et que dans une violente contraction tous ces traits se crispaient.

—Et comme il ne répondait que par un geste vague... que par un geste qui semblait dire "Continuez !" André, la voix plus grave et plus émue, reprit :

—Car si au lieu de mener la vie dorée, la vie brillante qui aurait pu autrefois me tenter avec mon immense fortune, je suis venu m'enterrer dans ce trou perdu, dans ce pays qui était si triste et si pauvre, c'est que j'avais déjà la ferme résolution d'être à l'avenir un tout autre homme que celui que je rougissais d'avoir été... c'est que j'avais déjà la préméditation bien arrêtée de me racheter en faisant autour de moi autant de bien-être et autant de joie que je pourrais en répandre...

—Et je vous jure bien que je n'ai pas ménagé mes peines !... et je vous jure que je n'ai pas marchandé mon or !

—Aussi n'y a-t-il pas une famille dont je ne sois l'ami, le conseiller et le bienfaiteur...

—Interrogez-les tous... entrez dans chaque maison, sous chaque toit, et vous verrez ce qu'ils vous répondront... et vous verrez ce qu'ils pensent de moi...

—Il vous répondront que pour eux je me suis toujours dévoué...

—Ils vous répondront que jamais aucun d'eux n'a fait appel à moi sans que je coure à son secours...

—Ils vous répondront que j'ai toujours mis ma seule joie à soulager leurs misères, à adoucir leurs souffrances, à relever leur courage.

—Et c'était précisément à cela que je songeais quand tout à l'heure je restais entre deux sommeils...

—Et c'était précisément toute cette nouvelle existence que je me suis faite qui repassait devant mes yeux...

—Et je ne vous le cache pas, je ne pouvais m'empêcher de sentir mon cœur battre de fierté, battre d'orgueil !... Et je ne vous le cache pas, j'étais très content de moi !...

—Oui, très content de me dire que je pouvais oublier ma honte... mon égarement et ma folie de quelques instants, car j'avais bien racheté le passé !... Oui, très content de me dire que j'avais assez largement reconquis mon honneur pour ne plus trembler devant vous et pouvoir enfin braver impunément vos menaces...

—Mais le baron venait de bondir, livide de colère.

—Impunément ! s'écria-t-il. Ah ! vous le croyez !... Ah ! vous pensez que si je le voulais, je ne pourrais plus vous atteindre, plus vous frapper, plus vous déshonorer !

—Oui, je le crois !... Oui, j'en suis sûr ! répondit avec force André.

—Eh ! bien, prenez garde !... prenez garde de ne pas trop me provoquer... de ne pas trop me défier !... Oui, prenez garde que je finisse par me lasser de votre révolte...

—Mais, à ce dernier mot, c'était l'ancien fiancé de Renée qui venait de bondir à son tour, comme si le baron l'avait frappé en plein visage.

—Et la voix vibrante, plus pâle qu'un mort et tout frémissant d'indignation :

—Ma révolte !... Ma révolte ! s'écria-t-il. Ah ! vous osez encore vous servir de ce mot-là !... Ah ! vous osez encore me traiter comme un esclave qu'un mot fait plier, qu'un mot fait obéir !... Ah ! quand je vous dis que je ne vous crains plus, que je ne vous redoute plus, et que je vous méprise comme le dernier des lâches, comme le dernier des misérables, vous osez encore faire entendre des menaces !...

—Des menaces que je tiendrai !

—Faites-le !... oui, faites-le !... Oui, commettez cette infamie, et le plus déshonoré de nous deux, ce ne sera pas moi !

—Vous êtes fou !

—Non, ce ne sera pas moi que ce scandale atteindra... non, ce ne sera pas moi que l'opinion publique flétrira !...

—Oh ! vous pouvez crier ma honte, l'affliger, la proclamer partout, comme vous m'en menaciez tout à l'heure dans l'espoir de me voir encore assez lâche pour vous supplier... dans l'espoir de me voir encore assez lâche pour vous demander grâce... oui, vous pouvez étaler aux yeux de tous la preuve qu'un jour j'ai eu un moment d'oubli, un moment de défaillance... oui, oui, vous pouvez crier, cela, et pour vous imposer silence, je n'aurai pas même besoin de vous répondre !

—Plait-il ?

—Mais c'est toute ma vie... mais ce sont tous mes actes depuis cette époque-là qui parleront, qui répondront pour moi !...

—Mais ce sont aussi toutes les voix des milliers de braves gens qui m'entourent... de ces milliers de braves gens qui me doivent tout et qui me sont si profondément reconnaissants de ce que j'ai fait pour eux qui s'élèveront pour me défendre, qui s'élèveront pour vous faire taire !...

—Nous verrons !

—Et les miens... les pauvres êtres si chers qui dorment là-bas dans le cimetière de Chaverny... ces êtres si chers dont j'avais, dans une minute d'égarement et de folie, je vous le répète, terni la mémoire et souillé le nom... ces morts bien-aimés qui peut-être avaient dû me maudire, maintenant me pardonnent... maintenant, j'en suis sûr, m'ont déjà pardonné !

—Et les autres aussi que j'aime ?... Renée, le marquis de Cerninge, le duc de Ryon... et tous ceux enfin à l'estime de qui je puis tenir... oui, tous pourront apprendre à présent cette tare, cette tache de ma vie, car tous, j'en suis certain aussi, me pardonneront à leur tour quand ils sauront comment depuis j'ai su racheter cette faute... quand ils sauront combien depuis je me suis largement réhabilité !...

—Puis, croisant violemment les bras et riant d'un petit rire sourd... d'un petit rire ironique :

—Ah ! vous étiez venu ici sûr de vous, reprit plus vivement André, sûr de votre pouvoir, sûr que vous n'auriez qu'un mot à dire pour que je me courbe devant votre volonté, sûr que je m'empresserais d'obéir aux nouveaux ordres que vous aviez à me donner !

—Car c'était bien de cela qu'il s'agissait, n'est-ce pas ?

—Car ce n'est pas pour rien que vous êtes venu me trouver ?

« Car si vous êtes ici c'est bien parce qu'il doit se passer sans doute quelque chose d'extraordinaire ? »

« Puis après un court silence :

— Oui, oui, je crois comprendre... je crois deviner...

« Le vieux château de Morgoff, pourtant si bien gardé par ces deux infâmes bourreaux, le vieux Korrigan et la vieille Micheline, ne devait plus vous paraître assez sûr et vous aviez songé au château de Kernoët... »

« Et maintenant c'est Kernoët à son tour qui vous donne des inquiétudes, et vous avez peur que votre victime, où plutôt que vos deux victimes... que cette malheureuse Yvonne... que cette pauvre Suzanne ne vous échappent... »

« Peut-être avez-vous appris qu'on était sur leur trace ? »

« Peut-être même savez-vous que ceux dont elles me parlent chaque soir, et dont chaque jour elles guettent si anxieusement l'arrivée, sont sur le point d'accourir ici ?... »

« Oui, peut-être le comte de Belleruche et le petit Maurice vont-ils surgir d'un moment à l'autre ? »

« Vous m'aviez fait atrocement et odieusement mentir en le disant, mais peut-être cela va-t-il se réaliser ?... et peut-être même sont-ils déjà près d'ici ? »

« Et comme le baron n'avait pu retenir un mouvement :

— Oui, oui, c'est cela !... ce doit être cela !... Et vous n'êtes venu que pour me donner l'ordre de redoubler de surveillance et que pour me dire que vous comptiez sur moi pour être un bon geôlier !... »

« L'ancien fiancé de Renée regarda bien en face le père d'Adrienne, puis, après une pause de quelques secondes, lentement et en appuyant sur chaque mot :

« — Et bien, baron, reprit-il, laissez-moi vous dire d'abord, sans entrer dans de plus amples explications, que vous, qui vous montrez si sévère et si impitoyable pour les autres, vous êtes un fier gremlin, une fière canaille, un fier bandit !... et permettez-moi d'ajouter de suite que vous vous êtes étrangement abusé... étrangement trompé dans vos calculs !... »

« Car ce n'est plus un complice que vous trouvez en face de vous, c'est un adversaire !... »

« Car, loin de vous aider à torturer, à martyriser et à désespérer plus longtemps Yvonne, je vous déclare très nettement et très carrément qu'à partir de ce moment Yvonne est libre... que la petite Suzanne est libre ! »

Et comme le baron n'avait pu s'empêcher de jeter un cri de colère.

— Oui, continua, très calme, André, que cela vous plaise ou non, que cela vous convienne ou non, que cela puisse ou non déranger vos sinistres projets, c'est pourtant ainsi... et c'est devant vous que, dans quelques instants, je vais avouer à Yvonne tous les mensonges que vous m'aviez condamné à lui faire... et c'est devant vous que je vais lui dire à quel rôle odieux et infâme vous m'aviez condamné... et c'est devant vous que je lui ouvrirai la porte de cette maison qui devait être pour elle une nouvelle prison... la porte du château de Kernoët qui devait être pour elle une tombe !

— Chaverny !... Chaverny ! s'écria le baron de Chancel, les poings crispés, la voix étranglée par une indicible colère, réfléchissez !... Avant d'avoir pitié d'elle, ayez pitié de vous !... Chaverny, si ce n'est pas la folie qui vous égare, ne faites pas cela !

— Je vais pourtant le faire ! répondit André, toujours très calme.

— Prenez garde !...

— Et le faire dans quelques instants... et le faire sous vos yeux, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire... »

« Et ce n'est pas tout, baron, et je vous préviens que vous n'êtes pas au bout de vos surprises et de vos indignations... Car Yvonne et Suzanne parties... car Yvonne et Suzanne loin de Kernoët, c'est vous que je garderai... c'est vous qui ne sortirez plus d'ici ! »

— Moi ! fit involontairement le baron.

— Oui, car peut-être pourriez-vous les rejoindre... car peut-être pourriez-vous les rattraper... car peut-être pourraient-elles, les pauvres femmes, tomber dans quelque nouveau piège que vous leur tendriez... »

« Mais, comme vous voyez, ceci était prévu et il faudra leur laisser le temps de vous échapper... le temps d'arriver saines et sauvées à Fontenay-sous-Bois... le temps enfin d'arriver au milieu de ceux qui les aiment et où elles n'auront plus rien à craindre de vous... »

Le visage du baron était devenu hideux à voir... hideux de colère concentrée, de rage continu.

— Votre prisonnier, alors ? fit-il avec un ricanement qui ressemblait à un grincement de dents.

— Vous l'avez dit !... mon prisonnier !

— Soit !... Mais vous n'oubliez qu'une chose... »

— Laquelle, s'il vous plaît ?

— C'est qu'il faudrait que j'y consente... »

— En effet, répondit André, en souriant encore de ce sourire ironique qui faisait toujours tressaillir son interlocuteur comme s'il venait de recevoir un soufflet.

« Mais donnez-vous la peine de me suivre... donnez-vous la peine de vous approcher encore de cette fenêtre, et vous allez voir ! »

Et saisissant brusquement par le bras le père d'Adrienne, l'ancien fiancé de Renée venait de l'entraîner jusqu'à la fenêtre restée toute grande ouverte... »

Puis là, se penchant, il promena pendant quelques secondes son regard à travers le parc immense qui s'étendait devant eux, puis enfin, sortant de la poche de son gilet un petit sifflet d'argent, il n'en tira qu'un son très bref, mais très aigu.

Et le baron de Chancel venait de se retourner vers lui et de le regarder avec ahurissement, quand, soudain, dans une allée très sombre et qui se trouvait en face même du petit pavillon occupé par le maître de Kernoët, un bruit de pas très rapides se fit entendre.

Et quelques secondes s'étaient à peine écoulées que deux hommes, deux espèces de géants, venaient s'arrêter et se camper sous la fenêtre... »

Ces deux hommes n'étaient autres, nous n'avons pas besoin de le dire, que le cocher et le valet de pied que nous avons déjà vus sur la route de Kernoët à Morgoff, alors qu'André de Chaverny était arrivé juste à temps pour arracher des mains de Korrigan Yvonne et la petite Suzanne... »

— Mes deux molosses ! fit en riant le comte de Chaverny, ou, pour mieux dire, deux braves et solides gaillards qui me sont dévoués jusqu'à la mort... »

« Regardez leur encolure, baron, et dites-moi s'il vous serait facile de vous échapper de leurs mains... »

Puis s'adressant aux deux hommes qui restaient toujours immobiles les yeux levés vers lui et semblant attendre ses ordres ;

— C'est bien, garçons ! dit-il. Ne vous éloignez pas... J'aurai peut-être besoin de vous tout à l'heure... »

— Une séquestration ! dit le baron, qui écuma. Vous savez que vous pourriez payer cela un peu cher !

— Oh ! soyez tranquille, on payera ce qu'il faudra, répondit tranquillement et ironiquement André. Mais contenez votre indignation... Je vous ai dit qu'Yvonne était libre... Attendez !... »

« C'est elle, maintenant, que je vais faire appeler... c'est elle maintenant, qui va venir... »

« Et vous allez voir ce qui va se passer... Et vous allez entendre aussi ce que je vais lui dire... »

Et déjà André venait de s'élaner vers la porte... et déjà il ouvrait la bouche pour appeler sa gouvernante, la vieille Véronique, quand il s'arrêta tout surpris, tandis que le baron de Chancel, encore plus pâle, plus livide, reculait brusquement, tout saisi.

— Elle !... Yvonne ! murmura-t-il.

C'est qu'en effet la porte venait de s'ouvrir... de s'ouvrir avec une extrême violence et, que, sur le seuil, la mère du petit Maurice, toute blanche, sans souffle, venait d'apparaître... »

Et il y avait en elle quelque chose de si effrayant et de si tragique que le baron ne la reconnaissait plus, et qu'il reculait encore, et qu'il reculait toujours, de plus en plus saisi, ou, pour mieux dire, de plus en plus épouvanté, comme il eût reculé devant la brusque apparition d'un spectre menaçant... »

— Yvonne !... Yvonne ! répétait-il entre ses dents serrées.

Et tandis qu'il se blottissait dans le coin le plus sombre, le plus obscur de la chambre, il ne pouvait, en la voyant, s'empêcher de murmurer encore, avec un accent plein de frayeur :

— Yvonne !... Yvonne !... »

XXV. — CONFRONTATION

Ah ! pauvre Yvonne !... pauvre mère !... pauvre folle !...

Ah ! oui, pauvre femme, avec tes cheveux épars, tes yeux hagards, ton front meurtri, tes mains ensanglantées, comment André qui t'aimait aurait-il pu te voir sans sentir tout son cœur se fondre de pitié ?... et comment le baron de Chancel lui-même... le baron de Chancel, ton bourreau, n'aurait-il pas senti, pour quelques secondes du moins, son âme de bronze s'émouvoir ?

D'abord, comme nous l'avons vu, elle s'était enfuie d'un bond du belvédère où, les yeux fixés à l'horizon, toujours elle attendait, toujours elle guettait... car dans ce jeune garçon qui venait du côté de Morgoff... dans ce jeune garçon qui longeait la grille du château de Kernoët, elle venait d'avoir l'immense joie, l'immense espoir aussi, de reconnaître son enfant, son fils, son petit Maurice !...

Elle s'était élancée vers lui avec des cris éperdus... avec des cris dans lesquels elle avait mis toute son âme, mais que l'enfant, déjà trop loin, n'avait point entendus... »

Et, comme une furie, elle s'était alors jetée sur la grille, cherchant une issue pour sortir... une issue pour courir vers lui... »

Mais en vain...

Toutes les portes contre lesquelles elle s'était ruée étaient fermées. Et c'était inutilement aussi que la bouche écumante, échevelée elle avait, criant et hurlant de douleur... criant et hurlant de désespoir, cherché à briser ces lourds barreaux qui l'emprisonnaient, ces lourds barreaux qui la retenaient captive, jusqu'au moment où, ses forces étant épuisées, elle s'était abattue toute raide, les bras en croix, de lourdes larmes roulant lentement sur sa face de morte.

Quand enfin la vie lui était revenue et qu'elle avait repris connaissance, elle était restée longtemps chancelante, le cerveau vide, sans pensées....

Où était-elle ?

Où se trouvait-elle ?

Elle ne le savait plus....

Elle n'avait même plus le souvenir de la scène qui venait de se passer... elle n'avait même plus le souvenir de son enfant qui venait de se trouver si près d'elle sans la voir... de son enfant qui n'avait pas entendu son appel si déchirant, et qui, maintenant, devait se trouver bien loin de là, bien loin déjà du château de Kernoët... et qui, maintenant, ne la retrouverait peut-être plus...

L'air hébété, le regard d'une fixité effrayante, le visage d'une pâleur de marbre, elle était redevenue à présent ce qu'elle était autrefois quand elle agonisait entre les mains de l'infâme Korrigan et de l'infâme Micheline, ce qu'elle était autrefois quand elle errait, ainsi qu'un fantôme, sur la terrasse du château de Morgoff....

La tête perdue, pleine de vertige, elle se trêna plutôt qu'elle ne marcha, sans savoir, longeant toujours la grille qui donnait sur la route... la grille à travers laquelle elle avait aperçu Maurice...

Mais elle était si faible qu'il lui semblait que la terre tournait autour d'elle et qu'elle ne pouvait faire dix pas sans s'arrêter et sans rester un long moment les yeux fermés, appuyée contre un arbre ou bien tombée comme une masse sur un banc.

Et tout en marchant de son pas automatique, de son pas de somnambule, elle regardait, cherchait, fouillait autour d'elle, ne se reconnaissant pas encore et toujours très étonnée — tant, sous le coup de la violente émotion qu'elle venait d'éprouver, une nuit profonde s'était faite en elle — de se retrouver là près de cette grande route qui lui était inconnue... là dans ce parc immense que rien ne lui rappelait....

Et, tout à coup, comme elle avançait toujours très lentement, toujours de son même pas lourd et trébuchant, elle s'arrêta net, cherchant et fouillant encore autour d'elle... Mais déjà elle était moins pâle; mais déjà son regard n'avait plus la même expression d'égarément, la même expression de folie....

Peu à peu les brumes de son cerveau s'étaient dissipées et la mémoire enfin lui revenait...

Mais en même temps que ses souvenirs se réveillaient, c'était aussi le même désespoir qui la reprenait, le même désespoir qui la torturait...

Alors, se ruant de nouveau sur la grille et s'y cramponnant de toutes ses forces, elle jeta encore à la route déserte, à la route toute vide devant elle, son même appel plein d'angoisse, son même cri si déchirant :

— Maurice !... Maurice !

Mais elle aurait pu appeler longtemps, la pauvre femme, la pauvre mère, avant que son cri trouve un écho !

Aussi le comprit-elle, car, brusquement, quittant la grille, elle se mit à courir à travers le parc, à la recherche d'André, ou plutôt de celui qui n'était encore pour elle qu'un ami inconnu...

Mais personne...

Le parc était désert et vide aussi...

Alors comme elle avait parcouru inutilement toutes les allées, tous les sentiers, tous les chemins où elle croyait trouver le maître de Kernoët, une pensée lui était venue qu'elles'étonnait de ne pas avoir eue plus tôt : celle de la vieille gouvernante, de la vieille Véronique qui certainement lui ouvrirait...

Mais comme elle arrivait, tout essoufflée et hors d'haleine, devant la salle basse où la vieille femme avait l'habitude de se tenir, Yvonne avait eu encore une cruelle et terrible déception...

Porte close !

La vieille Véronique ne répondait pas !... la vieille Véronique avait dû sortir !...

Et c'était ainsi que de plus en plus désespérée, que de plus en plus affolée à la pensée de son fils qui s'éloignait d'elle et qu'à tout prix elle voulait rejoindre, Yvonne était brusquement apparue chez André, le visage si pâle et l'air si étrange.

Mais à peine avait-elle fait quelques pas dans la chambre... à peine s'était-elle élancée vers André pour lui crier : "Ouvre-moi !... J'ai vu mon fils !..." que, brusquement, elle sentit tout son sang se figer dans ses veines !...

C'est que dans le coin obscur où il se dissimulait, elle venait d'entrevoir l'homme dont la seule pensée lui causait une si grande épouvante... c'est qu'elle venait d'entrevoir le baron de Chancel dont le mauvais regard restait fixé sur elle... le baron de Chancel

dont jamais le visage ne lui avait paru plus sinistre et plus menaçant.

Malgré elle, elle venait de se rejeter en arrière, puis de courir avec un seul cri sourd, un cri plein d'effroi, se jeter dans les bras d'André.

— Ne tremblez pas ainsi ! lui dit vivement celui-ci... Vous n'avez rien à craindre... vous êtes chez moi...

Puis la voix plus douce et plus amicale encore, si c'était possible, il ajouta aussitôt :

— Et non seulement vous n'avez aucune appréhension, aucune inquiétude à avoir... et non seulement vous ne courez aucun danger... mais encore j'allais vous faire appeler pour vous prier de venir... car j'ai une grande nouvelle à vous annoncer... une grande nouvelle qui vous comblera de joie...

Mais elle était toujours sous le coup d'un tel saisissement, mais elle était toujours si tremblante et si frissonnante qu'elle n'avait même pas entendu ce qu'il venait de lui dire et qu'elle en oubliait même jusqu'à son enfant, jusqu'à son petit Maurice...

Toute sa pensée se concentrait sur le baron de Chancel qu'elle ne quittait pas non plus des yeux et qu'elle tremblait à chaque instant de voir s'approcher d'elle... sur le baron de Chancel qui allait sans doute la reprendre encore, la torturer encore !

Et comment n'aurait-elle pas tremblé... comment n'aurait-elle pas eu peur ?

Car enfin qu'est-ce que cette étrange, qu'est-ce que cette terrible rencontre voulait dire ?

Comment, après s'être enfin échappée du château de Morgoff, et lorsqu'elle croyait être libre, se retrouvait-elle tout à coup en face de cet homme... en face de son bourreau ?

Comment le baron se trouvait-il dans cette maison qu'elle croyait pour elle un asile si sûr?... dans cette maison où elle croyait qu'un danger ne pouvait plus l'atteindre ?...

Et cet inconnu qu'elle avait pris pour un ami... cet inconnu qui avait osé lui parler de son amour et à qui elle avait, dans un moment d'entraînement, fait aussi l'aveu du sien... cet homme n'était donc qu'un misérable qui jouait la plus odieuse et la plus infâme des comédies... cet homme n'était donc qu'un lâche qui, sans pitié pour ses malheurs, s'était fait un jeu de la tromper et de la trahir ?

"Oui, c'était cela !

"Oui, tous les sombres pressentiments qu'elle avait eus le premier soir qu'elle était entrée au château de Kernoët... tous ces sinistres pressentiments, qui, depuis, l'avaient assaillie tant de fois encore, aujourd'hui se réalisaient !

"Oui, cet homme qu'elle avait béni comme son sauveur... cet homme vers qui allait constamment sa pensée reconnaissante... cet homme à qui elle aurait donné tout son cœur et toute son âme... cet homme aussi était son ennemi, son bourreau, le vil complice du baron de Chancel !

Et, soudain, saisie d'horreur, saisie aussi d'un grand effroi, elle venait d'avoir un mouvement instinctif pour s'enfuir, quand vivement, André la retint.

Et comme elle levait sur lui des yeux pleins de mépris et de colère :

"— Oh ! je comprends votre pensée... je devine ce qui se passe en vous ! fit-il vivement et avec un accent plein de tristesse. Mais vous vous trompez... oui, vous vous trompez, je vous le jure !

"Et c'était précisément pour vous en donner la preuve que j'allais vous faire appeler..."

"Écoutez-moi donc, et comme je viens de le dire, ne tremblez plus, car je suis encore... car je serai éternellement votre ami !...

"Et cependant c'est vrai, ajouta-t-il avec plus de force, un moment je me suis fait le complice de cet homme, moi qui vous aime !... un moment j'ai été obligé de me faire votre geôlier... oui, votre geôlier comme l'infâme Korrigan, moi qui vous adore... moi qui, pour vous éviter un chagrin et une larme, donnerais avec joie tous les jours qui peuvent me rester à vivre !...

"Et comme elle venait de tressaillir :

"— Mais si je vous ai menti en vous disant que vous étiez libre au château de Kernoët, reprit-il toujours très vivement, si je vous ai menti en me faisant passer à vos yeux pour un ami du comte de Belleruche, que je n'ai pas l'honneur de connaître ; si je vous ai menti en vous faisant espérer qu'il viendrait bientôt vous chercher ici avec votre fils, avec votre petit Maurice, à présent je ne mens plus et je vais tout vous dire..."

"Eh bien ! si j'ai joué ce rôle-là... ce rôle odieux qui me remplissait de honte et qui me remplissait d'horreur pour moi-même, c'est que, comte André de Chaverny, je ne m'appartenais pas... c'est que moi, qui jouis d'une fortune immense, je n'étais cependant qu'un esclave... oui, qu'un esclave entre les mains de cet homme... entre les mains de ce misérable !

Et d'un geste brusque, André montrait le baron de Chancel, toujours immobile dans l'ombre.

Mais celui-ci n'eut pas un mouvement, pas un tressaillement. Seulement, dans le regard qu'il tenait attaché sur André et sur Yvonne, passait par moments la flamme d'un éclair.

—Car si cet homme a été votre bourreau, continua l'ancien fiancé de Renée, la voix plus sourde, il a été aussi le mien !... Car si vous lui devez bien des douleurs et bien des désespoirs, je lui dois aussi bien des angoisses et bien des tortures !...

—Ah ! vous me regardez avec stupeur et vous vous demandez ce que je veux dire !... Vous me regardez et vous ne comprenez pas ce que signifient ces paroles !... Vous me regardez et vous vous dites : "Quel est donc ce mystère ?"

—Eh bien, ce mystère, vous allez le connaître, Yvonne, et quand vous saurez tout... quand je vous aurai appris le terrible secret que je cachais et qui était pour moi une horrible souffrance de tous les instants, je suis certain que vous me pardonnerez... je suis certain que vous me plaindrez !...

—Une ombre douloureuse venait d'envahir le front d'André, puis, après un silence et la voix plus sourde encore, il reprit :

—Vous rappelez-vous, Yvonne, ce qui s'est passé entre nous le jour où vous êtes venue à moi dans cette allée du parc où vous m'avez trouvé si sombre et si triste ?

—Ce jour-là, je n'ai plus eu la force de vous cacher le sentiment que j'éprouvais pour vous, ce jour-là je n'ai plus eu la force de taire l'aveu qui vingt fois avait failli s'échapper de mes lèvres... ce jour-là, enfin, j'ai osé vous dire de quel amour profond je vous aimais...

—Oh ! je me rappelle bien cette scène... je me rappelle bien aussi toutes mes paroles !

—Depuis que je vous ai vue, vous disais-je, j'ai compris que je ne m'appartenais plus et que j'allais vous aimer si follement, si éperdument, que, condamné à vous perdre, condamné à vivre sans vous j'allais être le plus à plaindre et le plus malheureux des hommes...

—Mais même, ajoutai-je, ne resteriez-vous pas indifférente au sentiment que vous m'avez inspiré... Même cet amour dont j'ai l'audace de vous entretenir, serait-il partagé par vous... Même, enfin, m'aimeriez-vous comme je vous aime, que je n'en serais pas moins aussi malheureux et aussi à plaindre...

—Et comme vous veniez de vous tourner vivement vers moi et de me regarder avec la plus profonde surprise... comme vous n'aviez pu vous empêcher d'être très intriguée par d'aussi singulières paroles, je vous suppliai de ne pas m'en demander davantage et de ne pas me forcer à m'expliquer plus clairement.

—Mais bientôt... trop tôt, hélas ! pour moi ! ajoutai-je encore, vous connaîtrez le sens de ces paroles qui peuvent vous paraître, aujourd'hui, si énigmatiques et si mystérieuses...

—Et alors, Yvonne, je vous le répète, eussiez-vous pour moi le même amour que j'ai pour vous... le même amour, aussi ardent et aussi profond, que, soudain, cet amour s'évanouirait pour ne plus vous laisser que mépris et que haine !...

—Oui, un jour viendra où vous me maudirez !...

—Et alors, à ces mots, je vous vois encore devenir toute pâle, toute saisie.

—Et alors, à ces mots, je vous entends encore me demander d'une voix toute tremblante d'émotion ce que j'avais voulu dire... Je vous entends encore me crier ces paroles qui, pendant quelques secondes, me remplirent d'une joie que je n'avais pas connue, d'un bonheur que je ne croyais pas possible... je vous entends encore me crier :

—Comment, quand je vous aime aussi, pourrais-je, un jour, ne plus avoir pour vous que du mépris et de la haine !

—Comment pourrais-je vous maudire quand vous m'avez sauvée... quand, sans vous, je ne serais peut-être plus qu'un cadavre au château de Morgoff... quand je vous dois la vie et la liberté... quand, enfin, c'est à vous que je devrai le bonheur... que je puis avoir encore en ce monde...

—Mais vous parliez encore que déjà je m'étais enfui... que déjà j'étais loin de vous !...

—Car pour vous répondre, il m'aurait fallu vous dire la vérité !... Car, pour vous répondre, il m'aurait fallu vous faire connaître toutes mes hypocrisies et tous mes mensonges !

—Car il m'aurait fallu vous porter un coup terrible, un coup mortel, peut-être, en vous apprenant que rien n'était changé dans votre existence et que vous étiez toujours la victime, toujours la prisonnière du baron de Chancel... du baron de Chancel dont j'étais, malgré moi, l'instrument et le complice !...

—Car il m'aurait fallu vous dévoiler le secret par lequel cet homme me tenait, c'est-à-dire vous dévoiler ma honte, et que je n'en avais pas le courage...

—Mais ce courage, à présent je l'ai, Yvonne !... Mais ce courage m'est venu tout à l'heure en pensant à vous !... Mais, à présent, je rougirais davantage de me faire plus longtemps votre tourmenteur et votre bourreau, que d'avoir été autrefois un faussaire et un voleur !...

Yvonne venait brusquement de se redresser.

—Un faussaire ? Un voleur ? bégaya-t-elle comme si elle ne comprenait pas.

—Oui, un faussaire... oui, un voleur !... oui, un criminel ! dit vivement André en appuyant avec force sur les mots.

—Oui, j'ai dans mon passé... dans les premières années de ma jeunesse, cette honte-là... cette souillure-là !

—Demandez plutôt au baron de Chancel dont, dans un moment de vertige, j'avais volé l'argent, imité la signature !...

—Demandez plutôt au baron de Chancel qui n'a jamais voulu, à n'importe quel prix, se dessaisir de cette preuve de ma faute... de cette preuve de mon crime, afin de me tenir à sa merci et de pouvoir s'en faire lâchement une arme dont, peut-être, un jour il pourrait avoir besoin...

—Et voilà pourquoi, Yvonne, je lui obéissais comme l'esclave obéit à son maître !...

—Et voilà pourquoi, tout en vous plaignant, j'étais devenu pour vous un autre geôlier, un autre Korrigan !...

—Et voilà pourquoi, quand je vous ai rencontrée à demi agonisante, à demi mourante, là-bas, sur cette grande route, j'allais vous chercher au château de Morgoff pour vous amener ici... pour vous enfermer au château de Kernoët qui, à présent, semblait une prison plus sûre !...

—Et voilà comment, pour cacher un crime ancien, j'étais en train de commettre un crime nouveau... un crime cent fois plus odieux que l'autre !...

—Mais ce crime-là, Yvonne... ce crime dont vous seriez la victime, je ne le commettrai plus !... Même eussé-je encore quelque risque à courir, que je ne m'en ferais pas plus longtemps le complice... Mais, grâce à Dieu, j'ai assez largement racheté cette heure d'oubli, assez largement racheté ce passé honteux pour ne plus avoir à rougir devant ma conscience ni, quoi qu'il arrive, courber le front devant personne !...

—Aujourd'hui, je puis redevenir, à la face de tous, le comte André de Chaverny que j'ai été autrefois... car j'ai la conviction profonde que j'ai bien payé ma dette et bien racheté mon honneur !...

—Et c'est pourquoi, bravant la colère et les menaces de cet homme... de cet homme qui m'a trop longtemps fait trembler, mais que je défie à présent de me perdre, je vous dis :

—Yvonne, vous êtes libre !... Partez... retournez avec votre petite amie, avec la petite Suzanne, à Fontenay-sous-Bois... retournez vers ceux qui se désespéraient loin de vous comme vous vous désespériez loin d'eux... Retournez vers le comte de Beillerobe, cet ami si loyal et si généreux, dont vous m'avez si souvent parlé... Retournez enfin vers votre enfant... vers votre fils qui vous cherche et qui vous pleure !...

—Mon fils !... mon fils ! s'écria Yvonne devenue toute pâle, mais pâle de joie, pâle de bonheur. Mon fils est ici !... Mon fils est à Kernoët !

—Maurice !

—Oui, Maurice !... Oui, tout à l'heure, je l'ai vu !... vu passer là, sur la route... passer là, vers la grille !...

—En êtes-vous bien sûre, Yvonne ? s'écria à son tour André, tout saisi. Etes-vous bien sûre que c'était lui ?... bien sûre que vous ne vous êtes pas trompée ?...

—Est-ce qu'une mère se trompe ? répondit avec force la sœur d'Adrienne. Est-ce qu'une mère ne reconnaît pas son enfant ?... Est-ce que si ce n'avait pas été le mien... si ce n'avait pas été mon Maurice adoré, mon cœur aurait battu avec tant de joie et tant de violence ?

—Mais quand j'ai voulu m'élancer vers lui... quand j'ai voulu l'appeler, il était déjà trop tard !... il ne pouvait déjà plus m'entendre !...

Puis, tout à coup, fiévreusement :

—Oui, oui, je vais partir... partir sur le champs... courir d'abord vers lui !... Oh ! je le retrouverai bien !... Oh ! mon fils ! mon fils !... Pourvu que je ne redeviens pas folle... folle de joie, folle de bonheur quand je le serrerais encore dans mes bras et que je recevrai encore ses caresses !...

Et s'emparant vivement de la main d'André :

—Venez !... venez vite, M. le comte ! ajouta-t-elle de plus en plus fiévreuse, mais le front si rayonnant et si radieux qu'André restait tout ébloui de la trouver encore plus belle. Oui, venez m'ouvrir ces portes qui, tout à l'heure, étaient fermées, et qui m'ont empêchées d'aller vers lui... Oh ! venez sans perdre un instant, sans perdre une seconde de plus !...

Et déjà elle entraînait André... déjà elle venait de le forcer à courir avec elle jusque vers la porte, quand, tout à coup, elle s'arrêta comme clouée au sol...

Et son visage s'était si subitement transfiguré et avait pris soudain une expression si extraordinaire, que non seulement le comte de Chaverny, mais encore le baron de Chancel lui-même... le baron de Chancel toujours si froid, ne purent s'empêcher de tressaillir, profondément saisis.

Qu'avait-elle donc pour être ainsi toute frémissante, toute frissonnante ?

Pourquoi, les bras élargis, le haut du corps en avant, le regard étincelant d'une flamme étrange, restait-elle là, retenant son souffle,

Andis qu'elle semblait écouter comme en extase un bruit qu'elle seule entendait ? ...

Car, en effet, par la fenêtre restée toute large ouverte, rien ... rien que le plus grand silence... rien que le faible gazouillement des oiseaux dans la profondeur des allées ...

Et comme elle écoutait encore, toute blanche et de plus en plus frémissante, de plus en plus en proie à une émotion que rien ne saurait rendre, tout à coup, d'un bond, elle courut à la fenêtre et s'y pencha dans un mouvement si brusque qu'André ne put retenir un cri d'effroi ...

—Yvonne ! ... Yvonne ! ...

Mais elle ne l'avait pas entendu, et de plus en plus penchée, de plus en plus pâle, de plus en plus haletante, son regard cherchait, fouillait anxieusement le parc.

Puis soudain, se redressant encore :

—Écoutez ! ... écoutez ! s'écria-t-elle, la voix très sourde, comme si son émotion venait encore de grandir et l'empêchait de parler. Est-ce que vous n'avez pas entendu ? ... Écoutez !

Mais André, qui venait de se mettre à son tour à la fenêtre, avait beau prêter l'oreille, c'était toujours pour lui, dans le parc, le même profond silence.



Et comme il venait de laisser tomber son regard au-dessous de lui ...

—Non ! fit-il après un silence. Quoi donc ? ... Que croyez-vous donc entendre ?

—Écoutez ! ... Écoutez, vous dis-je !

Et la main tendue, elle lui commandait de se taire.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis, soudain, André tressaillit.

Une voix venait de s'élever ... une voix d'enfant ... une voix qui criait, toute tremblante d'une joie immense :

—Mère ! ... Mère ! ...

Et c'était très loin ... là-bas, dans le fond du parc ... là-bas, vers la grille où, tout à l'heure, Yvonne avait aperçu passer Maurice ... là-bas vers l'endroit où, désespérée d'être arrivée trop tard, elle était tombée évanouie ...

Et comme la voix s'élevait encore ... comme elle se rapprochait très rapidement :

—La voix de Suzanne ! dit vivement André. Que se passe-t-il donc ? ... Pourquoi la chère enfant est-elle donc si émue ? ...

Mais Yvonne venait brusquement de l'interrompre.

—La voix de Suzanne ? s'écria-t-elle. Non, non, c'est la sienne ! ... c'est la voix de mon fils ! ...

—La voix de Maurice !

—Oui, la sienne ! ... Oui, c'est lui qui me cherche ! ... C'est lui qui m'appelle ! ...

Et, en effet, chose étrange, il semblait par moments à André que ce n'était plus la même voix qu'il entendait ... mais une autre aussi ... une autre qu'il ne connaissait pas !

Et tous deux côte à côte, tous deux de plus en plus anxieux, continuaient d'épier et de guetter du côté d'où ces appels retentissaient, quand, soudain, Yvonne pâlit, puis recula, le visage caché dans ses mains.

Car André avait raison !

Car cette voix qui l'appelait, c'était bien celle de sa petite compagne ... c'était bien celle de la petite Suzanne ! ...

Car c'était bien elle, en effet, qui venait de lui donner pendant quelques minutes l'illusion de ce bonheur dont elle avait cru mourir !

Débouchant brusquement d'un sentier, la petite Suzanne accourait, essoufflée, hors d'haleine ... Ses yeux brillaient, son front resplendissait ... Et comme elle venait de lever les yeux vers le pavillon d'André et d'apercevoir Yvonne, elle eut un grand cri joyeux, puis, comme un éclair, elle disparut dans la maison ...

Et il ne s'était pas écoulé deux secondes qu'elle entraînait comme une folle dans la chambre, criant encore :

—Mère ! ... mère ! ... Oh ! si vous saviez !

Mais déjà Yvonne, se ressaisissant, s'était élancée vers elle ... Mais déjà, lui prenant les mains, elle lui criait à son tour, impatiente et fébrile :

—Parle ! ... parle vite, mon enfant ! ... Tu l'as vu aussi ! ... Tu as vu Maurice ! ...

Mais la petite avait couru si vite et le cœur lui battait à si grands coups qu'elle ne pouvait plus dire un mot ... prononcer une seule parole ...

Mais son visage n'avait jamais rayonné de tant de joie, de tant de bonheur !

—Où est mon fils ? ... Où est Maurice ? ... Oh ! parle ! ... parle, je t'en supplie ! ... lui cria Yvonne en lui étreignant les mains avec plus de force encore.

Alors, en phrases courtes, saccadées :

—Écoutez-moi ! ... écoutez-moi, mère, que je vous dise ? répondit l'enfant. Mais avant promettez-moi d'être bien sage, bien raisonnable ...

—Oui, oui ! ... Mais parle ! ... parle, te dis-je !

—Vous savez de ce matin, comme nous venions de causer de longues heures de ce beau rêve que vous aviez fait et qui vous rendait si heureuse, vous m'aviez forcée d'aller me reposer ? ...

—Oui, oui !

—Très lasse, je ne tardai pas à m'endormir, et quand assez longtemps après je me réveillai, ma première pensée, comme toujours, fut d'aller vers vous ...

—Après ! ... Après, mon enfant !

—Mais personne ! ... Votre chambre vide ! ... Vous étiez déjà descendue dans le parc ... Alors je courus vous y chercher ... Mais le belvédère, où j'avais pensé vous rencontrer, était vide aussi ... Je me mis donc à errer un peu partout au hasard ... et comme je suivais une allée qui se trouve là-bas tout près de la grille ... là-bas, tout près de la route ...

Yvonne venait de tressaillir.

—Achève ! ... achève ! s'écria-t-elle.

—Tout à coup ...

Mais la petite Suzanne venait de se taire.

—Eh bien !

—Je n'ose plus ! ... J'ai peur !

—Peur ? ... Et de quoi peux-tu avoir peur ? Est-ce que je n'ai pas déjà compris ? ... est-ce que je n'ai pas déjà deviné ? ...

—J'ai peur que vous ayez trop de joie, trop de bonheur ... car, tout à coup, un grand cri se fit entendre tout près de moi ... puis une voix me jeta mon nom : Suzanne ! ... Suzanne ! ...

—Et à peine cette voix s'était-elle fait entendre, que je me mis à trembler comme vous tremblez en ce moment, car je l'avais déjà reconnue ... car c'était la sienne ... celle de Maurice ! ...

Yvonne venait de chanceler, éblouie, la main sur le cœur.

—Et je n'avais pas encore eu le temps de me reconnaître, ajouta plus vivement la petite Suzanne ... je n'avais pas encore eu le temps de lui crier à mon tour son nom, que déjà il avait escaladé la grille ... que déjà nous étions dans les bras l'un de l'autre ! ...

—Et, folle, la tête pleine de vertige, je suis accourue ...

—Et maintenant venez, mère, venez, il vous attend ! ...

Et la petite Suzanne, s'emparant de la main d'Yvonne, l'entraînait déjà vers la porte, quand, tout à coup, celle-ci s'ouvrit, et deux cris de bonheur éperdu ... deux grands cris qui firent pâlir de rage le baron de Chancel et tressaillir d'émotion André, retentirent en même temps :

—Mère ! ... mère, c'est moi !

—Oh ! Maurice ! ... Oh ! mon enfant ! ... mon enfant ! ...

Et tout pâles et le visage tout inondé de larmes, ces deux êtres qui s'adoraient, ces deux êtres si longtemps séparés par le crime de l'infâme baron de Chancel, s'étreignaient follement, murmurant encore tout bas :

—Mère chérie !... Mère chérie !

—Mon enfant !... Mon enfant adoré !

Elle venait, en se serrant encore plus fortement entre ces bras, comme si elle avait peur qu'on puisse le lui reprendre, de l'entraîner à l'écart, et là, cœur contre cœur et les yeux dans les yeux, ils se parlaient tout bas, la voix toute tremblante.

—Oh ! c'est donc toi !... c'est donc toi ! murmurait le petit Maurice, tandis que de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues. C'est donc toi que je revois... que je retrouve... et qui ne me quitteras plus !... C'est donc toi qui me reconnais, enfin !... toi qui ne me traites plus en étranger... toi qui ne me chasses plus comme autrefois !...

Mais elle, toute tressaillante au terrible souvenir que ces paroles évoquaient, venait brusquement de lui fermer les lèvres sous de nouveaux baisers.

—Oh ! tais-toi !... tais-toi ! s'écria-t-elle avec un accret plein d'épouvante. Oh ! ne me parle pas... ne me parle jamais de ce passé tragique... de ce passé maudit !...

—Oh ! oui, mon enfant, je te reconnais... maintenant je ne suis plus la malheureuse femme dont le chagrin avait obscurci la raison, la malheureuse insensée qui n'avait que des paroles de menace, que des paroles de colère pour son pauvre petit !...

—Oh ! pardonne-moi, mon enfant... pardonne à ta mère tout ce qu'elle t'a fait souffrir !...

Et comme, pour toute réponse, il venait de lui prendre les mains et de les porter à ses lèvres :

—Car je n'ignore rien, ajouta-t-elle vivement... car, grâce à Suzanne... grâce à ta petite amie que j'aime aussi comme si elle était ma fille, je sais tous tes chagrins, toutes tes douleurs, tous tes désespoirs.

—Oui, je sais que pas un jour, que pas une heure tu n'as cessé de penser à moi... de penser à celle qui n'avait plus que toi comme tu n'avais plus qu'elle au monde... de penser à ta pauvre mère si terriblement frappée, si terriblement éprouvée...

—Oui, je sais que, là-bas, chez ces braves gens que nous irons remercier ensemble... que, là-bas, dans la maison de M. et Mme François, ces deux excellents cœurs que j'ai hâte de connaître à mon tour, non seulement mon souvenir te poursuivait à chaque instant, à chaque minute du jour, mais encore qu'il te hantait chaque nuit dans tes rêves... qu'il te revenait chaque nuit dans tous tes songes...

—Et tu criais, tu m'appelais, la folie te prenait aussi, mon pauvre enfant !...

—Et tu pleurais sur toi qui, si jeune, était déjà si seul dans la vie !

—Et tu pleurais aussi sur moi qui n'étais qu'une ombre, un spectre, un fantôme !...

—Oh ! oui, un spectre, un fantôme, comme ces autres pauvres créatures que je coudoyais et dont je ne puis à présent me rappeler sans effroi les figures grimaçantes et hideuses !... Oh ! oui, une ombre, comme ces pauvres démentes dont j'entends encore les rires atroces, les hurlements affreux, et auxquelles je ne puis jamais penser sans avoir un frémissement d'épouvante !...

—Et quand pour m'embrasser... quand pour avoir la joie de me revoir un moment, tu franchissais tout pâle et le cœur serré d'angoisse, le seuil de cette horrible maison, ou plutôt de cet enfer... quand tu venais à moi les bras ouverts ou bien qu'agenouillé à mes pieds tu me disais : "Mère, c'est moi !... c'est ton enfant... me reconnais-tu ?" furieuse, je te chassais... furieuse, je te reniais... furieuse, je te criais : "Va-t'en !... tu n'es pas mon fils !"

—Mère, je t'en prie ! s'écria le petit Maurice qui venait d'avoir comme un frisson. Tu m'as défendu de te parler de ce passé-là... de ce passé si triste !...

—Mère, tais-toi !... Mère, ne m'en parle pas non plus !

—Et toi, mon pauvre petit, reprit de plus en plus vivement Yvonne qui, malgré elle, s'exaltait, toi que ton lâche père avait trahi et abandonné... toi qui n'avais plus de mère... toi qui ne devais qu'à la charité d'un honnête homme et d'une honnête femme d'avoir encore un toit pour t'abriter et un morceau de pain pour te nourrir... toi, tu t'enfuyais le cœur si brisé, l'âme si désespérée que, plus d'une fois, oh ! j'en suis bien sûre ! tu n'as plus dû te sentir le courage de vivre !...

—Mère !... Mère !...

—Oui, mon Maurice... oui, je me tais... oui, oui, tâchons d'oublier, si c'est possible, ces jours si douloureux et si sombres... tâchons d'oublier ces souvenirs qui nous font trop de mal... et ne songeons plus qu'à la joie que nous allons avoir de ne plus nous quitter jamais... ne songeons plus qu'à la nouvelle existence que nous allons nous faire... qu'au nouvel avenir qui, dès ce moment, commence pour nous...

—Oh ! mère, s'écria l'enfant dans un élan de tout son être, cet avenir sera beau, je te le jure !

—Cher Maurice !

—Car j'y ai souvent pensé !...

—Toi !

—Oh ! oui, souvent... bien souvent !... Mais c'est surtout après que j'avais failli mourir...

Yvonne venait de tressaillir, affreusement pâle.

—Car Suzanne a dû te dire cela, peut-être !

—Oui, oui !

—Elle a dû te dire que le jour où je ne t'avais plus retrouvée là-bas... dans cette maison... là-bas, chez le docteur Laval, d'où cet homme qui a été la cause de tous nos malheurs... d'où ce baron de Chancel que je hais, t'avait enlevés...

—Tais-toi !... Parle plus bas ! s'écria vivement et dans un soufuffle, Yvonne.

—Pourquoi ? dit le petit Maurice qui, tout à sa mère, tout à son bonheur, n'avait encore rien vu... rien aperçu autour de lui...

—Parce qu'il le faut !... Parle plus bas !... Oui, je sais que ce jour-là on t'a ramassé comme mort non loin de la maison de santé... je sais que l'on t'a transporté chez M. le comte de Belleruche qui t'a soigné avec le dévouement et la tendresse d'un père... chez M. le comte de Belleruche à qui tu dois peut-être la vie...

—A qui je la dois sûrement, mère !

—Eh bien, mon enfant ?

—Eh bien, pendant je ne sais combien de jours, mais pendant longtemps, je n'ai vécu que dans la fièvre, que dans le délire, que dans la frayeur et l'épouvante aussi...

—Car toujours je revoyais... car toujours je revivais un rêve horrible... un rêve affreux que j'avais fait... un rêve qui, malheureusement, ne s'était que trop réalisé !

—Toujours je voyais dans la nuit ces deux hommes t'emporter... toujours je voyais s'accomplir ce crime infâme que j'espère bien un jour punir... que j'espère bien un jour châtier !

Un éclair venait d'étinceler dans le regard du petit Maurice et sa main s'était brusquement crispée dans la main d'Yvonne.

—Mais la fièvre tombée, le délire passé, reprit-il, je n'eus plus qu'une très douce, qu'une très appaisante vision ; celle de l'avenir qui, j'en suis certain, va nous faire oublier toutes nos souffrances... celle de l'avenir heureux qui, j'en suis sûr, va se réaliser pour nous...

—Oui, pendant les longues journées de ma convalescence, et tandis que je me promenais, pouvant encore à peine marcher, pouvant encore à peine me soutenir, dans le beau parc de M. de Belleruche et à travers les belles allées d'une ombre si fraîche et si douce... tandis que la tête encore pleine de vertige je m'avançais lentement au bras de Suzanne, c'était ce rêve-là que je caressais... c'était ce rêve-là dont je me berçais...

—Oh ! j'étais loin alors de Fontenay-sous-Bois ! bien loin de tout ce qui m'entourait !... Mais c'était là-bas, dans notre pauvre petite chambre de la rue Montmartre... dans cette pauvre petite chambre où je t'avais vue agoniser, que ma pensée se reportait toujours...

—Quoi qu'il arrive, m'avais-tu dit de ta voix mourante, de ta voix si faible, que je ne l'entendais presque plus, quoi qu'il arrive, sois toujours courageux et loyal !...

—Et je me promettais, quand enfin tu me serais rendue... quand enfin j'aurais la joie de te retrouver comme je te retrouve aujourd'hui... de te retrouver comme tu étais autrefois, je me promettais, pour que tu sois heureuse et fière de moi, d'être aussi loyal que mon père a été misérable...

—Maurice !

—D'être aussi courageux qu'il a été lâche...

—Maurice

—D'être enfin un homme !... un homme que tu pourrais avoir l'orgueil d'avouer pour ton fils !... un homme à qui tu devrais tout !... Et le front resplendissant d'énergie :

Et tu verras, ajouta l'enfant, que ce serment que je me suis fait je saurai le tenir !... Et tu verras, mère, que tu seras contente de moi !...

Et il venait de jeter un coup d'œil autour de lui pour chercher Suzanne quand, tout à coup, il se redressa avec un cri sourd... un cri de surprise et de saisissement.

C'est qu'il venait d'apercevoir, dans le coin où il continuait à demeurer immobile et muet, le baron de Chancel !...

Le baron de Chancel !... Cet homme ici !

Et alors, si pendant quelques instant, tout à la joie immense qu'il éprouvait d'être dans les bras de sa mère, il avait pu oublier l'endroit où il se trouvait, c'est-à-dire au château de Kernoët... c'est-à-dire dans un lieu qui était encore pour Yvonne un cachot et une prison, subitement, le sentiment de la réalité lui revenant, il se sentit pâlir de colère, pâlir d'indignation.

Et Yvonne n'avait pas encore eu le temps de le retenir que déjà, d'un bond, il venait de se camper en face du baron, en face de leur bureau, les poings crispés, le regard flamboyant.

—Ah misérable... misérable ! lui cria-t-il, me reconnais-tu ?... Je suis ce malheureux enfant pour qui l'on t'implorait et à qui tu as refusé ta pitié !... le malheureux enfant qui dans son malheur, dans sa misère et son désespoir, n'avait plus que toi et que tu as si lâchement insulté, si odieusement chassé !

—Et je suis aussi, misérable, le malheureux enfant à qui tu avais

volé sa mère !... le malheureux enfant qui, grâce à toi a failli mourir de chagrin, mourir de douleur !...

— Et, comme le baron venait d'avoir un petit ricanement ironique :

— Ah ! tu ris ! s'écria l'enfant dont le regard devint encore plus étincelant. Mais au fond, bandit, tu trembles de rage !... mais au fond, lâche, tu trembles de peur !...

— Oui, de rage, car tu comprends bien que tu ne pourras plus les faire souffrir, que tu ne pourras plus les torturer, ajouta-t-il en montrant Yvonne et Suzanne qui se tenaient serrées l'une contre l'autre. Oui, de peur, car tu comprends bien que je ne suis pas seul ici, et d'un moment à l'autre, d'autres vont venir à qui tu auras à rendre compte aussi de ton infamie, à rendre compte aussi de ton crime !..

— Et ces autres... ceux que j'attends... ceux qui accourent déjà j'en suis sûr, veux-tu que je te les nomme ?

— C'est le marquis de Prades... c'est le comte de Rouvière, le fiancé d'Adrienne... c'est le comte de Belleruche, mon sauveur !

Et tandis qu'au nom du comte de Belleruche, le baron de Chancel ne pouvait retenir un mouvement :

— Oui, reprit vivement le petit Maurice, depuis longtemps déjà M. de Belleruche et le marquis de Prades s'étaient mis à la recherche de ma mère et de Suzanne...

— Désespérés d'être arrivés trop tard au château de Morgoff, ils couraient le pays, questionnant et interrogeant tout le monde, cherchant, avec une fièvre et une colère qui croissaient chaque jour, la nouvelle prison où tu les avais séquestrées, la nouvelle tombe où tu les avais murées...

— Et c'est ainsi que le comte de Rouvière et moi, rôdant à travers ce pays... à travers Kernoët et où nous étions certains de retrouver les victimes, le hasard nous a mis tout à coup en face du marquis de Prades et du comte de Belleruche...

— Et si j'étais seul tout à l'heure quand j'ai aperçu Suzanne... mes amis cependant savent déjà où me retrouver, car, avant d'escalader la grille, j'ai eu soin d'envoyer quelqu'un les chercher... quelqu'un les prévenir...

— Ah ! tu ne ricanes plus... tu pâlis ! s'écria avec un accent de triomphe et de mépris le petit Maurice.

— Et la peur de plus en plus te saisit !... de plus en plus te gagne !... Et tu voudrais fuir... oui, oui, tu voudrais fuir, je le vois dans tes yeux !

— En effet, très pâle, le baron de Chancel venait de faire tout à coup un brusque mouvement en avant.

— Mais tu ne sortiras pas ! dit avec force le fils d'Yvonne, dont l'attitude et la voix n'étaient plus celles d'un enfant. Mais je suis là pour que tu les attendes !... Mais je suis là pour leur répondre de toi !...

Mais la voix suppliante d'Yvonne venait de s'élever.

— Maurice, laisse-le partir !... Mon enfant, écoute-moi !... écoute-moi !...

— Puis s'approchant vivement de lui et lui parlant tout bas :

— Oui, laisse-le partir ! suppliait-elle encore. Ménage-moi !... Fais-le pour moi !... Et fais-le aussi pour l'ami chez qui nous sommes...

— Pour l'ami ?

— Oui, pour le comte de Chaverny... pour le maître de Kernoët...

Et du regard, elle lui montrait André qui, debout près de la fenêtre, restait les bras croisés, la tête baissée, l'air profondément triste.

Et comme l'enfant la regardait avec surprise, ne la comprenait pas :

— Oui, le maître de Kernoët n'est pas, comme tu pourrais le croire le complice du baron, reprit-elle vivement. Oui, c'est un ami... Oh ! tu ne me comprends pas... tu ne peux pas me comprendre...

— En effet.

— Mais je te dirai tout... tu sauras tout, et alors tu me comprendras... Mais, en attendant, épargne-lui un scandale... épargne-moi une émotion... ne me gêne pas le bonheur que j'ai de te revoir... Laisse partir cet homme !

Alors, se tournant vers le baron :

— Partez donc, puisque ma mère le veut... puisque ma mère vous fait grâce ! dit la voix sourde le petit Maurice. Oui, partez avant qu'il ne soit trop tard !...

Mais il était trop tard !

Mais le baron de Chancel qui, maintenant, restait par orgueil, par honte de sa lâcheté, aurait-il voulu fuir qu'il n'aurait plus pu éviter M. de Belleruche.

Car, en effet, suivi du marquis de Prades et du comte de Rouvière, celui-ci s'avavançait déjà à pas rapides dans l'allée qui conduisait au petit pavillon habité par André.

Arrivés devant le château de Kernoët juste au moment où la vieille Véronique rentrait d'une course au dehors, ils n'avaient eu qu'à se glisser derrière elle, et déjà tous trois couraient.

Certes, Maxime de Rouvière était radieux en pensant à Adrienne envers qui il allait tenir sa promesse... en pensant à Adrienne à qui il allait enfin rendre sa sœur !

Certes, le marquis de Prades éprouvait une joie immense de

retrouver la Petite Suzanne... une joie immense de pouvoir réparer son crime en rendant enfin la pauvre enfant à Clotilde... à Clotilde qui toujours l'attendait dans l'anxiété et dans les larmes.

Mais comment dépeindre la joie, le bonheur, l'ivresse du comte de Belleruche ?

Mais comment trouver des mots pour faire comprendre ce qui se passait en lui en ce moment-là... à cette minute-là...

Il n'avait que quelques secondes à attendre pour être en face d'Yvonne et il lui semblait qu'il n'arriverait jamais vers elle...

Oh ! son Yvonne !... oh ! cette enfant dont tout l'avait séparé jusqu'à présent, il allait donc enfin éprouver le bonheur inouï de l'avoir à lui... toute à lui !...

Sa fille !... Sa fille !... Oui, il allait pouvoir enfin lui donner ce doux nom-là... ce doux nom qu'il avait si souvent, lorsqu'il vivait loin d'elle, murmuré avec tant de douleur, avec tant de désespoir !..

Et ce qui rendait sa joie plus grande encore, et ce qui rendait sans bornes son ivresse, c'est qu'il savait qu'il pouvait aller à elle sans appréhension et lui crier sans crainte le secret de sa naissance... c'est qu'il savait qu'elle avait pour lui... pour lui, son père ! la même tendresse et le même amour !...

N'avait-il pas trouvé là-bas, au château de Morgoff... là-bas, dans cette horrible cellule où elle avait vécu des jours si affreux... dans cette horrible cellule dont il ne pouvait se souvenir sans sentir un frisson d'épouvante lui courir dans les veines... n'avait-il pas trouvé ce fragment de lettre qu'elle lui écrivait... ce fragment de lettre qu'il n'avait pu lire sans que tout son être tressaillit, sans que tout son cœur se fondît ?

— Mon père !... Mon père !...

Oui, de sa prison, c'était ce nom-là qu'elle lui jetait... c'était ce nom-là qu'elle lui criait !...

Aussi le comte courait-il si vite que le marquis de Prades et Maxime de Rouvière avaient peine à le suivre...

Il s'était fait indiquer par Véronique l'endroit où il pourrait trouver son maître, et d'un bond il s'engouffra dans le pavillon... d'un bond encore il arriva dans la chambre d'André...

Et comme enfin, il s'arrêtait sur le seuil, il ne vit plus rien autour lui... plus rien qu'Yvonne.

— Le comte !... M. de Belleruche ! avait murmuré, tout saisi, le petit Maurice.

Alors, comme celui-ci les regardait tout tremblant, les bras ouverts, éperdue, elle courut vers lui, puis se jetant sur sa poitrine :

— Ah ! mon père !... mon père !... s'écria-t-elle dans un élan de toute son âme.

— Yvonne !... Ma fille !... Mon enfant ! murmura le comte ébloui... le comte dont l'émotion était si violente qu'il n'aurait pu dire un mot de plus.

Et pendant ce temps... pendant qu'André, qui s'était effacé, sentait, en face de l'immense joie de ces deux êtres, ses yeux s'emplier de larmes... pendant que blême, livide, le regard chargé d'une haine atroce, le baron de Chancel contemplant aussi, malgré lui, le touchant tableau que faisaient M. de Belleruche et Yvonne, l'air de Prades, de son côté, serrait aussi dans ses bras la petite Suzanne... serrait aussi dans ses bras sa fille !...

Et tout pâle de joie, tout pâle de remords aussi, il s'était agenouillé devant elle.

— Oh ! n'aie plus peur de moi ! lui disait-il tout bas, tandis que lui, l'ancien complice de l'infâme de Guérande, se sentait devenir de plus en plus un autre homme, à la vue de cette enfant qui lui avait dû tant de tristesses et tant de larmes.

— Oh ! pardonne-moi, ma petite Suzanne, ma petite martyre... pardonne à ton père repentant... à ton père qui n'est plus le lâche ni le misérable que tu as connu... à ton père qui n'est plus indigne de ton amour !... Oui, pardonne-moi, car ta mère m'a pardonné !..

— Ma mère ! s'écria l'enfant, la voix brisée d'un sanglot. Oh ! je veux aller vers elle !... Oh ! comme elle a dû souffrir aussi !

— Elle a failli mourir !

— Mourir !

— Car mon crime... car ton enlèvement a failli la tuer ! dit vivement le marquis en baissant la tête. Mais ce crime, dont je garderai toujours l'éternelle honte, l'éternel remords, j'ai voulu le racheter en te retrouvant et en te ramenant vers elle...

— Mais ce n'est pas assez, mon enfant, non, ce n'est pas assez pour qu'à l'avenir je puisse mériter ton amitié que je serais si heureux que tu me donnes, et je veux que, désormais, toute ma vie soit consacrée à réparer aussi tous les torts que j'ai eus envers toi, et que j'ai eus envers cette noble femme qui est ta mère...

— A partir de ce jour, vous aurez quelqu'un qui veillera sur vous... quelqu'un dont toute la joie sera de se dévouer pour vous...

— A partir de ce jour, de loin comme de près, vous pourrez toujours compter sur moi... et ce ne sera jamais en vain, je te le jure ! que vous pourrez faire appel à ma tendresse et à mon affection...

— Suzanne, réponds-moi !... Suzanne, dis-moi que tu me crois... que tout le passé est effacé entre nous... et que, pour me rendre bien heureux et me faire une existence moins lourde, tu me permet-

tras de t'appeler mon enfant... tu me permettras de t'appeler ma fille !

—Oui, mon père ! répondit Suzanne en se jetant au cou du marquis.

De Prades était devenu plus blanc qu'un linge.

Jamais encore il n'avait connu une émotion comme celle-là... une émotion à la fois si violente et si douce !

Ah ! si son ancien complice... si le comte de Guérande avait pu le voir à ce moment-là, comme il eût ricané, le misérable !

Mais cet ancien ami... mais cet homme qui avait toujours été pour lui un mauvais génie, il y avait déjà longtemps que de Prades n'y pensait plus, ou que, s'il y pensait, ce n'était plus que pour rougir de l'avoir connu.

Et ce mot de "père" que la petite Suzanne venait de lui dire de sa voix si pénétrante et si profonde... ce mot de "père" qui était déjà pour lui le pardon... ce mot lui mettait un tel bonheur dans l'âme qu'il restait tout tremblant et tout frissonnant, comme, tout à l'heure, le comte de Belleruche quand Yvonne s'était élancée vers lui.

Et tandis que les larmes s'échappaient de ses yeux... tandis qu'il couvrait de baisers fous le front de la petite Suzanne qui, les yeux aussi tout humides, lui souriait... André de Chaverny, dont le regard demeurait toujours attaché sur M. de Belleruche et sur Yvonne, avait tout à coup tressailli.

Toujours enlacés dans la même étreinte, eux aussi, à présent, se parlaient tout bas, ou plutôt c'était Yvonne qui parlait, et brusquement, le regard du comte s'était porté sur André.

Et si ce regard-là... ce regard qui était resté assez longtemps posé sur lui, venait de faire tressaillir l'ancien fiancé de Renée, c'est qu'en même temps qu'il avait cru y lire une très vive, une très ardente sympathie, il avait cru y deviner aussi comme une surprise, comme une curiosité, comme une expression très étrange et qu'il n'aurait pu définir...

Et André se demandait ce que pouvait signifier un semblable regard, quand, soudain, se détachant enfin d'Yvonne, le comte de Belleruche se rapprocha lentement de lui...

Mais il n'avait fait encore que quelques pas, quand il s'arrêta brusquement.

A son tour, il venait d'apercevoir son ennemi... le tourmenteur de la femme qu'il avait tant aimée, et qu'il aimait, et qu'il pleurait encore... le bourreau aussi de sa fille adorée... le baron de Chancel !

Il resta pendant quelques secondes comme suffoqué, puis il se redressa violemment, et son visage, tout à l'heure si rayonnant de joie, si resplendissant de bonheur, prit soudain une expression si terrible qu'il y eut un silence plein d'angoisse.

Mais déjà de Prades avait deviné... dans cet homme qu'il venait seulement d'entrevoir aussi... dans cet homme immobile et dissimulé dans l'ombre, il venait de reconnaître celui dont lui avait si souvent parlé et que lui avait si souvent dépeint de Guérande.

Le baron de Chancel !

Ces deux hommes en présence !

Alors, d'un bond, il s'était élancé vers M. de Belleruche, puis vivement et à voix basse, avec un accent de prière :

—Comte, du sang froid ! dit-il. Comte, songez à Yvonne ! songez à Suzanne... Comte, votre pâleur m'effraie !

Mais celui-ci l'avait doucement écarté d'un geste.

—Laissez... laissez, marquis ! fit-il les lèvres frémissantes et la voix si rauque que c'était à peine si on l'entendait.

Et toujours, tandis qu'autour de lui l'angoisse augmentait, ses yeux qui lançaient des flammes restaient rivés sur le baron.

Puis enfin, se retournant vers André et faisant un immense effort pour se maîtriser :

—M. le comte, dit-il, je vous demande pardon de n'avoir pas commencé, en entrant ici, par me présenter et me faire connaître de vous...

"Je suis le comte de Belleruche..."

André s'inclina.

—Le comte de Belleruche dont ma fille... dont ma chère Yvonne vous a très souvent parlé...

—En effet, M. le comte...

—Mais c'est qu'en arrivant ici... c'est qu'en arrivant dans cette maison, je ne croyais pas trouver en vous... trouver dans le maître de Kernocet un ami de ma pauvre enfant... mais un bandit comme cet homme !... mais un complice de ce misérable !

Et, d'un geste large, d'un geste énergique, le comte désignait le baron.

—Je viens d'avoir, au contraire, la joie d'apprendre que je m'étais trompé... la joie d'apprendre quelle reconnaissance ma fille et cette chère enfant... et cette chère petite Suzanne vous doivent pour tous les égards, pour toutes les bontés et tous les soins si délicats dont sans cesse vous les avez entourées.

—Et j'ai appris aussi, monsieur le comte, que si vous avez pu, pendant quelque temps, jouer un rôle indigne de vous, indigne d'un homme d'honneur, c'est que votre volonté ne vous appartenait pas.

André venait, malgré lui, de baisser les yeux.

—C'est que vous étiez, vous aussi, reprit vivement M. de Belleruche, une victime de cet infâme baron de Chancel... une victime dont il abusait en voulant l'associer de force à ses rancunes, à ses haines, à sa basse et odieuse vengeance !...

"Et je m'approchais précisément de vous pour vous tendre la main et pour vous dire en quelle haute et profonde estime je vous tiens, quand, tout à coup, j'ai vu cet homme... cet homme dont Yvonne m'avait laissé ignorer la présence ici... cet homme dont le souvenir seul a toujours fait bouillir tout mon sang dans mes veines !

—Comte !... Comte !... fit encore vivement de Prades.

—Père ! supplia aussi Yvonne.

Mais il ne les avait pas entendus.

S'adressant toujours à André, il venait déjà de reprendre, s'animant et s'exaltant de plus en plus :

—Car si vous croyez connaître le baron de Chancel... car si vous croyez connaître ce misérable, vous ne le connaissez pas encore...

"Oh ! je sais bien que vous avez pu l'apprécier... l'apprécier comme l'être le plus bas, le plus vil et le plus méprisable !... Oh ! je sais bien qu'après sa conduite envers vous, plus rien de lui ne pourrait vous étonner !..."

"Eh bien, pourtant, M. le comte, écoutez-moi... M. le comte, entendez-moi, ou plutôt entendez-nous... car je ne veux pas être le seul à parler... le seul à l'accuser..."

"Mais Yvonne... mais la petite Suzanne... mais le petit Maurice, mais mon ami, M. le marquis de Prades... mais tous ceux qui sont ici parleront aussi... l'accuseront aussi.

"Et ce n'est pas tout ; il manque encore ici d'autres témoins qui pourraient élever la voix... d'autres témoins que vous pourriez entendre et qui vous diraient tous les chagrins, toutes les tortures, tous les désespoirs qu'ils lui doivent !..."

"Car il manque ici ta mère, Suzanne !..."

—Monsieur le comte !

—Car il manque ici Adrienne... Yvonne !

—Mon père !

—Mais je pourrai parler pour elles, gremlin !... mais je pourrai te démasquer aussi pour elles, infâme !

Et le comte de Belleruche, vraiment effrayant de colère, tendait avec violence son poing fermé vers le baron, dont le visage, de la blancheur du marbre, était effrayant aussi de rage, effrayant aussi de haine.

Le marquis de Prades et le comte de Rouvière, le fiancé d'Adrienne, tout pâles, tout saisis, restaient tout près de M. de Belleruche et ne le quittaient plus, comme s'ils eussent eu peur de le voir bondir tout à coup sur son ennemi.

Il y eut alors un assez long silence ; puis, la voix lente, grave et solennelle, le comte reprit, parlant toujours à André et montrant du doigt le baron :

—Cet homme que vous voyez, M. de Chaverny... cet homme qui est là en face de vous... en face de nous... cet homme si froid, si hautain, si orgueilleux, si dur et si implacable pour tous... cet homme n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui... le riche baron de Chancel dont la fortune est devenue proverbiale...

"Tout son or et tous ses millions, cet homme les doit à la pauvre femme qu'il avait épousée... et épousée malgré elle... et épousée malgré tous les refus outrageants, tous les refus sanglants dont elle l'avait d'abord souffleté..."

"Est-ce vrai, baron ?

Et comme le baron, les bras croisés, demeurait silencieux et plus immobile qu'une statue :

—Cette femme, reprit M. de Belleruche dont la voix tremblait d'émotion, n'était pas seulement immensément, colossalement riche, mais elle possédait encore, avec une beauté qui n'avait pas son égale, la grâce, l'esprit, la bonté, tous les dons les plus rares de l'intelligence et de l'âme...

"Elle aurait dû être heureuse... tous ses jours auraient dû être des jours de joie et d'enchantement..."

"Et quelle existence lui as-tu faite, bandit ?

"Ah ! si elle pouvait briser la porte de son tombeau... si elle pouvait tout à coup surgir en face de toi, elle te le dirait !

"Elle te dirait qu'elle n'a vécu que dans l'amertume et dans les larmes !

(A suivre)

LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'Ecole d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

UN CHOIX EMBARRASSANT

M. Dars est vraiment bien embarrassé, et ce qui cause son embarras, c'est une petite lettre qu'il a reçue, dans la matinée, d'une certaine filleule qu'il a, là-bas, en Bretagne.

Aussi comment s'est-il donné l'ennui d'une filleule ?

Il était en villégiature au bord de la mer, quand son hôtesse eut une petite fille. Croyant lui faire un grand honneur, on lui offrit d'être le parrain ; il accepta, pour faire plaisir aux parents, et pensant d'ailleurs en être quitte pour un cadeau à l'enfant, un souvenir à la marraine et des dragées à tout le monde. Quant à la responsabilité qui allait lui incomber, il n'en prenait nul souci, espérant n'avoir jamais à remplacer des parents jeunes et vigoureux.

En ceci, il n'avait pas eu tort, et moralement sa charge de parrain ne lui avait donnée aucune obligation ; mais que de fois une lettre de Bretagne était venue lui rappeler que sa bourse devait s'ouvrir libéralement entre les mains de sa filleule !

"Mon parrain, c'est à vous que j'écris ma première lettre."

En réponse, M. Dars avait envoyé une papeterie.

"Mon parrain, je vais faire ma première communion."

Un chapelet blanc et un livre de même couleur avaient été expédiés.

Sans compter les lettres de fêtes et de bonne année ; c'était à en devenir fou.

Mais il ne s'attendait pas à celle reçue le matin, bien qu'elle contint une nouvelle qui n'avait rien de surprenant, étant donnés les dix-huit ans de la filleule :

"Mon parrain, je vais me marier."

M. Dars était resté tout songeur.

Eh ! quoi, cette petite fille qu'il avait tenue sur les fonds baptismaux, ce bébé qu'il avait à peine regardé, allait se marier. Comme cela le vieillissait ! Il médita pendant deux minutes sur ce grave sujet, puis il se dit : "Il faut que je lui fasse un cadeau. Lequel ?"

De là son angoisse.

Que donne-t-on à une mariée ? on a le choix entre mille choses, et M. Dars détestait par-dessus tout avoir un choix à faire.

"Finissons-en tout de suite, se dit-il comme il achevait de déjeuner (il eût été bien incapable de dire ce qu'il avait mangé, tant sa préoccupation était grande) ; je vais lui acheter n'importe quoi et j'en serai débarrassé."

Il prit son chapeau, sa canne, son foulard rouge et sortit.

Il ne rentra que le soir, las, harassé, mécontent de lui, de sa filleule, des marchands et des mariages.

Il avait passé la journée entière chez des tapissiers. En avait-il vu des tables de toutes formes, des armoires de toutes dimensions ! Que choisir ? que choisir ? et il était sorti en disant : "Je reviendrai."

Il était entré chez un bijoutier et avait fait mettre de côté une paire de boucles d'oreilles ; mais au moment de la payer il s'était souvenu que sa filleule, à propos d'un cadeau du même genre qu'il avait voulu lui faire, lui avait écrit qu'elle n'avait pas les oreilles percées. Et il sortit en disant : "Je reviendrai."

Il était allé chez un marchand de vaisselle ; mais que répondre quand on vous demande : "Préférez-vous de la faïence ou de la porcelaine ?" Et il était parti en disant : "Je reviendrai."

Il monta son escalier, en donnant à chaque marche un formidable coup de canne, pour se venger sur la canne ou sur la marche de tous ses ennuis, il entra furieux dans sa chambre, jeta son chapeau sur une chaise, son foulard sur une autre, sa canne par terre, et il se jura qu'il ne retournerait nulle part, que sa filleule se passerait de cadeau.

Ce fut dans ces dispositions fâcheuses qu'il s'endormit ; mais la nuit porte conseil, dit-on, et M. Dars, par bonheur pour sa filleule, reçut cette nuit-là un excellent conseil.

Quand il se réveilla, il vit les événements d'un œil tout différent ; le soleil inondait sa chambre, les oiseaux chantaient dans les arbres d'un jardin voisin.

"S'il pouvait faire un beau temps comme cela le jour du mariage de Biana, se dit-il, en s'habillant. Pauvre petite Biana !... déjà se marier."

Voilà qu'en faisant sa barbe, au moment de passer sur son menton le pinceau moussoux, il s'attendrit tout à coup.

En somme, n'était-elle pas charmante cette filleule dont les lettres apportaient dans sa vie morose de vieux garçon une note de jeunesse ? Ne s'était-il pas inquiété un jour de l'an, où la petite lettre avait manqué, et n'avait-il pas écrit pour demander ce qu'avait Biana, qu'une rougeole retenait au lit ? Les jeux qu'il lui envoyait, lorsqu'elle était enfant, ne l'avaient-ils pas forcé à faire des stations dans les bazars et n'avait-il pas possédé toute une nuit dans sa chambre une poupée qu'il voulait emballer lui-même ?

Le parfum tout particulier de la lettre de la première communicante ! Et ces épîtres de jeune fille ! Elle avait du style cette petite, et elle savait s'en servir pour montrer qu'elle avait du cœur, un petit cœur bien placé.

"Elle comprendra tout le prix d'un souvenir, pensa le parrain, je veux lui envoyer un objet qui deviendra pour elle un souvenir."

Il forma le projet de descendre chez sa propriétaire, une vieille amie, de lui confier son embarras, et de lui dire : "Madame Calvet, vous avez trente ans de ménage ; si l'on vous causait aujourd'hui le chagrin de vous dire : on va tout vendre chez vous et l'on ne vous permet d'emporter qu'un seul objet, lequel choisiriez-vous ? j'en veux donner un semblable à ma filleule."

Ce plan étant conçu, à trois heures de l'après-midi, M. Dars sonna chez sa propriétaire, et, quand il fut assis en face d'elle dans son salon, il lui posa catégoriquement sa question, lui en alléguant les motifs.

"Vous avez là une bien bonne idée, dit la vieille dame ; mais, si vous, le voulez bien, passons dans ma chambre ; un salon est un lieu

banal, qu'on embellit, mais qu'on peut ne pas aimer ; une chambre, au contraire, est comme un sanctuaire... et tenez, dans ce sanctuaire, continua-t-elle, en ouvrant une porte et en précédant M. Dars dans un appartement petit et encombré, j'ai déjà trouvé ce que j'emporterai si je n'avais plus le droit de toucher à mes vieux meubles. Vous exceptez, n'est-ce pas, les portraits de famille ?

"Je ne parle que d'un objet que je puisse me procurer."

"Eh bien, monsieur Dars, achetez pour votre filleule une pendule."

Une pendule ! dit M. Dars, un peu étonné.

"Je vois que ma vieille lyre d'or ne vous dit rien, reprit Mme Calvet, qui avait fixé des yeux humides sur le cadran placé au sommet d'une grande lyre, qu'un globe préservait de la rouille du temps. Asseyez-vous d'abord, monsieur Dars, je vais vous confier ce qu'elle me dit à moi, et vous comprendrez si j'y tiens."

M. Dars s'assit, mais en se demandant si sa question n'avait pas été bien indiscrète.

"Avez-vous remarqué, commença Mme Calvet, que la phrase que l'on prononce le plus souvent est celle-ci : Quelle heure est-il ?

"L'heure joue le plus grand rôle dans les vies heureuses comme dans celles qui sont tristes, avec cette différence, que le même laps de temps nous paraît rapide ou trop lent suivant l'état de notre cœur."

"Que j'en ai eu de ces heures heureuses, où chaque jour ramenait pour mon mari, pour nos enfants et moi, les mêmes occupations et les mêmes devoirs ! Que les yeux brillants de mes fils recommurent vite sur le cadran l'heure de la récréation, que mes filles consultèrent souvent la pendule pour savoir si leur tâche de couture ne serait pas bientôt achevée ! et comme j'aimais cette chère pendule, qui avait marqué l'heure où chacun de mes enfants avait pris sa place dans le berceau !

"Hélas ! elle dut aussi sonner l'heure de la souffrance : un petit enfant nous fut enlevé à huit mois. C'était la nuit, je le tenais sur mes genoux comme si mes bras eussent été une chaîne assez forte pour le retenir sur la terre. Le médecin m'avait dit : "Votre fils est bien malade ; mais il y a de la ressource chez les enfants ; tâchons de gagner du temps..." Et tandis que mes lèvres murmuraient une prière unique, mes yeux se levaient sur le cadran. Ce serait bientôt le jour ; si le médecin le retrouvait vivant, il pourrait peut-être me donner une parole d'espoir."

"Trois heures sonneront ; je me baissai sur mon fils, il ne se plaignait plus, il avait cessé de souffrir..."

"Chaque fois que la pendule marque trois heures, je me vois penchée sur ce petit corps ; mais je ne suis relevée, l'âme est plus haut, et d'autres enfants sur la terre m'appelaient : maman."

"Ils grandirent et s'envolèrent les uns après les autres ; les heures du départ ont sonné ; mais aussi celles du retour, et les absents ont une heure particulière : celle du facteur. Comme on l'attend, cet homme jeune ou vieux, beau ou laid ; cet homme que l'on n'a peut-être jamais regardé en face, dont on ne connaît que l'uniforme, et comme on le remercie volontiers quand, avec indifférence, il vous tend la lettre désirée."

Mme Calvet s'arrêta ; ses souvenirs l'étonnaient sans doute. Enfin elle reprit après un silence que son auditeur n'avait pas osé rompre :

"Les heures de l'attente ne sont pas les moins pénibles. Qui n'a dans sa vie attendu un être aimé, qu'un retard, la plupart du temps très simple, tient éloigné de la maison. Quelles pensées montent alors au cerveau affolé ! Que ne s'imagine-t-on pas !

"Ma pendule a sonné pour moi des heures semblables ; j'attendais mon mari, un de mes fils... le temps s'écoulait, les minutes succédaient aux minutes, et chacune m'apportait plus d'inquiétude jusqu'au moment où le pas connu se faisait entendre, et alors j'oubliais tout."

"Elle a enfin sonné l'heure douloureuse entre toutes, l'heure qui m'a faite veuve. Et maintenant elle règle ma vie uniforme. Elle me dit à une heure que mes petits enfants vont venir égayer ma chambre et faire sourire leur vieille grand-mère. Elle me dit à quatre heures que mes pauvres vont arriver, me forcer à sortir de moi-même ; car je ne veux plus m'occuper que des autres, afin que Dieu me trouve prête, quand la vieille pendule aura marqué l'heure à laquelle je devrai à mon tour m'arrêter."

"—Madame, dit M. Dars très ému, je vais acheter une pendule pour Biana."

Elle s'essuya les yeux et lui dit en souriant : "N'allez pas me croire de la catégorie des vieilles gens qui disent qu'on n'a que des chagrins dans la vie ; non, ma pendule a sonné pour moi de bien bonnes heures, je ne saurais l'oublier."

Le lendemain une jolie petite pendule, achetée la veille par M. Dars, prenait le chemin de la Bretagne. Par le même courrier partait une lettre pour Biana. Après mille compliments sur son mariage, son parrain lui disait :

"Je t'envoie, comme cadeau, une pendule ; qu'elle te compte bien des heures heureuses, c'est le souhait de ton vieux parrain ; quand elle sonnera les soucis, les tristesses et les douleurs, dis-toi que ces heures passeront, et que, bien employées, elles sonneront pour ton bonheur à l'horloge de l'éternité. —Théophile Dars."

"P. S. —Surtout, monte la pendule bien doucement. En horlogerie, comme en ménage, il faut s'y prendre avec beaucoup de douceur."

A. VERLEY.

QUI POUVAIT BIEN LUI FAIRE PENSER

Elle. — Si je mourrais, tu ne trouverais jamais une autre femme que moi.

Lui. — Je voudrais bien savoir ce qui peut te faire penser que jamais je n'aurais besoin d'une autre femme comme toi !

Le méchant est comme le charbon, s'il ne vous brûle, il vous noie.

PROVERBE INDIEN.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

AVIS.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Au loin P. G.—Orgueil, ambition et confiance en ses propres forces. Caractère très actif, esprit fécond en ressources.

Violetta D.—Nature peu expansive et plutôt timide. Volonté assez ferme, cependant, mais se manifestant rarement.

Archants.—Sensibilité et dévouement. Nature humble, douce et bonne, mais timide et peu communicative.

Romulus.—Audace, indépendance et esprit d'entreprise. Imagination quelque peu romantique et exaltée. Amour des voyages et du sport.

Cœur de pierre.—Intelligence mercantile. Amour de l'ordre et ponctualité. Nature vive, primesautière et énergique. Bonnes dispositions à l'amour.

Jean Loup.—Nature changeante et souvent acariâtre, esprit de contradiction. Intelligence très active et développée. Esprit subtil et un peu paradoxal.

No 10.—Bon talent pour la musique. Nature délicate, un peu portée à la mélancolie. Absence de sens pratique. Indolence et sentimentalité.

Toujours triste.—Tendances artistiques. Nature légèrement portée à l'affectation. Amour propre et ambition. Délicatesse de goût et sûreté de jugement.

Vieillesse.—Tempérament calme, conciliant et doux. Économie et amour de l'ordre. Beaucoup de suite dans les idées. Franchise et simplicité.

Attend avec impatience.—Votre écriture montre un caractère excitable, prompt à la colère, vif et impétueux. Beaucoup d'imagination.

Rossignolet.—Calme et réflexion. Volonté un peu faible et tergiversante. Grande constance dans l'affection. Caractère peu démonstratif.

Sans gêne.—Nature indépendante, audacieuse, originale, assoiffée d'improvisé et d'extraordinaire. Esprit entreprenant, téméraire et ardent. Absence de sens pratique.

Edub Co.—Bonté, douceur, modestie. Nature très impressionnable. Volonté peu énergique. Timidité et dispositions à l'obéissance.

Besoin d'être aimé.—Veuillez trouver votre réponse dans LE SAMEDI du trois juin, à la page vingt-deux, première colonne.

Maud Léona.—Tendances artistiques. Caractère quelque peu égoïste et présomptueux. Intelligence vive du reste et goût très délicat.

Beila.—Originalité, inégalité et bizarrerie d'humeur. Grande spontanéité de sentiments mais peu de constance. Douceur, générosité et sensibilité.

Nec plus ultra.—Économie et amour de l'ordre. Imagination très romantique, pourtant et tendance à la mélancolie et à la paresse, l'exaltation.

Ergo.—Beaucoup d'imagination. Nature primesautière, entreprenante et active. Ambition, énergie et amour du travail.

Poulette de Gentilly.—Sens littéraire. Imagination ardente, délicatesse de goût. Bonnes dispositions à l'amour et constance.

Un garçon S. B.—Manque d'initiative, faiblesse de volonté et absence d'imagination. Égoïsme et amour propre.

La brunette A. B.—Bon pouvoir de persuasion. Intelligence assez vive. Nature faite pour commander plus que pour obéir.

Belle C. B.—Déliance et jalousie. Ambition et tenacité. Ne recule devant rien pour atteindre son but.

Méurette.—Nature ardente et passionnée. Esprit actif, enjoué et primeautier. Caractère entreprenant mais peu persévérant.

Elle aime bien ses chers jumeaux.—Nature ardente, prompt, s'irrite facilement, mais pardonne aussi facilement. Amour invincible dès qu'une fois il s'est enparé du cœur.

M. E. S. J.—Caractère très irrégulier. Tempérament excitable, nerveux et quelque peu irascible. Bon cœur du reste, générosité, dévouement, etc.

Panier percé.—Tendance à la mélancolie. Imagination ardente, romantique, prompt à s'alarmer comme à se réjouir. Bonnes dispositions à l'amour.

Anne de Bretagne.—Vous êtes méthodique, rangée, ponctuelle et laborieuse. Meilleures dispositions à l'amitié qu'à l'amour. Mélange curieux de timidité et d'audace.

Roland.—Franchise et candeur. Bon pouvoir de persuasion. Amour du travail et de l'étude. Nature calme et pondérée.

All alone.—Sens commercial. Ambition, audace et énergie. Esprit entreprenant. Bon courage. Indépendance de caractère.

Une fille d'Irre.—Caractère froid, sévère et peu sympathique. Ame tendre cependant, mais déclinant à l'excès. Délicatesse de goût et finesse d'intuition.

Ame de la douleur.—Beaucoup d'imagination. Sentimentalité, exaltation et tendance à la mélancolie. Absence de sens pratique.

Petit feu à la mode.—Sens commercial. Ambition audace, orgueil, égoïsme et amour-propre. Esprit assez actif et brillant, mais peu profond.

Réa Silvia.—Nature délicate et impressionnable. Goûts artistiques. Caractère un peu irrégulier, mais très doux et sensible.

Céleste No 2.—Économie domestique, amour du travail, esprit d'ordre. Bonnes dispositions à l'amour. Nature très conciliante.

J. L. E. cheveux frisés.—Tendances artistiques. Nature fine, délicate, intuitive. Esprit un peu sceptique et paradoxal. Aptitudes musicales.

Nap.—J'accuse réception. Merci.

H. A. M.—Bonnes dispositions à l'amour. Jalonsie et défiance. Caractère peu communicatif. Grande constance dans la haine comme dans l'amour.

M. H. A. T.—Beaucoup de persévérance, d'énergie, d'esprit d'entreprise. Jugement droit. Volonté ferme et ne se laissant pas contrôler.

Mignon 1900.—Tempérament hautain, orgueilleux et présomptueux. Caractère dominateur et ne se conduisant que d'après sa propre impulsion.

Rose Blanche.—Votre écriture dénote de la ruse, de la jalousie et de l'irascibilité. Volonté assez ferme et persévérante. Je regrette de ne pouvoir vous dire pourquoi vous n'êtes pas aimée, mais ceci est dû dehors de mes attributions.

Mon cœur s'ouvre à la voie Arthur.—Caractère très entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Imagination active, esprit observateur. Bon pouvoir de persuasion.

Renée à André.—Nature tendre et sympathique. Constance dans l'affection. Légère tendance à la jalousie combattue par une grande bonté d'âme.

Femmes d'affaires.—Originalité, enthousiasme et exaltation. Exagération de ses propres sentiments. Nature ambitieuse, entreprenante et audacieuse.

Bonaparte.—Si ce spécimen est de votre écriture courante, vous avez un caractère absolument fantaisie et bizarre, un esprit paradoxal et beaucoup d'audace.

Vilèda B.—Nature superficielle et légère, très bon cœur du reste et générosité admirable. Spontanéité d'affection, mais peu de constance.

Florentine D.—Économie domestique, habitoté aux travaux manuels. Activité, ordre et amour du travail. Nature très calme.

Astre du soir.—Caractère dissimulé et défiant, très discret, ferme et prudent. Esprit observateur. Délicatesse d'intuition. Peu de sensibilité.

Petite.—Activité de pensée. Intelligence vive et déliée. Finesse et malice. Nature franche et généreuse. Un soupçon de coquetterie et de caprice.

Zéphir.—Imagination romantique et exaltée. Absence de sens pratique. Tempérament morose et parfois excentrique. Égoïsme et sensualité.

Venez Hironnelles.—Nature irrégulière, quelquefois hardie jusqu'à la témérité et tantôt timide comme un enfant. Beaucoup d'imagination et de bonnes dispositions à l'amour.

N. A. P. L. 500.—Votre écriture révèle un caractère sentimental et romantique; de l'indolence, de la mélancolie et une totale absence de sens pratique.

Louis P. E. M.—Franchise, hardiesse, droiture et fermeté. Tempérament vif, se laissant promptement dominer par la colère, mais réfléchissant aussitôt.

Isola.—Insouciance, légèreté, coquetterie. Amour de la louange, des bals et des fêtes. Ame bonne, généreuse et bienveillante quoiquo superficielle.

Moterman 11.—Nature tendre et impressionnable. Imagination quelque peu romantique. Tendance à la mélancolie. Amour des livres, des fleurs et de la musique.

(A suivre.)

La Maladie de Cœur

Le nombre est énorme des femmes qui journellement vont consulter leur médecin pour ce qu'elles croient être une maladie de cœur. Une émotion subite, une accélération dans la marche, un effort quelconque, le simple fait de monter un escalier leur donnent des palpitations de cœur d'une intensité telles qu'elles arrivent à la conclusion qu'elles sont atteintes de maudie de cœur, et, en effet, comme pour donner raison à leur appréhension, si l'on applique l'oreille sur le cœur, et qu'on écoute avec attention, on entend un léger bruit sourd qui coïncide avec chaque pulsation. En même temps, ce malade affecte, en quelque sorte, tous les organes. Les poumons sont troublés comme le cœur, les palpitations sont accompagnées d'essoufflement, d'oppression au moindre mouvement que l'on fait, à la plus légère fatigue que l'on éprouve; on éprouve un serrement de poitrine, comme si les poumons n'avaient pas assez de place pour se dilater, une difficulté de respirer, le soir, surtout quand on n'a pu sortir de la journée; on ressent des douleurs compressives ou des points de côté isolés qui disparaissent, mais non sans avoir causé une douleur sourde et énervante. L'estomac subit le contre-coup de tous ces maux; l'appétit fait défaut, on n'a de goût que pour les crudités, les aliments vinaigrés ou très épicés; on mange sans faim; ce que l'on a mangé semble très lourd, se digère mal. On éprouve après le repas une sensation de pesanteur et de gêne; les intestins à leur tour deviennent paresseux, et cette paresse intestinale entraîne toute sorte d'inconvénients, de suites fâcheuses. Tous ces troubles du cœur, des poumons, de l'estomac, des intestins sont dus à l'appauvrissement du sang, un mal auquel il est facile de remédier, grâce à la chimie qui est arrivée aujourd'hui au moyen de procédés spéciaux d'une délicatesse extrême, à rendre au sang tous les éléments qui lui manquent. Ces éléments précieux, le chimiste Bonard les a réunis dans les célèbres pilules de Longno Vie si bien nommées et qui ont rendu la santé à des milliers de malades. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte; envoyez par la maille sur réception du montant. S'adresser à la Cie Médicale Franco Coloniale, boîte 383, Bureau du Poste, Montréal.



Nous avons de tres jolis

Souliers

comme la vignette ci-dessus avec des hausses en drap uni et de fantaisie. Ils sont populaires et du dernier gout...

PRIX : \$1.50 EN MONTANT

RONAYNE BROS.

2027 RUE NOTRE - DAME

COIN CARIEU CHABOUILTEZ

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE Noix Longues

(Composées) De McGALE

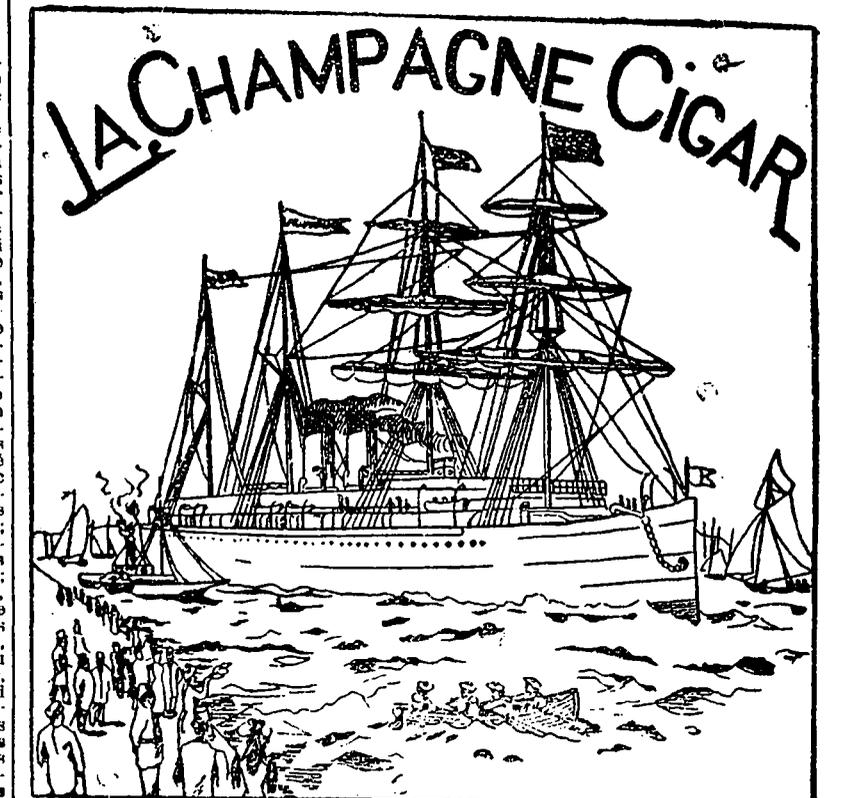
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Étourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Advertisement for Bénédictins de l'Abbaye de Soulaç. Includes text: PLUS DE MAUX DE DENTS! DENTIFRICES! Elixir, Poudre et Pâte. BÉNÉDICTINS de l'Abbaye de Soulaç. Dom MAGUELONNE, Prieur. Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD. VENTE EN GROS: SEGUIN, BORDEAUX. MAISON FONDÉE EN 1807. MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien. Includes illustration of a monk pointing to a sign.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B. "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

2

1^{re} ALPHEUSO. CHANSON.
1^{re} Tempo.
puff.
mf
p
cresc.
mf
1^{re} Tempo.

3

mf
p
cresc.
p
mf
a Tempo.
mf
p
cresc.

CRUAUTÉ FÉMININE



Lui.—Et pour quelle raison avez-vous repoussé Charles qui devait vous épouser ?

Elle.—Quelle raison ? Vous comprenez bien que je n'étais pas pour épouser un homme qui a le nez cassé. Ah non, par exemple.

Lui.—Le nez cassé ? Comment donc a-t-il pu se casser le nez ?

Elle.—C'est moi qui lui ai donné un coup de raquette en jouant au tennis.

INDUSTRIE MODERNE

Effrayante et belle, l'admirable épreuve du four Bessemer, — dans tous les sens du mot, le bouquet — La gran le marmite bout et écume. Elle attend, contenant la force en ses flancs obscurs. Nous nous plaçons en face sur une sorte d'échafaud, à vingt mètres, pour mieux voir et sans danger. La marmite, pesant vingt tonnes, est versée, d'un geste brusque, dans la cornue de fer, lourde et gourde, qui attend à ses pieds, la gueule ouverte, comme un crapaud apocalyptique. C'est le dragon plutôt ; car, tout à coup, rempli jusqu'à la gueule, traversé, de part en part, par un courant d'air d'une violence inouïe, il crache avec fureur contre le ciel une flamme claire et aveuglante. Le flamboiement translucide est projeté contre une voûte de brique en forme de grotte, où les scories pendent comme des stalactites, et l'on dirait que le monstre s'irrite et se rebelle contre sa propre prison. La flamme matérielle monte et frappe sans cesse. C'est, au loin, un tourbillon d'étincelles, auprès duquel le bouquet le plus brillant du plus brillant feu d'artifice n'est qu'une pâle chute de quinquets fumeux. Panache de feu, pluie d'or, grêle de diamants, vol de colibris en flammes, essaim d'abeilles, déluge de fusées, éparpillement de jet d'eau irisé, quelle que soit l'expression, si forte et si délicate que vous la choisissiez, rien ne pourra rendre cette force et cette grâce, cette horreur et ce charme indicible. La flamme, blanche d'abord, devient rose, puis rouge ; la chaux, dont on la bourre par quatre fois, lance ses dernières pétarades ; la fumée rougit, brunit. Elle remplit le vaste atelier de son irrespirable rougeur. L'émotion est plus grande encore que la chaleur et l'étouffement. Les ingénieurs eux-mêmes, si habitués qu'ils soient à ce spectacle, sont saisis. Ils se taisent. Ils attendent, et nous attendons, haletants, le moment où, la cuisson enfin achevée, la cornue gourde, lourde et noire, est renversée d'un seul coup, et où elle se déverse en cascade fulgurante qui, pour la dernière fois, flambe, jette son jet d'étincelles, et, enfin, s'aplanit comme une eau douce et dormante qu'illumine le dernier reflet du soleil couchant.

Et je n'ai pas dit tant de formes, de créations ou d'êtres étranges entr'aperçus de droite et de gauche, dans l'ombre des ateliers, en courant : canons couchés l'un près de l'autre, comme des morts ; obus et projectiles rangés en longues files, debout, le casque en tête, comme des bataillons ; chaudières de torpilleur, petites et délicates comme des horloges ; spectres de locomotives dressées, la cheminée au front, comme prêtes à partir ; volants de machiues qui ressemblent à des ailes de moulin ; grandes plaques circulaires percées de petits trous comme des tamis ; arbres de couche couchés comme d'énormes serpents, roues entassées les unes sur les autres comme des piles de monnaie ; et partout, toujours, le minéral rouge

et le fer noir, qui vont et viennent par wagonnets, portant à tous ces formidables estomacs leur indispensable aliment. Et j'en reviens toujours à la pensée de ces immenses économies de force que la terre des vieux âges a déposées dans son bas de laine séculaire et millénaire, pour que l'homme d'aujourd'hui, fils prodigue et parvenu, les dépense largement et héroïquement, selon le caprice de son génie, et à la sueur de son front.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française

UN VRAI NORMAND

Un avocat était assis dans son bureau, la semaine dernière, lorsqu'un étranger parut à la porte et dit :

— Je vous demande pardon, mais pouvez-vous me dire où est le bureau de Monsieur Untel ?

— Oui, monsieur. La porte voisine.

L'étranger remercia et passa à la porte voisine laquelle était fermée à clef. Retournant auprès de l'avocat, il dit :

— Untel est sorti, je crois.

En effet, il est sorti. Si vous ne l'aviez demandé en premier lieu, je vous l'aurais certainement dit.

PAS LA MÊME CHOSE

Boulcau. — Suis-tu toujours les avis de ta femme ?

Roulcau. — Quelquefois ; mais, généralement, les avis de ma femme me suivent.

CONSOLATION

Le candidat (tristement). — La majorité des votes contre moi a été énorme.

Son ami (en manière de consolation). — Ne t'inquiètes donc pas. Penses justement à ce qu'il en aurait été si tout le monde avait voté.

CRI DU CŒUR

Henri et Tommy, âgés respectivement de cinq et de trois ans venaient justement de s'asseoir à la table pour le dîner. Henri s'aperçut tout à coup qu'il n'y avait qu'une orange sur la table, aussitôt, il se mit à pousser des cris qui firent vite accourir sa maman.

— Qu'as-tu donc à pleurer ainsi, Henri ? lui demanda celle-ci.

— C'est parce qu'il n'y a pas d'orange pour Tommy.

AMÉNITÉS

Monsieur. — Oh ! vous pouvez dire ce qu'il vous plaira, femme, cela ne m'êpeche pas que vous étiez ignorante quand vous m'avez épousé.

Madame. — Oui, et c'est probablement la raison pour laquelle je m'y suis décidée.

CRITÉRIUM

Blanche. — Alfred doit être amoureux de toi.

Berthe. — Pourquoi penses-tu cela ?

Blanche. — Il m'a demandé si je ne te trouvais pas jolie.

PAS CELA

Mme Boucau. — Votre maman est-elle souffrante ? Henri.

Henri. — Elle est malade, madame. C'est papa qui est souffrant, il a été obligé de faire la cuisine.

ÇA N'A PAS DU ALLER TOUT SEUL

Madame B... — C'est horrible d'être désappointé en amour !

Monsieur B... — Il est quelque chose de bien pire que cela en amour.

Madame B... — Je voudrais bien savoir ce que c'est !

Monsieur B... — Être désappointé en mariage.

CE DONT ELLE S'OCCUPAIT

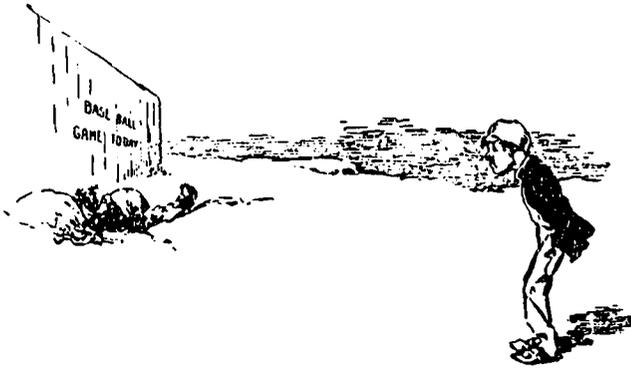
Flic. — Vous dites que c'est une femme d'affaires. De quel genre d'affaires s'occupe-t-elle ?

Floc. — Elle ! des affaires de tout le monde.

! ! !

Alfred. — Sa beauté est d'un type purement intellectuel, n'est-ce pas ?
Albert. — Oui. Quelque chose qu'on entend mais qu'on ne voit pas.

GYMNASTIQUE APPLIQUÉE



I
Je voudrais bien me payer une place pas cher ! Mais le moyen de passer par-dessus ce mur là ? Ah... une idée !...

CAUSERIE PARISIENNE

Bien des gens s'en vont chercher fortune en Amérique.

Or, voici qu'un milliardaire émigre... avec sa *dame*, parce qu'il trouve trop coûteux de vivre dans la patrie de Washington, à cause des impôts...

Le pauvre homme payait en effet 300,000 francs de taxes par an, rien que pour ses bijoux et meubles personnels.

Si je ne craignais d'abuser d'un lieu commun, je dirais que c'est assez suggestif... Crésus forcé de s'expatrier pour cause d'impôts... l'oncle d'Amérique venant vivre chez ses neveux d'Europe pour y faire des économies.

Juste ciel ! Faut-il que la conquête de Cuba et la guerre qui se poursuit aux Philippines aient coûté de l'argent pour qu'on soit obligé de pressurer d'infortunés milliardaires qui surcroît de malheur sont peut-être sans ouvrage !

A quand une quête pour ces victimes si intéressantes !... Nous conseillerions à ce nécessaire yankee, pour se refaire, d'aller vivre à Vic-Fézensac, où il y a, paraît-il, une race de chiens vraiment merveilleux et qui bat le record de la poule aux œufs d'or.

Dans ce chef-lieu de canton du Gers, une dame, l'autre jour, laissa par inadvertance tomber une de ses boucles d'oreilles ornée d'un rubis.

Son chien se jeta dessus et l'avalait... pas la dame, mais la boucle d'oreille...

Au bout de quatre fois vingt-quatre heures, il la rendit, (la boucle, bien entendu), mais au lieu d'un rubis, c'était une topaze...

Pour ne pas dépareiller les deux boucles d'oreilles, on va faire avaler l'autre au brave caniche...

La chose semblerait incroyable si elle ne s'était réellement passée à Vic-Fézensac, en Gascogne...

A rapprocher de cas de ce matelot anglais en traitement à l'hôpital de Baltimore. Le médecin, comme il avait la fièvre, fit cette recommandation :

Il faudra prendre la température.

Le malade crut que c'était un médicament à prendre, et consciencieusement, il avala le thermomètre...

Chose étrange, il va beaucoup mieux depuis cette absorption.

Le fait ne paraîtrait pas croyable s'il ne s'était passé à Baltimore, dans le Maryland, aux États-Unis...

Des deux histoires ci-dessus, c'est encore celle du chien de Vic-Fézensac qui est la plus intéressante... car le matelot n'a rien perdu !

Il est vrai que c'est un Anglais !...

* * *

M. Edmond Périer, le célèbre zoologiste, a présenté à l'Académie des sciences un insecte, le *brachine*, de la famille des coléoptères, qui, lorsqu'il est attaqué, crache un jet de liqueur qui produit, avec détonation, une fumée très odorante...

Cet animal n'est pas méchant... quand on l'attaque, il se défend, en faisant du bruit — qui n'est pas sans fumée — et en répandant une odeur qui est loin d'être suave.

Le précieux liquide du brachine est contenu dans deux petits réservoirs qu'il porte latéralement : il lui suffit de se mettre en colère pour faire, en quelque sorte, explosion ; puis, tout aussitôt, la provision se renouvelle dans les réservoirs, car l'insecte est à tir rapide, à répétition et à magasin.

Remercions la nature de n'avoir point armé de la sorte un animal de forte taille... Bien que j'en connaisse un qui ressemble au brachine...

J'ai nommé l'automobile à pétrole... Il fait de la fumée, un bruit de vieille casserole, et laisse une odeur nauséabonde.

Cet animal est fort méchant... beaucoup plus, à coup sûr, que le coléoptère sus-nommé, car il se livre à ces divers inconvénients, sans qu'on l'attaque.

* * *

Un nouveau syndicat... c'est celui des *mégottiers* de Paris...

Les mégottiers, en argot, sont des gens qui "adoptent les orphelins"... en simple français on peut les appeler les ramasseurs de bouts de cigares.

Le syndicat se réunit chez un marchand de vins de la rue Maître-Albert, aux environs de la place Maubert, qui est la Bourse aux *mégots*.

A quoi servent les mégots ?...

A être fumés, ou plutôt refumés... Ils sont préparés, triturés et revendus à des débitants qui les mêlent au tabac de l'État — ce grand mégottier.

Et le bon public n'y voit que du feu, si tant est que ce tabac s'allume... ce qui arrive quelquefois, je m'empresse de l'ajouter !

Il paraît que ce métier, pour indolent qu'il soit, est assez lucratif...

Malheureusement il y a les agents qui, entre deux tournées politiques... ou de consommations... molestent les braves mégottiers et même les passent à tabac...

La tranquillité absolue n'est pas de ce monde !

* * *

Simple réflexions d'un homme qui frise — ou, plutôt, qui défrise — la quarantaine...

Je suis heureux d'apprendre que les rides ont leur utilité... en photographie.

C'est un journal photographique qui me l'apprend.

Seulement, je me hâte d'ajouter que ce n'est point des rides humaines qu'il s'agit...

Cette marque de l'irréparable outrage des ans, on ne l'utilise pas... on la subit, et pas de bon cœur !...

Ces rides, les photographes ont bien soin de les effacer sur les portraits qu'ils font...



II
... Voilà justement ce qu'il me faut, un tremplin... hop...



III
... Une place réservée pour Bibi...

Mais, par une juste compensation, ils recherchent les rides de l'eau ; ils fabriquent des rides artificielles.

Voici pourquoi : lorsque, dans un paysage que l'on veut photographier, se trouve une certaine étendue d'eau dormante, elle se traduit, sur l'épreuve, par une grande tache blanche.

Tous ceux qui se sont livrés à l'art de Niepce et de Daguerre conviendront, avec moi, que ça n'est pas très beau...

Alors, que fait le photographe, né malin ?...

Après avoir braqué son objectif, d'une façon impassible, il ramasse des cailloux, avant que de faire le cliché, et les sème, avec le geste auguste que l'on sait, sur le miroir des eaux...

Des rides se forment... s'étendent... se coupent et se brisent les unes contre les autres...

A ce moment, le photographe dit au paysage :

---Ne bougez plus !...

Et, au lieu de la tache blanche si désastreuse sur le cliché, on obtient un lac frissonnant — en apparence — sous les caresses du zéphyr.

* * *

Peut-être y aura-t-il bientôt un grand prix de Pékin... pour chevaux, afin, toujours, d'améliorer la race !...

Les Anglais, qui sont gens de Derby et autres Epsom, se trouvent actuellement fort dépités et voire même mortifiés par une victoire hippique que les sportsman célestes ont remportée à Calcutta, dans la "Coupe du vice-roi"...

Pauvre vieille Europe !... L'Asie, sa sœur aînée, et l'Amérique, sa cadette, sont en train de lui tailler des croûtières.

Où allons-nous, Seigneur ?... Où allons-nous ?... Moi je sais bien où je vais !... Je vais prendre un bock, car il fait très chaud !...

JULIEN MAUVRAU.

Quand on veut écrire sur les femmes, il faut tremper sa plume dans les couleurs de l'arc-en-ciel et jeter sur ses lignes la poussière des ailes du papillon. — DIDEROT.

Amusements et Sports

ANGOISE SUPERLATIVE

LES BAINS DE L'ILE STE-HÉLÈNE

Le "Montreal Swimming Club", qui possède l'établissement de bains privés sur l'île Ste-Hélène est heureux de porter à la connaissance de tous les hommes d'affaire que l'autorisation de se rendre en bicyclette, du débarcadère du bateau jusqu'à son établissement, a été accordée.

Une seule restriction ; c'est la prière à tous ceux qui profiteront de cet avantage de prendre toutes les précautions nécessitées par l'affluence du public et notamment des enfants, sur tous les points de l'île.

Par ces temps de chaleur sénégalienne, le bain est non seulement un plaisir mais une nécessité et nul endroit comme le bain du "Montreal Swimming Club", ne possède les avantages d'une eau pure, d'un air délicieux et d'un site enchanteur.

* * *

ELDORADO

Cette semaine est particulièrement brillante au concert de la rue Cadieux. A tous les attraites des représentations précédentes, vient s'ajouter un nouvel élément de succès : Fréjust, comique des grands concerts de Paris, a débuté lundi. Nous reparlerons, plus tard, de cet artiste qui a reçu un très chaleureux accueil du public de l'Eldorado.

A l'affiche : *Un domestique pour rire*, amusante et bouffonne saynète et *Le parrain de Claire*, très jolie comédie, dans laquelle Rita de Santillane, en jeune fille *fin de siècle*, est vraiment inimitable.

Le 14 juillet, il y aura soirée de gala à l'Eldorado : la troupe presque-entière chantera une cantate, *Le Drapeau Français*, écrite tout spécialement, poème et musique, pour cette circonstance. Il y aura foule ce soir-là pour entendre les beaux chants patriotiques français, qui nous procurent des émotions si douces, en ravivant tant de souvenirs.

* * *

PARC SOHMÉR

Le Parc Sohmer, depuis l'ouverture de la saison d'été, marche de succès en succès et l'affluence du public montre bien que la route suivie par les intelligents directeurs du parc est la seule vraie. Les Tziganes réunissent, chaque soir, pour savourer leur bizarre harmonie, une foule élégante qui ne s'arrache que difficilement au charme qu'exercent ces sauvages musiciens.

A l'occasion de la fête française qui, du 14 au 17 juillet, va amener au Parc la foule que, chaque année, réunit ces intéressantes manifestations, une grande quantité d'attractions nouvelles vont paraître à l'affiche.

Mme Bennati, favorite du public, chantera gracieusement le matin et le soir, pendant la durée de la fête française : *La Valse du Colibri* et *la Marseillaise*, en costume et avec les chœurs. Telle sera la contribution de la vaillante artiste. Mlle Marochetti chantera également un morceau spécial. Si on ajoute que les départements du banquet, des fleurs, de la tombola seront supérieurement réussis, que des attractions supplémentaires sont, chaque jour, proposées, on peut être certain du succès absolu de cette jolie fête que le public patronne du reste, chaque année, avec la plus grande bienveillance.

PALLADIO.

GYMNASTIQUE APPLIQUÉE — (Suite et fin)



IV

...Merci, vieux camarade. (Mais le vieux camarade, réveillé au milieu d'un beau rêve — il rêvait dîner à l'Hôtel de la Place Viger — s'est sauté comme un perdu.)



Berthe. — Cela n'est pas étonnant que cette pauvre maman pleure ainsi. L'enlure qu'elle a à la figure doit la faire horriblement souffrir.

Blanche. — Ce n'est pas la souffrance qui la fait pleurer, mais la pensée que le club "Les droits de la femme" doit se réunir ici, ce soir, et qu'elle ne pourra pas parler.

HISTOIRE ARRIVÉE

Le tramway était bien rempli quand y pénétra un de ces hommes qui s'imaginent que le monde n'est fait que pour eux et que les autres gens n'existent que pour s'incliner devant leur importance. Il s'assit à côté d'une jolie petite femme, ouvrit son journal, respira bruyamment et se mit en devoir d'éblouir de sa magnificence les autres passagers.

Comme il jetait un regard pour s'assurer que tout le monde l'observait, il remarqua à l'extrémité opposée du char un homme qui souriait de telle manière qu'il paraissait s'adresser particulièrement à la jolie femme près de laquelle lui venait de s'asseoir. Regardant sa voisine, il lui parut qu'elle était ennuyée de ces attentions. Elle pinçait les lèvres et ses joues étaient rouges.

Notre beau Narcisse regarda sévèrement l'homme, lequel continua de sourire de plus belle sans paraître s'apercevoir des regards furibonds du jeune homme, qui, furieux, lui cria :

— C'est assez, monsieur, c'est assez !

L'homme interpellé, regarda surpris, mais ne s'émut pas davantage et sourit plus que jamais.

C'en était trop ! L'imprudent allait être foudroyé.

Se levant majestueusement et pliant son journal, l'important personnage se préparait à écraser l'insolent, quand, à sa grande surprise, voici que celui-ci se lève à son tour, soulève poliment son chapeau, en disant : "Merci," puis s'assied sans façon à la place laissée vacante à côté de la petite jolie femme à qui il souriait tout à l'heure.

Se retournant courroucé, l'homme important s'écria d'une voix de tonnerre :

— Que veux dire ceci, monsieur ? Ne voyez-vous pas que vous importunez madame ?

L'usurpateur du siège regarda avec calme et dit :

— Je ne le pense pas, monsieur, car j'ai attendu assez longtemps la chance de m'asseoir près d'elle. Madame est ma femme !

L'ANÉMIE

Combien de victimes fait ce mal terrible de la jeunesse et des populations de nos grandes villes, ce fléau du sexe féminin et de l'enfance. C'est incroyable. Toutes les femmes souffrent et trop souvent elles tiennent cachée la cause de leurs souffrances. Les Tablettes Royales du docteur Rollens sont le vrai spécifique pour guérir ou prévenir les causes générales de l'appauvrissement du sang : elles sont excellentes pour les tempéraments nerveux et lymphatiques et sont d'un précieux secours quand les mauvaises conditions d'hygiène et de salubrité, l'âge critique, la mauvaise nourriture, le manque d'appétit, les appartements insalubres, la croissance, le rachitisme ont miné votre constitution.

Les Tablettes Royales soulagent, fortifient, guérissent. Elles font le sang pur et abondant.

En vente à raison de 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, par la Compagnie Chimique Royale, Boîte à la Poste No 974, Montréal.

DÉJÀ :

Boulean. — Mon petit garçon est très intelligent.

Boulean. — Qu'a-t-il fait encore ?

Boulean. — Mme Grandelangue était ici l'autre jour et elle lui a demandé : "Willie, as-tu perdu ta langue ?" Il lui a demandé si elle l'avait trouvée.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêtère d'écrire très lisiblement.

Four détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 7

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec paraphe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTROU, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

MODES PARISIENNES



TOILETTE en toile de laine pervenche, velours assorti, guipure et satin blanc. Jupe collante non doublée, montée à la taille sur un fond de jupe en tulle et garnie de petits velours étroits ; cette jupe ferme derrière au moyen de boutons à pression. Corsage collant, entièrement recouvert de velours, découpé devant et dans le dos sur un empèchement de satin blanc voilé de dentelle Renaissance, surmonté d'un col droit ; manches mi-parties guipure en toile de laine rayée de guipure de velours. Toquet en tulle orné d'une aigrette noire. Mat. : 6 verges $\frac{3}{4}$ de toile de laine, 55 verges de velours.

COSTUME en drap d'été gris pierre, mousseline soie et satin blanc. Une grande tunique dentelée, fermée sur le côté par une sous-patte, retombe sur un volant coupé en forme et arrondi, posé sur un fond de jupe de taffetas ou polonaise ; le haut de cette tunique est décolleté en carré sur un empèchement bouillonné en mousseline de soie, surmonté d'un col droit ; manches unies. Toquet en tulle gris orné de tulle blanc pailleté, gants en suède blanc. Mat. : 9 verges de drap, 1 verge $\frac{1}{4}$ de mousseline de soie, $\frac{3}{8}$ verge de satin.

IL LUI EN FALLAIT D'AVANTAGE

La bonne dame. — Si je vous donne cinq sous, qui me dit que vous n'irez pas vous enivrer avec ?

Le tramp (poliment). — Madame, ce sera avec le plus grand plaisir du monde que je vous démontrerai, si vous le voulez, que ce n'est pas assez pour cela.

EXCELLENTE RAISON

Le juge. — Est-ce que cette femme donne quelques raisons pour avoir tenté de se suicider ?

Le témoin. — Oui, Votre Honneur.

Le juge. — Laquelle ?

Le témoin. — Elle dit qu'elle voulait se tuer.

ÇA SUFFISAIT

La mère. — Notre fils fréquente l'école depuis deux ans et il n'a encore appris rien qui vaille.

Le père. — Voyons ! Il croit qu'il a appris quelque chose et de nos jours, que pouvons-nous attendre de plus.

PARTAGE ÉQUITABLE

Roubeau. — Maintenant qu'ils sont divorcés, quels arrangements vont-ils prendre ?

Roubeau. — La maison de ville restera à la femme et le mari aura la maison de campagne et l'étable.

Roubeau. — Et les enfants ?

Roubeau. — Au diable !

CE QU'IL FERAIT

Ikenstein. — Que verriez-vous si la fortune venait frapper à votre porte ?

Grabbenkriemer. — Che la vrais enער et lui fentrats quelque geose.

JUSTÉ

Tapely. — Vous êtes orpheline ?

Mlle Luconnais. — Oui.

Tapely. — Alors, de qui dois-je demander le consentement, pour vous épouser ?

Mlle Luconnais. — Il me semble qu'avant tout il faudrait que vous demandiez le mien !

SA REVANCHE

Lui. — Pourquoi n'as-tu pas préparé le dîner ?

Elle (sèchement). — Tu n'as pas épousé une cuisinière, je pense.

Quelques heures après, nous sommes alors au milieu de la nuit.

Elle (entendant des pas dans le corridor et éveillant son mari). — Henri...

Henri. — Pourquoi ne vas-tu pas chasser les voleurs ?

Lui (très calme). — Tu n'as pas épousé un policeman, je pense !

QUE VOULAIT-IL INSINUER ?

Guibolard. — J'ai peur que nous n'ayions pas un bien bon dîner. Mais, à la fortune du pot, n'est-ce pas ?

Bolandard. — Ne vous excusez pas, mon cher, je vous en prie. Rappelez-vous que j'ai déjà diné chez vous avant aujourd'hui.

INUTILE

Pat. — Si j'avais seulement un demi million de piastres ?

Mike. — Tututu... mon vieux. Est-il besoin de rêver quand on ne dort pas ?

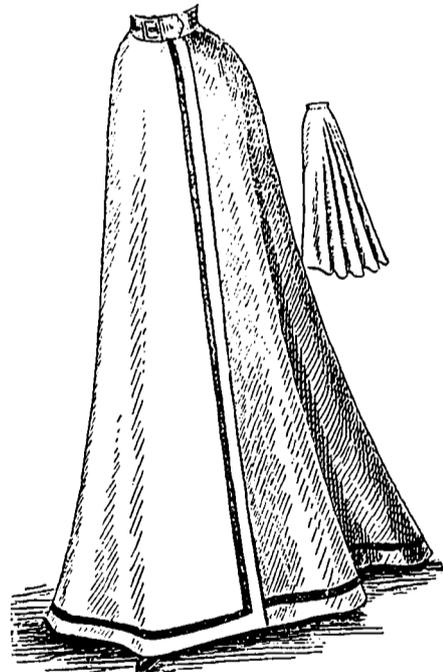
PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 604. — Cette jupe s'appelle jupe habit en raison de sa ressemblance avec la jupe d'amazone qui est collante autour de la taille et qui est en même temps large et longue du bas ; on fait des pinces aux hanches et on ferme sur le côté gauche ; le côté droit de la jupe doit être raidi ainsi que le bas ; on porte cette jupe par-dessus une autre jupe ajustée. La longueur est de 41 pouces $\frac{1}{2}$, la largeur du bas 4 verges $\frac{1}{2}$.

Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$ en 54 pouces pour une personne de moyenne grandeur. No 604 est coupé de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

No 604. — Jupe sans couture



NO. LADIES' SKIRT.

No 592. — Déshabillé pour dame



NO. 592 LADIES' SACQUE.

No 592. — Dans toute garde robe d'une femme élégante la lingerie est une chose très importante. Dans les chaleurs, ces déshabillés sont très confortables et sont très simples. On peut doubler ou non ; s'il n'est pas doublé on fait le dos sans couture, petits côtés et devants se fermant au milieu invisible, le dos a très peu d'ampleur et est froncé à la taille. Les devants sont plissés dans le haut et coupés droits au cou ; les fronces du bas sont retenues par un ruban s'attachant au milieu. Le col marin s'étend sur les épaules et descend jusqu'aux plis du devant. Les manches, d'une seule couture, pas large mais confortable, froncées un peu au poignet et aux épaules. On peut faire ce déshabillé en flanelle légère, cachemire, nun's veilling ou challie, comme en étoffe légère : mousseline, nansouck ou organdie avec broderie ou dentelle.

Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$ en 37 pouces pour une personne de moyenne grosseur, 2 verges $\frac{1}{2}$ d'entre-deux, puis $\frac{1}{2}$ verge broderie pour le cou et 3 verges $\frac{1}{2}$ de garniture pour le col et manches.

No 592 est coupé dans les grandeurs de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 10 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - LUNDI, 31 JUILLET

TRIO DE PROVERBES

Qui ne peut mordre égratigne.

x

Les gros poissons mangent les petits.

x

Qui dort a tort.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Mr F... (Ottawa). - Pour raccommoder votre pipe, ou du moins le bout d'ambre qu'elle comporte, voici un excellent mastie que j'ai trouvé la recette dans La Deutsche Chemiker Zeitung, et qui convient également pour les objets d'ivoire. Faites ramollir 8 parties de colle de poisson dans de l'eau additionnée d'un peu d'alcool. Ajoutez ensuite 1 partie de galbanum, puis 4 parties d'alcool. Ce mélange doit être appliqué à chaud.

B. DE S.

En correctionnelle.

Le président, homme solennel, s'adressant à l'accusé :

— Quand vous brisâtes la vitre du chargeur, que vous plongâtes la main dans la sébile, c'était bien pour y prendre l'argent qui s'y trouvait ?

L'accusé, d'un air étonné :

— Croyez-vous pas que c'était pour en mettre ?

**

Toto, qui a sept ans, ronfle comme un souneur.

Il s'en défend avec énergie.

— Je ne ronfle pas, disait-il hier à sa mère... je dors aux éclats !

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Mlle LOUISA TESSIER

Reste toujours Malade après avoir Suivi le Traitement de Cinq Bons Médecins. — Découragée, Elle les Abandonne pour prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et consulter le Médecins Spécialistes qui la Guérissent Complètement

Mademoiselle Louise Tessier demeure au No 25 de la rue Chatham, Montréal : sa mère, madame Henri Tessier, s'agit comme témoin de la guérison de sa jeune fille qui certifie comme suit :

"J'ai été malade depuis un grand nombre d'années; je me suis fait soigner par cinq bons médecins de la ville, qui n'ont jamais pu me guérir complètement; découragée de leur insuccès et encouragée par les nombreuses guérisons opérées par les Pilules Rouges du Dr Coderre, je les abandonnai tous pour essayer ce remède; en même temps j'ai consulté les médecins spécialistes, ils m'ont donné plusieurs bons avis que j'ai suivis à la lettre. Lorsque j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, j'étais d'une faiblesse extrême; depuis deux ans, je ne pouvais plus travailler, je souffrais du mal de tête, mal de dos, tous les membres me faisaient mal; j'étais d'une nervosité décourageante, j'avais presque toujours envie de pleurer, j'éprouvais un dégoût pour toutes choses; mes membres étaient tellement engourdis qu'on les piquait sans que je ressentisse de mal; j'avais les pieds et les mains froids; souvent, la nuit, ma mère était obligée de se lever pour me réchauffer; je dois dire aussi que j'avais essayé plusieurs remèdes de certaines femmes qui soignent avec des herbes, ce qui fait que j'avais dépensé beaucoup d'argent sans résultat. J'ai



Mlle LOUISE TESSIER

pris dix boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre en tout, j'ai consulté leurs médecins spécialistes, sans qu'il m'en coûtât un sou et je suis aujourd'hui parfaitement guérie de toutes mes maladies, je suis forte et grasse comme je n'ai jamais été. C'est donc avec le plus grand plaisir que je certifie ma guérison par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Je ne saurais trop encourager les jeunes filles qui souffrent comme je souffrais, à faire, de suite, usage de cet excellent remède qui peut certainement les guérir comme il m'a guérie."

Nous invitons toutes les femmes et les jeunes filles qui prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre, à venir voir nos spécialistes à nos salons de consultations, No 274 rue Saint-Denis. Tous les jours, de 10 heures à 5 heures et le vendredi soir jusqu'à 9 heures, vous pouvez les consulter absolument pour rien.

Méfiez-vous des imitations, et n'achetez jamais de pilules à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte, ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont de dangereuses imitations. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Sur réception du montant, nous les envoyons dans toutes les parties du monde — pas de douane à payer. Adressez : Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Chez un légumiste, genre Francisque Sarecy.

— Que vous a ordonné votre savant médecin ?

— De ne me nourrir désormais que de végétaux.

— Fort bien, mais voilà que je vous vois boire deux bouteilles de bordeaux à votre repas.

— Sans doute, et c'est dans l'ordre.

— Comment ça ?

— Rien de plus simple. Qu'est-ce que le vin ? Du jus de raisin. Qu'est-ce que le raisin ? Un végétal !

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE

St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

CONSEIL AU BEAU SEXE

Tout ce qu'on est convenu d'appeler le beau sexe, n'est pas toujours beau. En dehors d'une physionomie qui charme, il faut le teint vierge de toute couleur, de poils follets, taches de toute nature. Combien de femmes seraient jolies si elles n'étaient affligées de ces choses, cependant si faciles à faire disparaître. Il suffit de s'adresser à un dermatologiste et la transformation s'opère comme par enchantement. Mme Geo. Tucker, un expert, obtient un immense succès en ce moment. Son institut est visité par un grand nombre de femmes qui, dans le but légitime de s'embellir, se soumettent au massage du visage qui sert à enrichir le teint. Quant aux poils follets, le Baume Magique de Cléopâtre ou l'Electrosis font leur œuvre bienfaisante comme par enchantement.

On peut écrire à Mme Tucker ou s'adresser à son institut, Nos 437 et 443 rue Craig à Montréal.

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent
MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille vestes.
Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'Avis
COUPE GARANTIE

PROVINCE DE QUÉBEC, District de Montréal, No 3089 } COUR SUPÉRIEURE
Dame Martha Bertha Whitman, épouse commune en biens de Léo Lorenzo Thomas, de la Paroisse de la Présentation de la Sainte-Vierge, fermier, dûment autorisée à ester en justice aux fins des présentes, Demanderesse,
La dit Léo Lorenzo Thomas, Défendeur.
La demanderesse a, ce jour, intenté une action en séparation de biens contre son dit mari.
Montréal, le 29 mai 1899.
CAMPELL, MERCIER, ALLAN & HAQUE, Avocats de la demanderesse.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal

MALADIES DE LA PEAU

Riite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la Pomme Antiseptique du Dr Rameau. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous tenons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la Pomme Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un cas de Riite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

Devinette :

Quel est le manteau le plus chaud pour l'hiver ?

— Le manteau de la cheminée.

UNE BÉNÉDICTION

Le Baume Rhumat a déjà soulagé tant de maux qu'on le bénit partout. 85

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent

J. A. Dumas
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

Jeunes Filles et Femmes Faibles...

Ces Tablettes sont d'une efficacité absolue dans tous les cas d'



Vous êtes **coupables** lorsque vous négligez de vous soigner, surtout lorsque vous avez à votre disposition un **REMÈDE EMPLOYÉ ET RECOMMANDÉ PAR LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES DU MONDE ENTIER, LES...**

TABLETTES ROYALES DU DR ROLLENS

Appauvrissement du Sang, pour les Pâles Couleurs et les Maladies particulières aux Jeunes Filles et aux Femmes

En vente dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50 centins la boîte de 50 Tablettes, et 3 boîtes pour \$1.25.

Consultations gratuites et confidentielles par correspondance.

LA CIE CHIMIQUE ROYALE, 79 rue St-Jacques.

B. P. 974, Montreal.

RENAISSANCE

La "Société Nationale de Sculpture", dont le siège social est à Québec, vient de réorganiser son bureau de direction et de donner une impulsion nouvelle à ses intéressantes opérations.

Fondée avec un capital-action de \$50,000, elle a radicalement changé tout son personnel, ne conservant que le titre de la société primitive: nouveaux directeurs, nouveaux officiers, nouveaux employés, nouveaux procédés d'opération.

Le but visé, on le sait, est de former parmi nos jeunes gens des artistes sculpteurs, non seulement dans la statuaire, mais encore dans l'art industriel, l'architecture, etc. Les moyens sont l'ouverture de cours publics et gratuits, données par des professeurs émérites, et la distribution des œuvres des grands maîtres anciens et modernes.

L'agence générale de Montréal se trouve rue St-Jacques No 134, et les tirages mensuels commenceront le 27 de ce mois.

On sait comment se fait cette distribution des modèles les plus fameux. Ils sont répartis en parts valant 25c, 50c et \$1.00, représentant 3,500 lots d'une valeur totale de \$19,712.

Cette opération a pour but de couvrir les dépenses élevées que la société est obligée de faire pour l'acquisition des œuvres et pour le maintien des cours. C'est par voie de tirage que l'on attribue les œuvres, dont la principale vaut \$10,000 et la moindre \$200, sans compter de nombreux lots approximatifs.

On voit que c'est là une œuvre à la fois patriotique et avantageuse pour ceux qui voudront bien y participer. Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à la Société qui s'empresse de répondre aux demandes qu'on voudra bien lui faire.

A la caserne:

— Vous dites que vous êtes sourd?

— Oui, Monsieur le major, oui.

— Ah! vous avez entendu... Vous me ferez huit jours de salle de police!

AUX VOYAGEURS

En voyage, rien de mieux que d'avoir dans sa valise une bouteille de *Baume Rhumal*.

87

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

BAINS DE LUXE

Eau de source courante dans le grand bassin; justement la température qu'il faut.

DOUCHE, BAIN ET NAGE . . . 25c

ENFANTS 15c

Costumes de Bain Gratifs

JOURS DES DAMES. — Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Aussi Bains Turcs, Russes.

Electriques et Privés

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

W. G. Townsend, Gérant

Sur le boulevard.
— Vous savez la nouvelle? Ce pauvre Z... vient d'être cruellement frappé...

— Il a perdu quelqu'un?
— Non... Il a reçu une paire de gifles!

OU SE CHAUSSER

On ne se chausse pas bien partout. Le commerce de la chaussure a aussi ses spécialistes qu'il faut consulter au besoin. Il y a une légion de commerçants, mais très peu de connaisseurs. Ces derniers savent ce qui convient à la clientèle et connaissent bien l'article offert, ils peuvent le garantir sans tromper personne.

La chaussure est un article difficile à acheter. Il y a à considérer la qualité du cuir, la confection, la forme et la valeur réelle, toutes choses qu'on accepte aveuglément d'ordinaire. Voilà pourquoi il est important de s'adresser à des commerçants de renom, à des spécialistes connus, à des maisons recommandables par l'ancienneté, la réputation, l'assortiment et les méthodes d'affaires.

La maison **ROYAUME FRÈRES**, établie depuis un quart de siècle au square Chaboillez, est une de ces maisons qui s'imposent à l'attention de l'acheteur sérieux et économe. Elle fait la spécialité de la bonne chaussure à des prix raisonnables. Inutile de dire que son stock est immense et qu'il contient toutes les nouveautés de chaque saison.

RHUMATISME

Guérison Assurée en 24 heures

Douleurs calmées après une application de **LA CURE** du Dr ROUBY, produit végétal nouveau, préparé au Laboratoire du Dr Rouby, Lyon, France.

"J'ai eu dans ma famille un cas de rhumatisme articulaire aigu de la hanche. J'ai fait usage de **LA CURE** DU Dr ROUBY et la guérison a été immédiate. Je recommande fortement son usage à tous ceux qui désirent une guérison instantanée." **JAMES BAXTER**, banquier, 157 rue St-Jacques, Montréal.

En vente dans toutes les Pharmacies ou expédié franco sur réception du prix 50 cts. Adresser:

CIE CHIMIQUE ROYALE,

79 Rue St-Jacques, - - - B. P. 974.

ELDORADO

Café-Concert Français

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 10 JUILLET

Un Domestique pour Ripe

Opérette en un acte

LE PARRAIN DE CLAIRE

Vaudeville en un acte

Débuts de **FREJUST**, comique des grands concerts de Paris.

Continuation du succès triomphal de **RITA de SANTILLANE**

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures Soirée... à 8 heures)

Salle magnifiquement aérée — Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre
Galleries, 10c; Loges, 25c; Loge entiere, \$1

Directeurs-Propriétaires: A. BOIRON, F. X. BILODEAU.
Régisseur: S. DURANTEL.

EXPERTS DENTISTES

Peu de dentistes ont, dans l'art dentaire, une expérience aussi longue que les Drs **Trestler, Globensky et Martel**. Cet art si délicat n'a pas de secret pour ces experts. Ils le possèdent à fond, le pratiquent avec sûreté et honneur. Ils en ont suivi, les premiers, tous les développements. Le client qui souffre et qui a besoin non seulement de faire réparer ses dents, mais aussi de les faire traiter, d'en faire extirper les germes du mal ou de se faire meubler soigneusement la bouche, ne saurait s'adresser à plus habiles professionnels. Un dentier mal fait est souvent dangereux. D'abord il fait souffrir, cause des ennuis, puis c'est fréquemment une source de maladies.

Il est donc important de recourir, pour le soin de la bouche, à des hommes qui pratiquent cet art difficile et délicat avec habileté et conscience.

Lui, à la devanture d'un teinturier: *Au détachement des choses humaines.*

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de **1000 Curiosités à Voir**

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jésus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.
ADMISSION: Au Musée 10c. — à l'Odeon 10c. — Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

Petite Correspondance

Un ami. — La lettre en question ou du moins le manuscrit constituant la "Confession d'un Inconnu" a pris fin, le roman lui-même ne tardera pas à être terminé.

Vente de Meubles de Juillet...

Nous venons de faire une revue de notre stock et nous avons marqué toutes les lignes à des prix qui les feront vendre. Quelques lignes que nous ne remettons pas en stock ont été marquées à des prix très bas. — Sur toutes les lignes nous accordons un escompte général de 15% lorsque le montant d'achat s'élève à \$25. ou plus. Il nous reste encore quelques carrosses de bébés que nous offrons de 20 à 30% d'escompte.

RENAUD, KING & PATTERSON

652 Rue Craig,

Succursale, 2442 Rue Ste-Catherine

Nouveau Procédé

... de faire les

Dentiers

A des Prix à la Portée de toutes les bourses

Dentier Complet, \$5. * Couronnes en Or, \$4.
Dents Aurifiées, de \$2. à \$4.

DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ

Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de...

Tresler, Globensky & Martel

... DENTISTES ...

Entrée...

Etablie depuis 1855

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'élévateur du magasin E. LEPAGE & CIE, coin de la rue St-Laurent...

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Ménage bourgeois :
—Tu devrais aller voir ton ami Duplantin, qui est plus malade.
—Ah ! ma foi non.
—Ça promènerait le chien...
—Tiens ! c'est une idée.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 189



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes Provencher, Warnault, Miles R. D., A Lapointe, A Rivard, M. Schwartz, A Vallée, MM J W Carrière, A G Gadoua, L Bélanger, A Payette, P O Richard, H Vézina, Montréal; Mlle H Beaucône, Arthabaska, Q; V Prevost, Côte des Neiges, Q; Mlle E Côté, Danville, Q; Mlle E Landry, Etchemin, Q; J Robin, Foresdale, Q; Mlle E Savard, Hull, Q; H Prairie Iberville, Q; L Robergo, Lévis, Q; Mlle M L Lemaire, A Contant, J D Hamel, Magog, Q; Mlle M Desbriens, A Rouleau, Matane, Q; Mlle Y Morin, Notre Dame de Lévis; MM F J Boulay, J V Routhier, Ottawa; T Cauchon, Pont Etchemin, Q; W Deschamps, Québec; Mmo L Sigouin, Sault au Récollet, Q; Mlle A Gronlor, Ste Anne de Bellevue, Q; Mlle M A Robin, St Antoine de Tilley, Q; K Lebrun, St Dominique de Bagob; Mlle D J Gaudot, Ste Cécile de Milton, Q; L J Dumaine, Saint Ilugues, Québec; Mlle A Caron, O Guilbault, M P Pouliot, Mr L Amyot, St Roch de Québec; Mlle M Fresinot, Trois Rivières; C Guimond, Berlin, N H; R Roy, Berlin Mills, N H; H Fournier, Fall River, Mass; Mlle Z Aubin, J Coulot, Holyoko,

Mass; J Stuer, Lawrence, Mass; Mlle A Paquette, A Lebrun, Lewiston, Me; Mmo J Grégoire, Mlle J Rochette, V Perrault, Lowell, Mass; Mmo O Desmarais, Marlboro, Mass; Mlle L Spirlet, New Bedford, Mass; L Joupé, Nouvelle Orléans, La; Mlle A Metayer, Old Town, Me; Mmo G Lefebvre, A Gervais, Three Rivers, Mass; Mmo J Beaupré, St Hyacinthe, Lévis, Q.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: L Bélanger, 286 Montana (Montréal); A Rouleau (Matane, Q); Mmo J Beaupré (St Hyacinthe, Q); Mmo O Desmarais (Marlboro, Mass); L Joupé, coins White et Palmyra (Nouvelle Orléans, La).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 60 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

La Société Nationale de Sculpture . .



. . . AU CAPITAL DE \$50,000

Organisation nouvelle. — Personnel transformé, du directeur aux commis

COURS PUBLICS ET GRATUITS

. . . de Statuaire, Art Industriel, Architecture, etc.

DISTRIBUTION MENSUELLE D'OEUVRES D'ART PAR VOIE DE TIRAGE

8,500 lots valants \$49,742 chaque mois

1er Lot, valeur \$10,000	4e Lot, valeur \$1,000
2e " " 4,000	2 Lots " 500
3e " " 2,000	5 " " 200

Et quantité d'autres lots de moindre valeur.

Le premier tirage aura lieu le 27 Juillet 1899, au No 175 rue St-Jean, à Québec

Prix du Billet: 25c, 50c, \$1.00 - - En vente partout

J. COCHENTHALER, - Agent général pour Montréal
134 RUE SAINT-JACQUES

Nouveau Poêle "INSURANCE" a Gazoline . . .

AMESSE & CIE

Seuls Agents pour le Canada

1818 Ste-Catherine, MONTREAL

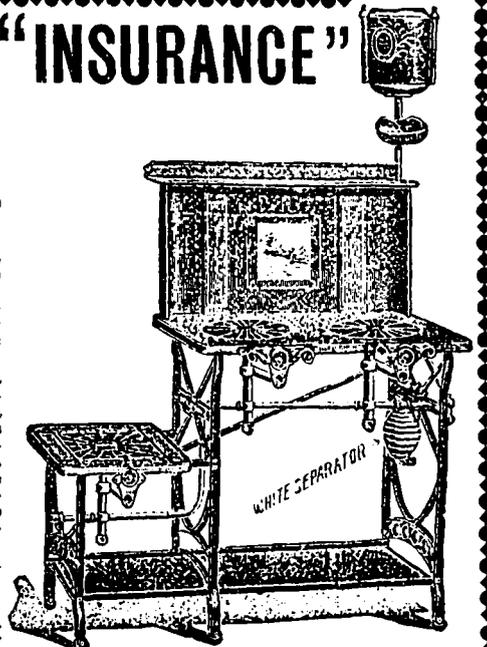
Tel. Bell, Est 1535

Certains marchands annoncent leurs Poêles à Gazoline comme étant supérieurs à tous autres... Et ces annonces sont probablement faites dans le but de s'emparer de la réputation de notre Poêle à Gazoline "INSURANCE".

Le Poêle "INSURANCE" est absolument le seul Poêle à Gazoline qui soit sûr et économique; et pour prouver nos assertions, nous déposerons \$500. contre une somme semblable, et laisserons à des arbitres expérimentés le droit de décider si le Poêle à Gazoline "Insurance" n'est pas le plus sûr, le plus économique et le plus durable de tous les Poêles à Gazoline.

Notre prochaine annonce contiendra la réponse à notre défi.

Rappelez-vous l'adresse: 18-18 STE-CATHERINE



EFFET UNIVERSEL

A tous les âges, le *Baume Rhumal* soulage et guérit sans effort.

Pour certaines femmes en vue, mondanité, vanité, sport; la charité même est un sport. ALPH. DAUDET.

65c — Corsets d'Été Courts à agrafes style français — 65c

P. D. CORSETS COURTS, Agrafes, Cachou et Blanc; Taille: 18 A 26; MOYENS ou LONGS, 5 Agrafes, Gris ou Blanc. 65 cts

Tous les Corsets de 35 cts et plus le BOUT des AIGRES est Rose; ce qui Empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double de temps et ne se trouve pas ailleurs.

Spécialité dans les hautes marques de Corsets: — "P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 3c en montant. Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 2c.

Spécialité: Corsets 20 à 36 pouces pour personnes fortes, \$1.00 en montant. Laceés sur les côtés, \$1.25 en montant. Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANCTOT, - 152 RUE ST-LAURENT, Fabricant de Gants
Téléphone Main 3187, 1ère page du nouveau livre

Eventails donnés avec Gants et Corsets de 50 cts et plus

Baume Royal Italien

(Royal Italian Balm)
Pour le Teint



Lemerveilleux baume de jeunesse et le grand embellisseur de l'époque — la fureur des femmes de Florence — un triomphe de la chimie. Très pur, il enlève tout ce qui enlaidit le visage, tel que les rides, les points noirs, les tâches de rousseurs, les maladies de la peau, etc. Ce baume souverain est approuvé par les chimistes et par toutes nos élégantes d'Europe et d'Amérique. Il est invisible et remplace avec avantage les poudres et les cosmétiques. Il donne un teint clair et velouté et son effet est merveilleux.

En vente chez tous les pharmaciens ou par la poste au prix de 50c. N'en acceptez pas d'autres.
ROYAL ITALIAN BALM
Succursale :
207 Rue St-Jacques, - Montreal

DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES.

EN EMPLOYANT LE
POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application. Les défont, sinon votre argent sera remis. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

AUX DAMES

Nos Patronnes "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
1686 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

VIN St Leon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les goulas qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1682 rue Ste-Catherine, Montreal

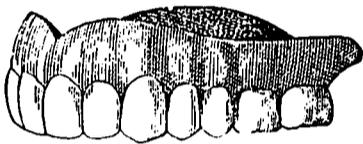
Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du **RESTAURATEUR de Robson**, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.
Propriétaire : **J. T. GAUDET, Pharmacien, JOLIETTE, P. Q.**



Dentier Garanti \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste Catherine

Casse-tête Chinois du "Samedi" No 191



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, MIE ET MME TAUTIN ET LEUR AMI ROULEAU.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et nettes, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez nous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 19 juillet, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

... Encouragement ...

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des
FUNERAILLES DE PREMIERE CLASSE pour une souscription annuelle insignifiante. Voici ses taux :

- De naissance à 5 ans, \$1. par année
- " 5 ans à 30 ans, 75c " "
- " 30 ans à 45 ans, \$1. " "
- " 45 ans à 55 ans, \$1.50 " "
- " 55 ans à 65 ans, \$2.50 " "

Prix spéciaux au delà de 65 ans

Bureau : - 1756 RUE STE-CATHERINE

TELEPHONES : Bell, Est 1235; Marchands 563

Ouvert Nuit et Jour.



Troubles Féminins

Lorsqu'une femme m'écrit pour me dire qu'elle souffre de troubles féminins, je sais exactement ce qu'elle veut dire. Cela veut dire des jours et des nuits de souffrances terribles. Cela veut dire des maux de tête et de dos, et ces affreuses sensations d'abattement qu'une femme seule peut comprendre. On en vient quelquefois à ne plus avoir d'attache à la vie, la mort serait préférable. Pourtant si ces femmes voulaient seulement m'écrire, je pourrais guérir chacune d'elles. Une femme comprend mieux que toute autre les maladies de la

femme. Mon traitement guérit quand celui des médecins manque de produire le plus léger soulagement.

Je réponds personnellement à toutes les lettres qu'on m'adresse. Je puis vous donner des conseils qui vous sauveront des années de souffrance et d'invalidité.

Ecrivez aujourd'hui **MON LIVRE** "La Santé de la Femme," pour **envoyé gratuitement**

à toutes celles qui en font la demande.

C'est simplement étonnant de voir le succès obtenu avec mon traitement. Je reçois de toutes les parties du pays des témoignages de gratitude de femmes reconnaissantes qui ont retrouvé la santé et le bonheur avec mon traitement. *Lisez ce que Madame Harry Sigouin dit.* Elle m'a écrit le 13 Janvier. Je lui donnai des conseils, et le 15 Février elle me faisait demander mon traitement; aujourd'hui, le 1er Avril, elle m'écrit pour me dire qu'elle est parfaitement guérie.

MADAME JULIA RICHARD,

BUENA VISTA, Col. rado, 1er Avril 1899.

Chère amie, — Je ne sais comment je pourrai jamais assez vous remercier. Votre remède est réellement extraordinaire. Je me sens mieux aujourd'hui que je n'ai jamais été; je mange et dors tranquillement et fais tout mon ouvrage sans ressentir la moindre fatigue. Je dis à toutes les femmes que je rencontre que vous m'avez guérie, et leur conseille de vous écrire pour se procurer votre livre et vos conseils. Vous remerciant un million de fois, je demeure

Votre amie, MME HARRY SIGOUIN.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal.